

ARCHIVES
DU
FUTUR



ÉMILE VERHAEREN

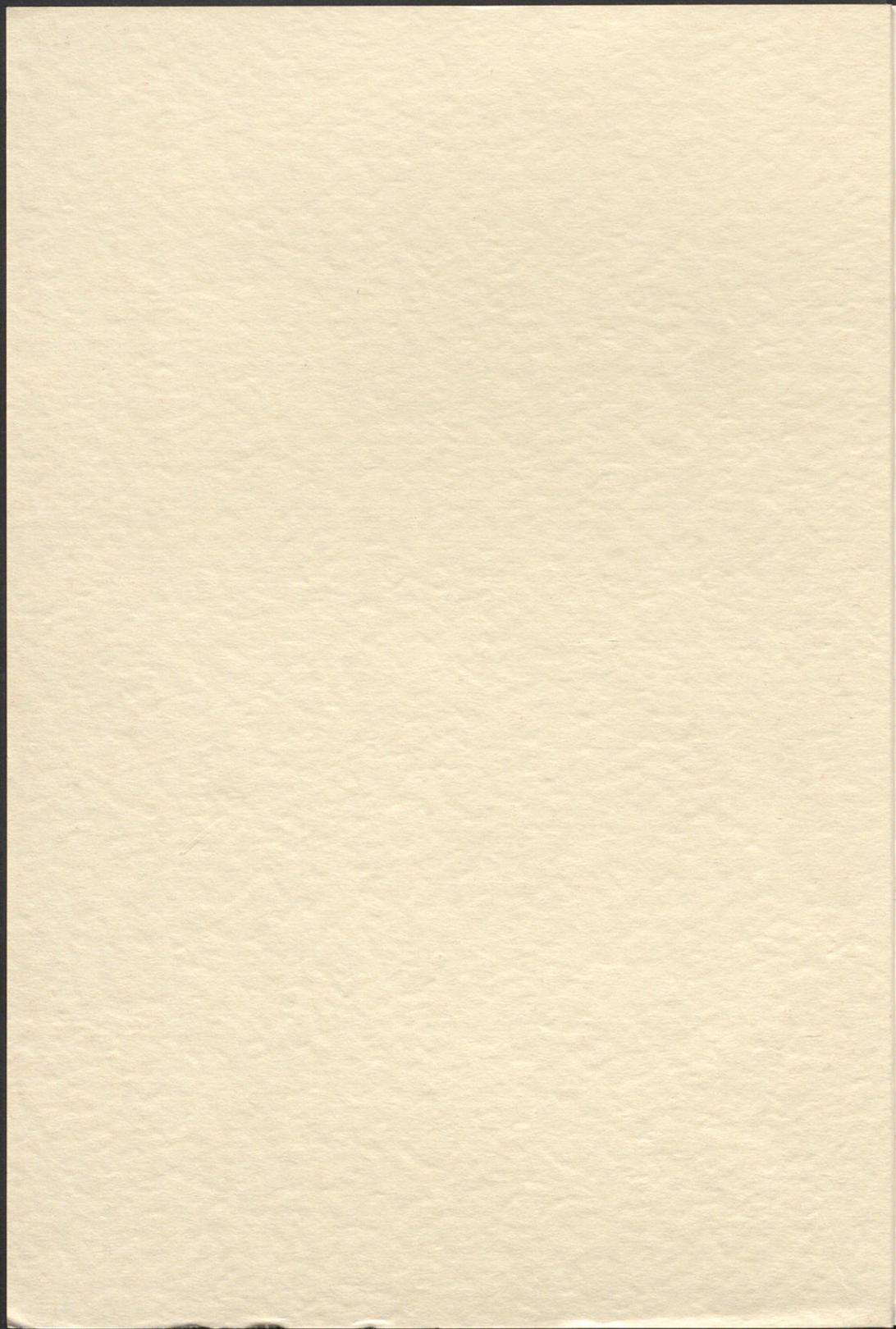
POÉSIE COMPLÈTE 3

LES HEURES CLAIRES
LES HEURES D'APRÈS-MIDI
LES HEURES DU SOIR

Édition critique établie par
MICHEL OTTEN



ÉDITIONS
LABOR



NL Po 10902/3

Émile Verhaeren

Poésie complète 3

Les Heures claires

Les Heures d'après-midi

Les Heures du soir

Édition critique établie par

MICHEL OTTEN

Professeur émérite de l'Université catholique de Louvain

© Éditions Labor

Archives & Musée de la Littérature, Bruxelles, 2001

Cover illustration: Louis Salus, *Émile Verhaeren*, 1901

Illustration: César, *L'Égo*

Illustration: Marthe Verhaeren, *Poésie*, Émile Verhaeren

Caron conté plume et lavé sur papier, rehauts au crayon rouge

non signé, [1901-1902], 24 x 28 cm

« Musée intime Marthe et Émile Verhaeren »

Bruxelles, Archives & Musée de la Littérature, Mf. 8997/16

Éditeur éditorial: Yves De Brabandere, en collaboration avec

L'atelier van de Kerckhove/AM

Composition et mise en page:

Éditeur Labor, Bruxelles

Imprimé en Belgique

ISBN 2-8010-1624-0

D/2001/2387/12



Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique

Poésies complètes 3
Les Heures claires
Les Heures à après-midi
Les Heures du soir

© Éditions Labor et

Archives & Musée de la Littérature, Bruxelles, 2001

Couverture :

Réalisation : Césure, Liège

Illustration : Marthe Verhaeren, *Portrait d'Émile Verhaeren*,
crayon conté, plume et lavis sur papier, rehauts au crayon rouge,
non signé, [1901-1902], 24 x 29 cm.

« Musée intime Marthe et Émile Verhaeren »,
Bruxelles, Archives & Musée de la Littérature, ML 5997/16.

Suivi éditorial : Yves De Bruyn/AML, en collaboration avec
Fabrice van de Kerckhove/AML

Composition et mise en page :

Atelier Ledoux Éditions, Bruxelles

Imprimé en Belgique

ISBN 2-8040-1656-0

D/2001/258/112

Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique

La Poésie
Histoire d'amour dans un poème

Émile Verhaeren

Poésie complète 3

Les Heures claires

Les Heures d'après-midi

Les Heures du soir

Édition critique établie par

MICHEL OTTEN

Professeur émérite de l'Université catholique de Louvain

et présentée par

MARIE-FRANCE RENARD

Professeur aux Facultés universitaires Saint-Louis

UN PORTE BIEN

Archives du Futur



Émile Verhaeren

Poésie complète 3

Les Heures claires
Les Heures d'après-midi
Les Heures du soir

Édition critique établie par

MICHEL OTTEN

Professeur émérite de l'Université catholique de Louvain

et présentée par

MARIE-FRANCE REYARD

Professeur aux Facultés universitaires Saint-Louis

Université de Louvain-la-Neuve

Marie-France Reyard, *Portrait d'Émile Verhaeren*,

éditions de la Plume et le vis sur papier rebrousse au crayon rouge.

1997, 1998, 1999, 2002, 2003, 2004.

« Marie-France Reyard et Émile Verhaeren »

16/1799 JM, Bibliothèque et Musée de la Littérature, MI 5997/16.

« *Œuvres complètes* » avec De l'écriture au langage

Éditions de la Plume et le vis sur papier rebrousse.

ISBN 978-2-309-00000-0

ISBN 978-2-309-00001-7

ISBN 978-2-309-00002-4

ISBN 978-2-309-00003-1

ISBN 978-2-309-00004-8

ISBN 978-2-309-00005-5

ISBN 978-2-309-00006-2

ISBN 978-2-309-00007-9



Éditions Labor, rue de la Chapelle 10, 1050 Brussels

La Trilogie des Heures

Histoire d'amour dans un jardin

L'image que l'histoire littéraire se plaît à retenir d'Émile Verhaeren est celle d'un créateur dont l'œuvre monumentale embrasse le destin des hommes aux prises avec la modernité, celle d'un poète visionnaire pétri d'idéaux socialisants, sensible à la beauté des machines et des nouveaux paysages industriels, celle, enfin, d'un Flamand francophone exaltant sa terre natale avec des accents futuristes.

Si les grands recueils allant des *Flamandes* à *Toute la Flandre*, en passant par la « trilogie noire » ou bien encore les poèmes consacrés à la révolution industrielle, ponctuent avec évidence cet itinéraire, il est parfois bien difficile d'y situer une autre trilogie¹, celle des *Heures*, qui n'avoue pour propos que celui de chanter le bonheur d'aimer en toute conjugalité.

UN POÈTE BIEN « DE SON TEMPS »

1896, *Les Heures claires*, 1905, *Les Heures d'après-midi*, 1911, *Les Heures du soir* : ces dates de parution des volumes consacrés à son épouse, Marthe Massin, scandent la vie de Verhaeren dans sa dimension publique et personnelle.

Il a quarante et un ans quand paraît le premier recueil. Il n'a pas encore atteint la pleine notoriété mais il existe bel et bien pour une certaine Europe intellectuelle comme l'attestent, entre autres, la reconnaissance

1. Certaines présentations en font tout simplement l'économie comme les *Lettres européennes*, De Boeck, 1992, le *Précis des littératures de la Communauté européenne*, paru chez Labor en 1993, et le *Dictionnaire des auteurs européens*, Hachette, 1995, etc.

du *Mercur*e de France² qui a commencé la publication en trois volumes de ses *Poèmes*, ou le banquet³ offert en son honneur à l'hôtel Métropole, à Bruxelles, le 24 février de la même année.

C'est en 1883 qu'il avait fait son apparition sur la scène littéraire avec la publication d'une œuvre brûlot, à « l'esthétique paroxystique »⁴, *Les Flamandes*, où s'entremêlaient les influences du Parnasse et du naturalisme pour présenter une réalité régionale souvent sordide, illuminée çà et là d'accents mystiques⁵ et ponctuée par la référence à la peinture des Primitifs⁶. Le poète s'était mis, entre-temps, à collaborer à divers journaux, revues et périodiques (*L'Art moderne*, *La Jeune Belgique*, *La Société nouvelle*, *La Plage*, *Le Petit Touriste*, *Le Progrès*, etc.), pour ensuite publier, en 1886, *Les Moines*, un recueil apparemment tout à l'opposé du précédent, et qui s'inscrivait à merveille dans la mode monastique de l'époque, également cultivée par des écrivains comme Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy et Joris-Karl Huysmans. Chez Verhaeren, la fougue vitale a toujours semblé devoir en découdre avec l'angoisse de mort, la sensualité débridée ne venant le plus souvent que faire contrepoids à l'annonce inexorable du désastre et de la pourriture⁷.

C'est ce côté nocturne qui marque les trois œuvres qui suivirent, et que l'on nomma, en conséquence, « la trilogie noire » ; *Les Soirs*, *Les Débâcles*, tous deux parus en 1888, et *Les Flambeaux noirs*, en 1891, mettent en scène une sombre descente aux enfers où raison et folie s'entredéchirent dans une quête douloureuse d'identité. Les allusions

2. Trois volumes sont alors prévus : le premier, sorti en 1895, comprend *Les Bords de la route*, *Les Flamandes* et *Les Moines* ; le deuxième, la « trilogie noire » et le troisième, *Les Apparus dans mes chemins*, *Les Villages illusoires* et *Les Vignes de ma muraille*.

3. Grand moment de l'ascension du poète, ce banquet, organisé par *L'Art jeune* et plusieurs autres revues, le consacre comme le défenseur de la nouvelle génération.

4. Jacques MARX, *Verhaeren. Biographie d'une œuvre*, Académie royale de langue et de littérature françaises, Bruxelles, Palais des Académies, 1996, p. 136.

5. Cette œuvre incarne la dichotomie identitaire à travers laquelle la Belgique du XIX^e siècle se définit par rapport à la France : un mélange de mysticisme et de sensualité.

6. Ainsi que le soulignent Vic NACHTERGAELE (*Les Relations littéraires franco-belges de 1890 à 1914*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 1984, p. 80) et Jacques MARX (*op. cit.*), la référence à la peinture flamande – tradition établie et reconnue de longue date – apparaissait comme un préalable obligé à toute création littéraire en Belgique.

7. Vic Nachtergaele a particulièrement travaillé cette opposition instinct de vie / instinct de mort dans l'œuvre de Verhaeren : voir « Les Juvenilia d'Émile Verhaeren. État de la question », dans *Bulletin de la Société d'étude des Lettres françaises*, avril-juillet 1983, n° 5-6, p. 19-35.

picturales – où se lit le goût alors très prisé de la « transposition d'art »⁸ – renforcent, cette fois, le caractère symboliste d'une écriture originale, désireuse d'« approfondir la douleur, [d'] en faire une expérience de soi et bientôt l'occasion d'un combat héroïque »⁹. L'adhésion du public fut immédiate et le dernier poème des *Flambeaux noirs*, « La Morte », auquel fait écho un pastel très suggestif de Willy Schlobach¹⁰, s'imprima dans toutes les mémoires.

Le Verhaeren fin de siècle se distingue par une volonté délibérée de modernité. Soucieux de renouveler le code poétique, « il met en place cette synthèse d'images, de rythmes et de mouvements rhétoriques qui seront », ainsi que l'a montré Michel Otten, « sa marque propre »¹¹. Mallarmé n'écrivait-il pas, le 11 janvier 1888, à l'auteur des *Soirs* : « Vous êtes des poètes de la génération actuelle ici ou là-bas, celui de qui il y a lieu d'attendre le plus de nouveauté. Oui, c'est en vous que s'opère le mieux le renouvellement du vers »¹²? À cela s'ajoute, en outre, le choix décisif de thèmes essentiellement contemporains : Verhaeren se voulait le témoin engagé « de son temps », sensible aux transformations de l'environnement et à l'antagonisme grandissant des champs et des villes, comme l'attestent *Les Campagnes hallucinées* (1893), *Les Villages illusoires* (1895) et *Les Villes tentaculaires* (1896) qui haussent sa poésie « jusqu'au symbolisme d'un combat entre le passé et l'avenir »¹³.

C'est dans un tel contexte que survient le recueil intimiste des *Heures claires*, qui inaugure un tout autre cycle.

8. Comme le rappelle, avec à-propos, Paul Aron, Verhaeren possédait « une conscience aiguë de la solidarité que requièrent les élans novateurs des peintres et des écrivains », dans *Émile Verhaeren, un musée imaginaire*, Bruxelles-Paris, Labor-RMN (« Les Dossiers du Musée d'Orsay », n° 65), 1997, p. 29.

9. Michel OTTEN, « Introduction » à *Poésie complète 1*, Bruxelles, Labor (« Archives du futur »), 1994, p. 10.

10. Le poème semble avoir vu le jour en même temps que le pastel, esquissé par Schlobach au cours d'un séjour à Londres avec Verhaeren, en mai 1889 : une interaction des plus stimulantes (voir Paul ARON, *op. cit.*, p. 30-31).

11. Michel OTTEN, *op. cit.*, p. 23.

12. Cité par Vic NACHTERGAELE, *Émile Verhaeren et les milieux littéraires parisiens 1880-1914*, *op. cit.*, p. 80.

13. Lucien CHRISTOPHE, *Émile Verhaeren*, Paris, Classiques du XX^e siècle, 1955, p. 81.

MARTHE, UNE RENCONTRE

Sans nécessairement emboîter le pas d'une critique soucieuse d'interpréter l'œuvre à la lumière de la biographie¹⁴, force est ici de répéter que la trilogie des *Heures* s'offre d'emblée comme le reflet de la belle histoire d'amour que vécurent le poète et son épouse.

Tout avait commencé un soir de kermesse de l'automne 1889, à Bornhem. Résidant alors chez sa sœur, Maria Cranleux, Verhaeren y avait rencontré Marthe Massin, une artiste peintre d'origine liégeoise, de cinq ans sa cadette. Selon la biographe Béatrice Worthing, le déclic s'était produit, au premier regard, dans le chef de Marthe¹⁵ : la jeune femme aurait en effet été séduite, lors d'une promenade dans le parc de Bruxelles, par un jeune homme mince, un peu courbé, aux extravagantes moustaches blond cendré et dont le visage exprimait une désolation totale. Dans son énamoration faite de tendresse et de pitié, elle se serait ensuite débrouillée pour retrouver l'entrevu du parc et, à son tour, le convaincre d'amour. Le coup de foudre fut réciproque. Le poète la remarqua « mieux que jolie, mieux que charmante, mieux que de fière allure et de race »¹⁶ ; il fut aussitôt séduit par la force et la douce violence de cette *fleur d'ébène et d'ivoire* qui rehaussait le bal de Bornhem :

Elle était comme une rose pâlie
Je la sentais discrète, autour de moi,
Avec des mains de miel, pour ma mélancolie.¹⁷

Pourtant, même s'il imagina aussitôt « l'emporter comme un fou, dans la nuit et la campagne pleine de lune », Émile différa le mariage, tant désiré par Marthe :

-
14. Dans son chapitre « Crise ou décadentisme », Jacques Marx passe en revue les différents éclairages biographiques proposés par la critique pour expliquer « la trilogie noire » ; cela va de la gastrite ou des problèmes de foie à l'éthylisme, à la crise psychologique ou bien encore aux deuils qui ont frappé l'écrivain... Et il conclut, en accord avec S. I. Kalinovska, V. Nachtergaele et P. Aron, en évoquant les vertus d'une *maladie littéraire* (*op. cit.*, p. 228-235).
15. Béatrice WORTHING, *Émile Verhaeren, 1855-1916*, Paris, Mercure de France, 1992, p. 158.
16. Émile VERHAEREN, *À Marthe Verhaeren, 219 lettres inédites - 1889-1916*, présentées par René Vandevor, Paris, Mercure de France, 1937, p. 239.
17. Émile VERHAEREN, *Les Apparus dans mes chemins*, dans *CŒuvres*, vol. 2, Paris, Mercure de France, 1912, p. 206. D'abord appelé « L'Attendue », ce poème sera rebaptisé « La Disparue » : surimpression de visages de femmes, voir note 23.

Non, toutes ces cordes autour de nous, cela serait révoltant, rien qu'à y songer, il me semble que notre profonde tendresse – et c'est là n'est-ce pas le point fondamental – en serait ébréchée.¹⁸

Comme s'il avait voulu mettre à l'épreuve son sentiment par de longues absences, Verhaeren voyagea à Paris, disparut en Italie avec son ami Dario de Regoyos, séjourna à Ostende chez James Ensor... et se contenta, pendant deux ans, d'écrire de nombreuses lettres à Marthe. Il finit par l'épouser le 24 août 1891. Le couple resta extraordinairement uni, un quart de siècle, jusqu'à la mort du poète. Les quinze années que Marthe lui survécut, elle les consacra à gérer la mémoire du grand homme (ultimes publications posthumes, lettres, relations avec la presse, etc.).

MARTHE EN ÉCRITURE

a. La correspondance : des passions chaotiques à la femme idéale

La présence de Marthe transforma radicalement la façon d'être d'Émile et, d'une certaine manière, son écriture. Le temps des fiançailles fut comme un lent apprentissage du bonheur qui s'épanouit tout au long de la vie du couple. Ce trajet se donne à lire au fil des lettres¹⁹ que Verhaeren adressa à la « Chère rencontrée à Bornhem », d'octobre 1889 – ils se rencontrèrent le 19 – à novembre 1916, le 26 plus exactement, la veille de l'accident tragique de Rouen.

Cette correspondance irrite, dans son ensemble, la critique, qui n'y voit le plus souvent que ressassements d'effusions, « d'une somptueuse et accablante monotonie »²⁰, sans grande valeur, anecdotique ou littéraire. Même Jacques Marx s'avoue déçu : « La redondance y règne en maître, frisant la monotonie. Les intermittences sentimentales y voisinent avec une certaine puérilité »²¹... Pourtant, dans ces lettres, surtout celles écrites avant le mariage, on peut suivre le déploiement d'une

18. Émile VERHAEREN, *À Marthe Verhaeren*, *op. cit.*, p. 67.

19. Publiées par René Vandevor en 1937 – le 19 octobre, en souvenir de la rencontre –, les lettres d'Émile à sa femme sont au nombre de 219 : 152 jusqu'au mariage (1889-1891) et les suivantes jusqu'à la mort du poète (1892-1916).

20. Lucien CHRISTOPHE, *op. cit.*, p. 57. Le critique reviendra toutefois sur cette première impression et commentera, par la suite, certains moments de la correspondance.

21. Jacques MARX, *op. cit.*, p. 293.

étrange création : celle de l'image d'une femme idéale. Un fantasme qui a permis à la relation d'exister.

Reprenons le fil de l'histoire.

Le poète que Marthe a séduit, le 19 octobre 1889, était encore aux prises avec l'univers chaotique de sa « trilogie noire » qui n'offrait que des représentations de passions physiques impérieuses et destructurantes, où la femme, ennemie perfide et fatale, en rivalité avec l'art, n'apparaissait qu'en fonction d'un désir fulgurant et coupable :

Je suis belle comme la mort
Et suis publique aussi comme elle [...]

Ils me savent comme une tour [...]
Et s'exècrent en mon amour
Qui les affole et qui les tue [...]

Je suis celle qui ne craint rien
Et dont personne ne s'abstient :
Je suis la tentatrice suprême.²²

Dans cet univers, il n'était pas question d'amour : la recherche exclusive du plaisir n'entraînait, dans sa répétition, qu'affadissement et banalisation.

Les premiers effets de la présence bénéfique de Marthe se donnent à lire dans l'œuvre, dès *Les Apparus dans mes chemins*, un texte écrit pendant les fiançailles et publié en 1891. La critique a, en effet, volontiers interprété en ce sens l'apparition lumineuse du Saint Georges qui « va imposer la vaillance » au poète, convaincu de lâcheté²³. Le chant d'amour pour Marthe, tissé d'idéalisation, d'ascétisme, voire de mysticisme, va ainsi peu à peu s'élaborer. Il n'a toutefois été rendu possible que grâce au travail accompli dans la correspondance.

L'homme qui écrit ces lettres est, la plupart du temps, en voyage. Il parle à peine du monde qu'il visite. Seul l'obsède ce qui le lie à sa desti-

22. Émile VERHAEREN, « La Dame en noir », dans *Les Flambeaux noirs, Poésie complète 1*, Bruxelles, Labor (« Archives du futur »), 1994, p. 175, 179.

23. Citons, entre autres exemples, Marie Gevers : « Il ne faudra rien de moins qu'un miracle d'amour apparu dans ses chemins sous les traits de Saint Georges pour lui rendre la volonté de vivre », dans *Il fait dimanche sur la mer*, Anvers, Librairie des Arts, 1966, p. 47. Je me permets, en outre, de renvoyer à mon article « Les Jeux de la frontière dans les *Heures* d'Émile Verhaeren », où j'ai tenté de déployer les valeurs inconscientes que revêt cette figure du Saint Georges, condensation originale de plusieurs images de femmes, dans *France-Belgique (1848-1914). Affinités - Ambiguïtés*, Bruxelles, Labor (« Archives du futur »), 1997, p. 482-484.

nataire : « Mon vrai voyage, ma toute chère âme aimée, il se fait en vous et autour de vous » (13/11/1889). Pourtant, à sa manière, il fuit celle qui vient d'entrer dans sa vie. Il a peur du mariage, qui lui paraît « la quintessence de toutes les conventions » (13/2/90) ; ou, plus fondamentalement, lui qui s'éprouve misogyne, il se sent incapable d'aimer :

À quoi bon aimer encore ? C'est toujours la même chose : un saut sur un tremplin – puis on retombe d'autant plus bas qu'on s'est élançé plus haut. (4/11/1889)

Il ne croit qu'en de brefs instants de félicité :

Et je songeais que c'était bien là la fête d'amour : une heure ou une minute de pleine et très aiguë joie, précédée de désirs et suivie de regrets. Et c'est ainsi qu'il le faut accepter. L'homme et la femme sont trop imparfaits pour que l'intensité de n'importe quel sentiment perdure en eux. Bientôt il se change en habitude et par l'habitude, il devient bourgeois et meurt. (20/10/1889)

Voyez-vous, l'homme et la femme sont des êtres essentiellement défectueux ; ils ne sont pas organisés pour un bonheur excessif, constant, ni pour le malheur éternel. La machine humaine plie et se casse dès qu'elle veut même essayer de l'éternel. Il faut prendre par doses l'infini... (7/12/1889)

Or, malgré toutes ses préventions, la force insistante de l'amour va l'amener à revoir sa conception des choses. Cette femme qui l'effraie tellement (« cette épouvantable angoisse et peur que j'ai de nous » – 12/1/90 – ou bien : « et pour ne pas avoir peur de cette joie » – 18/9/90), il va la façonner de ses mots – « la pétrir » – pour pouvoir l'inscrire dans sa réalité. Il va en faire la femme idéale qui ne lui fera plus peur :

c'est dans les profondeurs de votre spiritualité que je veux enfouir les ors et les pierres de notre amour. Ah ! le corps, certes, c'est superbe à follement aimer et baiser et caresser et mordre, mais si l'on s'y arrête, à quelle banalité fatale et à quelle monotonie n'aboutit-on pas ? (5/11/1889)

Sans cesse déchiré entre la sensualité (déjà exprimée par de belles métaphores de nature ²⁴, qui se retrouveront dans les *Heures*) et le

24. Exemples : « Vous êtes certes un rêve de grâce et de chair exquise et si un jour le jardin plein de fleurs de votre corps m'est ouvert, dites, de quels pas mutuels et lents ne nous y promènerons-nous pas » (6/11/1889) ; ou bien : « Ah ! si vous étiez ici (...) si je pouvais aimer cette mer et ce ciel et ces arbres et ces montagnes en vous ! » (9/11/1889).

mysticisme, il va progressivement appeler Marthe à vivre l'amour « de façon haute et profonde » (29/4/1890). Pour être sublime, « l'aimée entière » doit se tenir à la bonne distance. Si elle tombe dans la banalité de la demande, il la réprimande : elle ne peut douter d'eux, ni sombrer dans la tristesse. Quand elle se fait « calmante, pardonnante et magnanime », il peut affirmer : « Tu sais toute la signification du mot *clair*, n'est-ce pas, la toute aimée ; eh bien, tout ce jour, j'ai été *clair* ²⁵ de toi » (12/3/1890), ou bien encore : « Je n'ai plus peur de rien grâce à toi » (12/3/1890), « Maintenant que nous voilà comme deux branches d'un même tronc » (20/6/1890). Les fragments de ce discours amoureux, qui construit son langage et ses codes, rapportent également les crises qui entravent cet itinéraire, les moments de doute où le « vieil homme », celui des « marécages », réapparaît : « Je suis un détraqué, un carcasseux assez morne... Ah ! je suis un fameux embarras, allez, et l'on ferait beaucoup mieux de me laisser là, comme une chose de rebut dans un coin » (6/12/1889). Mais à cette Marthe, *patiens Dei* (ou *Aemilii* !), qui veille et entretient le feu sacré, il peut aussitôt croire à nouveau et rendre grâce : « Vous, qui êtes venue me chercher si loin dans les chemins de la mort et qui signifiez à mes yeux : *la vie* » (11/1/1890).

Cette autobiographie sentimentale transforme et façonne l'aimée en un idéal qui est aussi une image pieuse. La Marthe réelle, toute à son transfert, se plie aux rêves d'Émile. Ne lui consacra-t-elle pas sa vie ? Et le quasi-silence de la destinataire (nous ne possédons malheureusement que quelques lettres ²⁶ de Marthe : elle s'est employée à les faire disparaître) semble encore accentuer son adhésion aux paroles de l'Autre... Une religion d'amour, proche du mysticisme, s'élabore ainsi : « tu m'es un peu, crois-le, celle qui remplace les croyances tombées » et « ce désir d'être parfaits nous hante comme une règle de religion à observer, (...) nous avons au-devant de nous un culte au-delà de tout : celui de vivre sans tache l'un pour l'autre... J'ai si forte confiance que je vois le jour où nous serons si candides, si clairs, si lumineux l'un pour

25. Cet adjectif sera retenu pour qualifier le premier recueil des *Heures*. Verhaeren s'en est expliqué lui-même : « Si j'ai choisi le mot *clair*, pour caractériser mes premières heures de tendresse, c'est qu'avec son timbre bref et éclatant, il me semble retentir comme un coup de cymbale, au seuil d'une nouvelle existence » (« Conférence sur *Les Heures claires* », dans *Journal de l'Université des Annales*, 7^e année, 1913, t. II, n° 19, p. 338).

26. Dans son « Introduction » (*À Marthe Verhaeren, op. cit.*, p. 84-85), René Vandevoir retranscrit une lettre de Marthe, presque miraculeusement sauvagée, où se donne à lire la passion oblatrice de la jeune femme.

l'autre, que nous serons, comme je l'ai dit, presque des saints en amour » (19/3/1891).

Il semble dès lors un peu hasardeux d'expliquer l'œuvre poétique par la biographie²⁷, comme un simple jeu de cause à effet. La relation semble ici, à tout le moins, réciproque. Le poète contraint Marthe à entrer dans son esthétique ; il la construit, il en fait son héroïne : c'est l'œuvre qui modèle la vie. Alors seulement, celle-ci pourra exercer son influence sur l'œuvre à venir²⁸. Et nous aurons ce cycle unique dans notre littérature, les *Heures*.

b. Le cycle des *Heures* : méditation sur le bonheur du couple

L'idée de transcrire dans « la langue des vers »²⁹ sa vie sentimentale s'est assez vite imposée à Verhaeren. Dès le printemps 1890, il éprouve le désir de réaliser un livre qui célébrerait celle qui avait changé les données de son existence. Il le suggère à mots couverts dans sa « Confession de poète » quand il répond à la question « vers quel art allez-vous ? » :

-
27. Qui plus est, la biographie est beaucoup moins simple qu'il pourrait y paraître : trois ans après le mariage, Verhaeren est séduit par Maria Van Rysselberghe ; une passion intense et réciproque – à défaut, peut-être, d'avoir été consommée – que l'épouse de l'ami Théo (qui sera plus tard « la petite dame » dont parle André Gide) relatera dans un superbe récit, publié sous pseudonyme (M. SAINT-CLAIR, *Il y a quarante ans*, Paris, Nrf, 1936) quarante ans après les faits et... cinq ans après la mort de Marthe ! Réaffleurement des structures anciennes ? Jeu de l'ambivalence ? Quoi qu'il en soit, ce rappel de la complexité de l'existence suffit à mettre en garde contre la confusion entretenue par la critique entre les étapes de la vie et celles de l'œuvre de Verhaeren, que dénonce Paul ARON dans « Les Années Verhaeren », dans *Les Écrivains belges et le Socialisme (1880-1913)*, Bruxelles, Labor (« Archives du futur »), 1985, p. 174-200.
28. Cet engendrement réciproque des amants les fera vivre dans une fusion aux accents particuliers dont témoignent leurs rituels de salutations : « La Miennne » (avec trois « n » à ce possessif, comme le remarque judicieusement Marie Gevers) et « Le p'tit Vieux » ou « Verhaeren, une maman a retrouvé son petit ». Signalons aussi qu'après la disparition tragique du poète (il eut les deux jambes sectionnées par l'express de Paris, en gare de Rouen), Marthe se retrouva paralysée des jambes. Voir à ce propos René GEVERS, « Introduction » aux *Heures*, Bruxelles, J. Antoine, (« Passé-Présent »), 1978, p. 12.
29. « Celle que j'aimais était devenue ma femme, et, comme j'avais été assez malhabile à lui dire combien mon affection était vive, je résolus de lui écrire dans cette langue des vers que je maniais, disait-on, moins mal que la prose » (« Conférence sur *Les Heures claires* », *op. cit.*, p. 338).

Une maladie aggravée, une santé reconquise, un voyage vécu, quelqu'un de soudain et d'unique rencontré en des matins de renaissance, une survenue extraordinaire de douceur en une lumière d'yeux, tout et rien détermine le livre à faire.³⁰

Il confie alors à Marthe, dans une lettre datée du 21 juin 1890 :

Je vais tâcher de t'associer à ce que je fais... Et tu seras dans mon œuvre.

En juillet de l'année suivante, alors qu'il l'entretenait des lectures qu'il lui avait conseillées (*Les Cahiers d'André Walter* d'André Gide et le recueil de sonnets *La Maison de vie* du peintre-poète Dante Gabriel Rossetti³¹), il ajoute :

Un jour, j'espère t'en composer un, qui sera non pas plus beau – mais meilleur pour nous que tous ceux-là. (7/7/1891)

En mai 1895, dans une autre lettre, le poète parle ouvertement d'un petit livre dédié à sa femme :

J'ai relu ce matin notre petit bouquin de vers où je te dis tout ce que j'aime en toi, et ce que ce m'était doux et bon de penser toujours cela, tel que je l'avais écrit il y a un ou deux ans ! (20/5/1895)

Cinq années après le mariage, en 1896, ce projet aboutit à la publication, chez l'éditeur Edmond Deman, des *Heures claires*, dont Marthe reçut un exemplaire unique imprimé sur soie claire (Fonds Émile Verhaeren, FS XVI 128). Dedicacé « À celle qui vit à mes côtés », ce recueil, auquel son titre confère une tonalité médiévale et religieuse³², contrastait singulièrement avec les précédents et s'inscrivait, à première vue, à l'encontre des modes du moment. Il suscita donc étonnement et enthousiasme, comme le rapporte Béatrice Worthing : « la fraîcheur [...] de cette œuvre lyrique si aimable et si inattendue après la vigueur épique de son œuvre récente surprit et charma les critiques les plus

30. Émile VERHAEREN, « Confession de poète » (*L'Art moderne*, 9 mars 1890), dans *Impressions*, Première série, Paris, Mercure de France, 1926, p. 15-16.

31. Dans ses *Écrits sur l'art (1881-1916)*, édités et présentés par Paul ARON, Bruxelles, Labor (« Archives du futur »), 1997, Verhaeren affirmait, en 1887, à propos de ce peintre-poète : « Ce qu'il incarne sous ces traits féminins comme sous les plus belles corporalités qui soient, de tous ses rêves, c'est son âme. Âme agenouillée devant la douceur d'une femme, aux cheveux nombreux, qui regarde avec des yeux d'autrefois les jardins d'un paysage » (p. 280). Que de points communs avec ce que seront *Les Heures* !

32. Le livre d'heures était, à la fin du Moyen Âge, un recueil de prières à l'usage de la dévotion personnelle des fidèles.

endurcis. Certains poèmes de cette histoire d'amour [...] étaient sans précédents dans la littérature française moderne. Le succès fut immédiat. Bientôt surgirent des traductions dans des éditions américaine, anglaise, allemande et grecque »³³. Mallarmé, une fois encore, salua « l'intimité de la vie, là, en la forme suprême, le chant » ; et il évoqua « l'épanouissement délicat jailli du plus pur du cœur vers une région du ciel égale au-dessus de nos douloureuses et vertigineuses magnificences ordinaires »³⁴.

À la fin du siècle, Verhaeren apparaît non seulement comme un créateur fasciné par la théorie du génie³⁵, un prosélyte moderniste, un chantre des transformations sociales, mais aussi comme un poète de l'amour heureux. Cette nouvelle facette de sa personnalité et de son art, il la cultivera jusqu'à la fin, puisque deux autres recueils – *Les Heures d'après-midi* (1905) et *Les Heures du soir* (1911) – viendront compléter un cycle tout entier consacré à l'exaltation de la vie simple et quotidienne d'un couple saisie en ses trois moments essentiels : la jeunesse, la maturité et la vieillesse. D'un recueil à l'autre, cette longue et belle histoire d'amour se modifie certes au fil du temps³⁶ sans pour autant s'altérer. Au contraire, chaque volume la réactualise à travers quatre invariants qui en fixent à jamais la particularité : les figures d'une Sainte et d'un Orant, leur amour mythique, et le jardin, lieu aimanté, qui évolue parallèlement à l'histoire.

33. Béatrice WORTHING, *op. cit.*, p. 238. Jacques Marx met un bémol en citant quelques – rares – avis divergents de C. Tardieu ou de Giraud dans *La Jeune Belgique* (*op. cit.*, p. 356).

34. Cité par Jacques MARX, *op. cit.*, p. 356.

35. Voir l'analyse éclairante de la « génialité » au XIX^e siècle que propose Claude ABASTADO dans *Mythes et rituels de l'écriture*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1979, p. 150-153.

36. L'écriture aussi évolue. Des trois œuvres du cycle, *Les Heures claires* est sans conteste le recueil dont la forme est la plus audacieuse (emploi du vers libre classique, dislocation de la strophe, goût du néologisme), sans toutefois prétendre aux innovations techniques répertoriées dans d'autres textes et qui enchantaient Mallarmé. Dans *Les Heures d'après-midi* et dans *Les Heures du soir*, Verhaeren a repris une rhétorique beaucoup plus classique (choix de l'alexandrin, strophe régulière). « En ce sens, précise Paul Aron, ces textes n'apparaissent pas comme des prises de position dans le champ littéraire » (« Dans le champ des honneurs », dans *Émile Verhaeren, Textyles*, n° 11, Bruxelles, 1994, p. 15. Consulter également, dans ce même numéro de *Textyles*, l'article de Jean ROBAEY : « Pratique verhaerenienne du rythme et de l'image : une interprétation » (p. 47-58) et, par ailleurs, son essai : *Verhaeren et le Symbolisme*, Modène, Mucchi Editore, 1996).

LES HEURES CLAIRES

Ce recueil se compose de vingt-neuf poèmes, relativement courts (près de vingt vers chacun), qui semblent jaillir au gré d'une grande spontanéité lyrique. Comme l'exprime la métaphore du titre, ils chantent l'illumination des premiers temps de l'amour heureux. Aucun événement particulier n'y survient, ce sont plutôt des états d'âme, des méditations ou des descriptions de nature qui constituent par eux-mêmes la trame évolutive :

Ô notre joie
 Qui s'illumine et flotte au vent dans l'air de soie !
 Voici la maison douce et son pignon léger,
 Et le jardin et le verger. (I)

Si, dans la correspondance, le poète glorifiait déjà celle qui signifiait à ses yeux la vie, il reprend, ici, comme en écho :

Je suis venu si tard
 Vers la douceur de ton regard,
 Et de si loin vers tes deux mains tendues, (V)

Restée égale à elle-même depuis la rencontre, la Bien-Aimée possède les qualités morales qui suscitent l'admiration du poète : elle est « vraie et profonde et si peu / celle dont on enjolive les attitudes » (XIV), elle est surtout « bonté » et « charité » (ses yeux sont « l'image de la bonté », ses mains sont « tendues » ou de « tranquille chaleur », ses yeux, « sûrs », ses pieds « illuminent la voie », ses seins sont des « offrandes », elle fait « l'aumône » de sa chair...). Et lorsque l'époux au « cœur contradictoire » évoque les désastres de sa vie passée, il s'éprouve alors comme :

Ce chapiteau barbare, où des monstres se tordent,
 Mêlés entre eux, à coups de griffes et de dents,
 En un tumulte fou de sang, de cris ardents,
 De blessures, et de gueules qui s'entre-mordent, (III)

La venue de Marthe, « ô toi la neuve, ô toi l'ancienne », et les changements radicaux qu'elle a opérés ne s'en trouvent que mieux mis en valeur. Éperdu de gratitude et de reconnaissance (« je me répands en prières vers toi », V), le poète ressent vivement son indignité :

Je méritais si peu la merveilleuse joie [...]
 Que j'en reste tremblant encore et presque en pleurs (V)

Leurs rôles respectifs sont ainsi fixés : Marthe est la Sainte³⁷ avec sa « clarté d'âme hospitalière » devant laquelle Émile, l'Orant, prie à genoux dans un don total :

Sens-tu mon doux regard dévotieux,
Plus humble et long qu'une prière,
Remercier le tien sous tes closes paupières. (vi)

Absolu dans sa perfection, leur sentiment en devient ineffable (« ... car tous les mots sont hasardeux : / c'est à travers les yeux que l'âme écoute une âme », VIII ; ou « Mais le meilleur de nous se gare / et fuit le mot matériel », IX) et semble avoir été préparé de toute éternité (« nos passés se correspondent ») par un mystérieux destin :

Nous sommes les victorieux sublimes
Qui conquérons l'éternité, [...]
Et notre amour nous semble avoir toujours été. (xxiv)

Cette « communion d'âmes » et de corps s'avère aussi source d'angoisse, comme si les époux transgressaient l'ordre habituel et devaient se faire pardonner (une alternance³⁸ de jouissance et de culpabilité qui n'est pas sans évoquer le cheminement des mystiques). C'est par là qu'ils touchent au sacré, en eux-mêmes et chez les autres : leur étreinte est « si profonde qu'elle en est sainte », ils sont « des Dieux qui s'aiment », ou « deux prières éperdues / l'une vers l'autre, à toute heure, tendues », (XIX). Selon l'heureuse formule de Jacques Marx, Verhaeren réussit « à transformer le mystère conjugal en une sorte de rite sacré »³⁹ :

Quelque chose de plus sacré que nous
Et de plus pur et de plus grand s'éveille,
Joignons les mains pour l'adorer à travers nous. (xxiii)

Tout ce vocabulaire religieux montre combien la conception verhaerenienne de l'amour correspond à une attitude spirituelle où la

37. Cette reprise des thèmes des *Apparus* dessine une cohérence intéressante dans l'œuvre. Les Saintes signifiaient, là, le « pardon », « la bonté », « l'amour pensif » et le « sacrifice », autant de « vertus » que Marthe incarne merveilleusement à elle seule.

38. Tout à son « cœur contradictoire », Verhaeren cultive volontiers le contraste des catégories opposées : joie-angoisse, paix-violence, vie-mort. Exemple : « Alors, oh ! serrons-nous comme deux fous sublimes / qui sous les cieux cassés, se cramponnent aux cimes / quand même – et, d'un unique essor, / l'âme en soleil, s'exaltent dans la mort » (XXIX). Ce phénomène sera encore plus net dans *Les Heures d'après-midi*.

39. Jacques MARX, *op. cit.*, p. 355.

chair, requise par l'âme, n'évoque plus la perte, comme au temps de la « trilogie noire », mais contribue ici à la joie suprême, et, par là-même, à l'altérité la plus complète :

Et notre âme, comme agrandie, en cet éveil,
S'est mise à célébrer tout ce qui aime, [...]
Et à chérir, divinement, d'un désir fou,
Le monde entier qui se résume en nous. (xxvii)

« L'art n'est pas seulement la glorification de la nature, mais la glorification même d'une vision intérieure », soutenait Verhaeren à propos d'une exposition d'Edmond Cross. Une affirmation qui pourrait s'appliquer à sa propre façon de faire⁴⁰ : le jardin des *Heures claires*, qui permet que naisse « ce climat cher à [leurs] deux âmes » (II), n'est pas qu'un simple décor. « Contre-point de ces espaces infinis qui tentent [le poète] »⁴¹, il s'offre plutôt comme le symbole⁴² de la vie intérieure des époux, dont l'amour se dit en termes botaniques :

Car nous vivons toutes les fleurs,
Toutes les herbes, toutes les palmes
En nos rires et en nos pleurs
De bonheur pur et calme. (II)

À travers ce « naturalisme heureux » – pour reprendre l'expression de Franz Hellens –, le paysage devient le code langagier où s'exprime la jubilation des amants. Le poète a redit, plus tard, combien l'avait marqué cette étroite et subtile correspondance⁴³ entre Marthe et le jardin :

Bientôt je ne distinguais plus sa personnalité humaine de celle des choses charmantes et comme fraternelles qui l'entouraient ; le jardin, les fleurs, les arbres, les lumières ne me semblaient être que ses pensées et ses sentiments extériorisés. Quand je parlais du jardin, je croyais, à certains moments, que je parlais d'elle. Une fusion s'était faite sans que je m'en fusse douté. Le jardin portait notre amour en lui et nos cœurs semblaient enfermer en eux le jardin.⁴⁴

40. C'est ce que suggère Paul GORCEIX dans son « Introduction générale » à *La Belgique fin de siècle*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1997, p. 42.

41. Janine HACHE, « Dans le jardin de Verhaeren », dans *Nord'*, n° 22, décembre 1993, p. 69.

42. Reprise intéressante – et originale dans son traitement – du thème du jardin de l'âme des mystiques, que l'air du temps actualisait plus volontiers sous la forme du béguinage (voir M. Maeterlinck, Ch. Van Lerberghe ou G. Rodenbach).

43. Les tableaux de Marthe Massin privilégiaient, avec un égal bonheur, deux sujets : son mari et... les jardins !

Ce qui donne dans *Les Heures claires* :

Quoique nous le voyions fleurir devant nos yeux
 Ce jardin clair où nous passons silencieux,
 C'est plus encor en nous que se féconde
 Le plus candide et doux jardin du monde. (II)

La spatialisation des sentiments est une des particularités de l'écriture des trois recueils. Jusque-là, le jardin n'était intervenu que fort brièvement dans *Les Apparues*, ou dans les premiers vers du poète, écrits à l'occasion de son entrée au collège Sainte-Barbe à Gand : *Pensées sur mon départ pour la pension. Mes adieux au jardin*⁴⁵. Les autres œuvres se déroulaient, elles, plutôt dans la campagne flamande, avec ses vastes horizons, sa nature déchaînée, ses cieux traversés d'ouragans ; ou dans les villes, laides et fascinantes, symptômes du progrès d'un monde nouveau. Ce n'est que dans les *Heures*, qu'il devient le *locus amoenus* lié à la naissance de l'amour et à son expression. Dès le premier volume du cycle, en effet, l'intrigue amoureuse se voit sans cesse redite au niveau du paysage, au gré de comparaisons, de métonymies ou de métaphores : les mains sont des feuilles, le cœur est une fleur, les désirs sont des roses et Marthe peut arborer « cette grâce bénigne / du matinal

44. Émile VERHAEREN, « Conférence sur *Les Heures claires* », *op. cit.*, p. 339. Il faudrait également rappeler que ce thème – qui fait partie des poncifs littéraires depuis le XV^e siècle (voir notamment Paul GORCEIX, « Le Jardin chez Maurice Maeterlinck, métaphore idéologique et composante analogique du drame statique », dans *Creliana*, Mulhouse, CREL, n° 1, 2001, p. 109-115) – était aussi « bien dans l'air du temps » : sources d'inspiration de l'Art Nouveau, les motifs floraux et les jardins s'imposaient alors un peu partout en Europe, en peinture comme en littérature. En Angleterre, où Verhaeren aimait se rendre, Edward Burne-Jones, William de Morgan et Dante Gabriel Rossetti – dont le poète recommandait la lecture à la jeune Marthe – excellaient dans des tableaux où les femmes s'entremêlaient à la végétation et aux fleurs. En France, le jardin des peintres (Monet, Caillebotte, Renoir, Le Sidaner : voir Hubert HADDAD, *Le Jardin des peintres*, Paris, Hazan, 2000, p. 99-151) ou les pâtes de verre d'Émile Gallé le disputaient au langage des fleurs, riche en connotations érotiques et très prisé des Symbolistes. La Belgique participait, elle aussi, à cet engouement pour la nature, comme en témoignent les œuvres de M. Maeterlinck ou de Ch. Van Lerberghe (voir Christian BERG, « Je dis une fleur... ! », dans *Splendeurs de l'Idéal*, Bruxelles, SDZ et Groupe de Recherche en Art moderne de l'ULB, 1996, p. 103-123) ainsi que celles de Victor Horta ou des nombreux peintres dont Verhaeren parlait dans ses chroniques (L. Artan, Th. Van Rysselberghe, W. Degouve de Nuncques...). Les données de l'histoire personnelle du poète et celles du moment se conjuguent donc ici très naturellement dans ce choix d'un espace aux subtiles évocations imaginaires.

45. Dans *Les Tendresses premières* (1904), le jardin de l'enfance réapparaîtra ; décrit par les mêmes éléments que dans *Les Heures*, il deviendra le paysage mental idéal du paradis perdu.

jardin tranquille et sinueux / qui déroule, là-bas, parmi les lointains bleus, / ses doux chemins courbés en col de cygne » (VI).

Marthe et Émile sont liés à cet espace particulier qui leur appartient et auquel ils appartiennent. Solitude des amants dans leur exclusivité, îlot de délices, petit paradis terrestre privé, le jardin semble, ici, comme dans la symbolique des rêves, l'heureuse expression d'un désir pur de toute anxiété. Il est le lieu de la croissance, de la culture de phénomènes vitaux et intérieurs. Le déroulement des saisons s'y accomplit au moyen de formes ordonnées, la vie et sa richesse y deviennent visibles de la plus merveilleuse des façons.

LES HEURES D'APRÈS-MIDI

1905. Le poète fête son cinquantième anniversaire. Avec le siècle nouveau, il s'est installé dans son rôle de « guide moral et d'humaniste cosmopolite »⁴⁶. Il entre dans sa gloire : le volume des *Forces tumultueuses*, sorti en février 1902, lui a valu une reconnaissance internationale. L'amitié de Stefan Zweig, rencontré la même année, le fait connaître en Allemagne. Ses pièces de théâtre⁴⁷ (*Les Aubes*, 1898 ; *Le Cloître*, 1900 ; *Philippe II*, 1901 ; *Hélène de Sparte*, 1905) lui procurent un contact de plus en plus direct avec le public⁴⁸. Fin décembre 1903, il a obtenu, en Belgique, le Prix quinquennal de littérature française pour la période 1897-1902. Le premier volume de *Toute la Flandre* (*Les Tendresses premières*) et son essai *Rembrandt*, tous deux en 1904, le maintiennent à l'avant-plan de la scène, tandis que le succès des *Heures claires* fait petit à petit entrer son couple dans la légende. Il publie alors le deuxième volume du cycle des *Heures*, tissant, par-delà les années, un continu qui se démarque du reste de l'œuvre. Verhaeren s'est défendu d'avoir

46. Jacques MARX, *op. cit.*, p. 309.

47. Dans son théâtre, Verhaeren s'offre une scène imaginaire où résoudre ses conflits inconscients : c'est « une charnière utile » lui permettant « de continuer à mettre en scène les figures obsédantes de sa neurasthénie tout en lui offrant le loisir de figurer l'horizon positif qu'il entend leur opposer afin de les endiguer » (Marc QUAGHEBEUR, « Les Drames d'Émile Verhaeren », dans *Lettres belges entre absence et magie*, Bruxelles, Labor (« Archives du futur »), 1990, p. 207-219).

48. À l'exception des *Aubes*, pièce qui ne sera jouée intégralement qu'après la mort de Verhaeren.

49. En 1903, toutefois, il y travaillait, comme il l'affirme dans une lettre à Edwards, et des extraits sont publiés dans *La Plume*, en avril (voir Jacques MARX, *op. cit.*, p. 415).

prévu de longue date⁴⁹ la succession des recueils ; il n'obéissait pas, consciemment, à un plan arrêté. Pourtant, à lire la correspondance, on repère très tôt l'étroite concordance de certains passages avec les thèmes des *Heures d'après-midi*, comme si, à peine publié le premier volume, un second se préparait :

Je sens que rien ne change dans le profond de nous, que je t'aime fort comme aux premiers jours, que les années ont beau passer sur l'amour et qu'il reste jeune et frais. Nous deviendrons des vieux tout en restant enfants de nous-mêmes – et ce sera délicieux. (24/12/1897)

Songe avec quelle foi et quelle ferveur nous sommes partis tous les deux, voici dix ans, pour la vie, ensemble ; songe avec quelle bonne volonté tu faisais même les choses difficiles, et avec quelles joies on se retrouvait après les longues absences. De mon côté, rien n'a changé : prouve que de ton côté aussi, tout est resté dans le même état. (26/7/1899)

Annonçant, dès le premier poème, le triomphe de l'amour sur le temps⁵⁰, le recueil des *Heures d'après-midi*, exprime, à nouveau, la reconnaissance infinie que le poète voue à sa femme. Le chant de la communion avec Marthe, dans la maturité de leur amour, se dit en ces moments privilégiés que sont les *heures* : « heures d'été, si belles de silence » (VIII) ; « l'heure [...] est si bien nôtre » (VIII) ; « c'est la bonne heure » (XII) ; « l'heure est unique » (XVII) ; « c'était notre heure » (XXII) ; « l'heure morose » (XXV) ; « et voici l'heure » (XXVIII) ; « heures du matin clair » ; « heures d'après-midi » (XXX) ; « heures superbement et doucement élues » (XXX) ; « heures ceintes de fleurs » (XXX) et :

Oh, ces heures d'après-midi ceintes de roses
Qui s'enlacent autour du temps et se reposent,
La joue en fleur et feu, contre son flanc transi ! (I)

Les marques de l'usure du temps sont notées avec une précision presque cruelle :

Tout tombe, hélas, et se fane sans cesse ;
Tout est changé, même ta voix,
Ton corps s'est affaissé comme un pavois,
Pour laisser choir les victoires de la jeunesse. (XIII)

50. Si plus d'une référence au *Canzoniere* ou aux *Trionfi* de Pétrarque peut se profiler, notons une différence majeure : c'est en tant qu'épouse – vivante – que Marthe est ici célébrée !

Mais c'est pour mieux redire les valeurs fondamentales : « notre âme est trop profonde / pour que l'amour dépende encor de la beauté » (XIII). Le vrai triomphe, c'est : « voici quinze ans déjà que nous pensons d'accord » (XIV), une transparence, une union rendues possibles par la qualité de l'amour de Marthe, la Sainte, qui « se prodigue » et reste, plus que jamais, « bonté » et « charité ». Ce don merveilleux est symbolisé par les mains : « entre tes deux mains sûres » (VI) ou « bonnes » (VI) ; « tes mains qui pensent » (VI) ; « tes mains, où mon bonheur entier reste celé » (VI) ; « la bonne aurore, dont la caresse est dans ta main » (VII) ; « tes mains chères qui demeurent si douces » (XIII) ; « en tes mains bienfaisantes » (XVII) ; « avec tes mains patientes, douces, sereines » (XX). Ce dévouement de la Bien-Aimée allège les maladies qui sont, pour l'époux, l'épreuve du temps. Ce dernier se retrouve, ici aussi, dans la position humble de l'Orant, tout entier pris par sa dévotion et grandi par elle :

Avec mon être entier tendu comme un flambeau
Vers ta bonté et vers ta charité
Sans cesse inassouvies,
Je t'aime et te louange et je te remercie [...]
Et je tombe à genoux, heureux et recueilli, (XVII)

Permis par l'entente du couple, le travail du poète est souvent évoqué et magnifié dans les poèmes ; il offre de « sertir, en les illuminant / [les] sentiments et [les] pensées », et « il apporte le don d'être Dieu tout à coup » (XVIII). La vieille opposition amour-art, qui éprouvait tant Verhaeren dans sa jeunesse⁵¹, semble maintenant résolue : l'accord entre ces deux « infinis » se réalise en toute harmonie par l'intercession de Marthe⁵².

Les oxymores, nombreux dans ce recueil, rappellent peut-être, toutefois, combien fut rude l'harmonisation du « cœur contradictoire » du poète. Le télescopage de catégories opposées serait en quelque sorte la marque de cette poésie « sentimentale » exprimant le côté apaisé de cette violence (« l'ardeur tranquille »), toujours présente chez Verhaeren. De nombreux exemples : « roses violentes et tranquilles » (II) ; « roses d'ardeur muette et de volonté douce » (II) ; « nos multiples désirs [...] s'exaltent et se reposent » (II) ; « mon cœur fervent et doux »

51. N'écrivait-il pas à Marthe, à l'époque des fiançailles : « J'avoue que je serais heureux d'unir un jour les deux grandes passions de ma vie : l'art et l'amour de vous » (22/11/1889) ? Désir accompli en 1905 !

(VI) ; « l'immobilité de nos muets désirs » (VI) ; « la douce violence / de son silence » (IX) ; « une force vivace et douce » (XXI) ; « ces claires ardeurs de tendresse trop haute » (XXIII) ; « dans la fraîcheur et la splendeur » (XXIV) ; « ce tranquille et radieux silence » (XXVIII) ; « votre ronde ardente et douce » (XXX).

Comme *Les Heures claires*, *Les Heures d'après-midi* privilégient certains éléments de la nature pour y exprimer les sentiments du couple. Ce sont les roses, dont la beauté échappe à la flétrissure du temps, qui symbolisent ici l'éternité de l'amour :

Tiges de lys aux pistils d'or,
Toutes vous gisez abattues ;
Seules, les roses s'évertuent
À vivre, au-delà de la mort. (xxvi)

Le jardin reste, bien entendu, le lieu d'excellence où se vit et se répète la fusion des amants :

Je t'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie
D'avoir plongé mon corps, dans l'or et dans la soie
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe ;
Mes pieds sont clairs d'avoir marché parmi les herbes,
Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,
Mes yeux brillants d'avoir soudain senti les pleurs
Naître, sourdre et monter, autour de mes prunelles,
Devant la terre en fête et sa force éternelle. (v)

Leur saison ne peut être que l'été dont la magnificence correspond à la plénitude de leur sentiment.

Ces évocations trouvent comme un écho dans l'émerveillement dont témoignait Stefan Zweig après ses séjours répétés au Caillou-qui-bique⁵³, un lieu magique, en terre wallonne, près de Roisin : « J'ai passé cinq étés au Caillou-qui-bique avec une égale félicité [...] ils m'ont

52. On comprend dès lors combien le renoncement à Maria Van Rysselberghe était aussi une façon de préserver l'œuvre ! (En ce qui concerne les différentes images de femme qui marquèrent l'imaginaire de Verhaeren, consulter L. CHARLES-BAUDOUIN et son analyse inaugurale : *Le Symbole chez Verhaeren. Essai de psychanalyse de l'art*, Genève, Éd. Mongenet, 1924.)

53. En complément à leur installation à Saint-Cloud, en 1899, les Verhaeren ont adopté, pour leurs étés, dans l'arrière-pays de Quiévrain, une campagne paisible baignée par la Honnelle et enclavée dans la France, « Le Caillou-qui-bique », où ils recevaient bon nombre de célébrités (voir M. DE PONCHEVILLE, *Verhaeren en Hainaut*, Paris, Mercure de France, 1920 et le catalogue de l'exposition *Émile et Marthe Verhaeren au Caillou-qui-bique*, Recherche et Mémoire en Haut-Pays, 1996).

révéla le sens d'une vie simple et son opulente beauté ; l'exemple de cette existence silencieuse m'a fait comprendre la loi fondamentale qui exige que l'homme se mette en harmonie avec le paysage pour bien pénétrer la nature et l'univers. Tout était là équilibré et repos : le temps n'avait plus de mesure et dans le merveilleux calme des heures, la flamme joyeuse du travail montait toute droite vers l'immortalité. Les journées semblaient à la fois brèves et longues [...]. Le soir, lorsque, assis devant la table, nous nous lisions nos poèmes favoris, ceux-ci prenaient une sonorité pour ainsi dire surnaturelle, divine, comme s'ils nous étaient parvenus d'un autre monde dans cette petite chambre ; c'était bien là cependant qu'ils avaient pris naissance, ces vers qui devaient retentir ensuite dans toute l'Europe [...] Au Caillou-qui-bique, pas de discussion, pas de parole mauvaise, pas d'éclat de voix. »⁵⁴

La ferveur de ces souvenirs rend compte de l'atmosphère du lieu auquel appartient, en quelque sorte, tout le cycle des *Heures*. Un peu comme si le paysage mental des *Heures claires* – rédigées avant la découverte du Caillou⁵⁵ – avait trouvé là une incarnation privilégiée.

LES HEURES DU SOIR

Le dernier poème des *Heures d'après-midi* renfermait l'annonce d'une suite :

Heures ceintes de fleurs, reviendrez-vous jamais ?
 Pourtant, si le destin, qui tient en mains les astres,
 Nous épargne ses maux, ses coups et ses désastres,
 Peut-être, un jour, reviendrez-vous, devant mes yeux,
 Entrelacer vos pas égaux et radieux ;
 Et mêlerais-je, à votre ronde ardente et douce
 Tournant, dans l'ombre et le soleil, sur les pelouses,
 – Tel un suprême, immense et souverain espoir –
 Les pas et les adieux de mes « heures du soir ». (xxx)

54. Stefan ZWEIG, *Souvenirs et rencontres*, Paris, Grasset, 1951, p. 35.

55. Un lapsus significatif : en 1913, la publication de la conférence sur la genèse des *Heures claires* est illustrée par un tableau de Marthe représentant la cour et le jardin de la maison du Caillou. Charmant anachronisme (*Les Heures claires* datent de 1896 et les Verhaeren sont arrivés à Roisin en 1899) montrant à quel point cet endroit symbolisait idéalement, pour le poète, le jardin du cycle des *Heures*.

De fait, en 1911, à nouveau dédicacées « À celle qui vit à mes côtés », *Les Heures du soir* sont publiées chez l'éditeur Anton Kippenberg, aux presses de l'Insel-Verlag à Leipzig⁵⁶, et viennent clôturer la trilogie et sa scansion des moments capitaux de l'existence du couple Verhaeren. Les six années qui séparent les deux recueils ont vu le poète porté au comble de sa gloire, à l'étranger comme en Belgique, où il est même devenu l'ami des futurs Souverains Albert et Élisabeth. Il figure dans toutes les anthologies de son temps et il est révérend comme « l'interprète des inquiétudes et des espérances d'une génération centrée sur les grands courants généraux qui emportent le monde vers d'obscures destinées »⁵⁷. Son activité créatrice est intense : en 1906 avait paru un livre phare, son « évangile lyrique », comme il aimait le nommer, *La Multiple Splendeur*, porté par sa « philosophie de l'homme debout » et qui voulait refaire le monde à partir du « culte de l'effort humain » et de « l'orgueil »⁵⁸. En 1907, *La Guirlande des dunes* avait continué la célébration de la Flandre (commencée en 1904 avec *Les Tendresses premières*, cette vaste entreprise se poursuivra avec *Les Héros*, en 1908, *Les Villes à pignon*, en 1910, et *Les Plaines*, en 1911). En 1910, *Les Rythmes souverains* reprenaient les grands thèmes de la progression de l'humanité et de son avenir exaltant. Autant d'idées qui avaient soutenu les rêves utopistes de l'Abbaye⁵⁹ (ce « groupe fraternel d'artistes » français, fondé à Créteil, en 1906) et qui ne pouvaient que séduire le futuriste Filippo Tommaso Marinetti⁶⁰, grand passionné, lui aussi, des objets fétiches de la révolution industrielle, les trains et les navires. À tout cela s'ajoutaient deux essais consacrés à des peintres : *James Ensor* (1908) et *Pierre-Paul Rubens* (1910)...

56. Très soucieux de faire connaître son ami belge en Allemagne, Stefan Zweig est à l'origine de cette publication à l'étranger (une édition de luxe dont la reliure est due à l'architecte belge Henry van de Velde). Consulter à ce propos le commentaire très suggestif et détaillé de Fabrice VAN DE KERCKHOVE dans *Verhaeren-Zweig. Correspondance*, Bruxelles, Labor (« Archives du futur »), 1996, p. 293.

57. Jacques MARX, *op. cit.*, p. 442.

58. Lettre à Maurice Wilmotte, citée par Jacques MARX, *idem*, p. 418.

59. Jules Romains, qui participait à l'aventure aux côtés de René Arcos, « avait lu Verhaeren dès le lycée, et se passionnait pour le chant des *Forces tumultueuses* » (Jacques MARX, *op. cit.*, p. 444).

60. C'est en 1908 que Marinetti entra en contact avec Verhaeren et lui demanda de collaborer à sa revue *Poesia*. Voir à ce propos l'article de David GULLENTOPS, « Verhaeren and Marinetti », dans *Forum for Modern Language Studies*, XXXII, n° 2, p. 109-118.

Parmi tous ces tumultes, *Les Heures du soir* résonnent de leur voix discrète et privée pour redire l'intensité d'un amour heureux, qui se joue du temps depuis vingt ans. Les vingt-six poèmes, plutôt brefs, eux aussi, se présentent comme une succession, sans grande logique, d'états d'âme scrutés en profondeur. « Et tous les deux, sachant que nos cœurs formulaient / ensemble une même pensée » (I) : la dominante reste, bien entendu, la communion exceptionnelle avec Marthe, une passion toujours vive et brûlante :

Je ne sais quoi de lumineux et d'intrépide
Se glisse en notre sang et nous réincarbons
L'immense et plein été dans les baisers rapides
Qu'avec ardeur, à corps perdu, nous nous donnons. (xvi)

La sensualité, « la lente et douce fièvre », tend toutefois, en ces temps de déclin (âge, jour, saison)⁶¹, à se transformer : plus que jamais intériorisée (« je t'aime encor mieux après l'heure charnelle », IV), elle passe maintenant par une connivence silencieuse, la nuit, face au « ciel étoilé » ou une conversation « avec les mots banals et les pauvres discours / d'une vaine et lente sagesse » (XXII). Désarroi, révolte, résignation douloureuse viennent hanter le poète qui réussit cependant à préserver, quels que soient les outrages du temps, le bonheur que lui vaut l'union avec sa Bien-Aimée. Consolatrice suprême, celle-ci reste la Sainte pleine d'abnégation, à l'humeur égale, aux « jolis mots naïfs, joyeux et familiers » (XI) ; sa « ferveur » et sa « clarté », demeurées intactes, réaffirment par le charme de ses yeux « particulièrement chantés dans ce recueil » la pérennité du sentiment⁶² :

Tu ne te plains jamais et tu crois fermement
Que rien de vrai ne meurt quand on s'aime dûment,
Et que le feu vivant dont se nourrit notre âme
Consumes jusqu'au deuil pour en grandir la flamme. (xi)

61. Ces trois ordres s'épaulent, en effet, dans l'imaginaire de Verhaeren pour symboliser, chacun à sa manière, la fin d'un cycle. Dans ce sillage, rappelons l'information du dictionnaire *Robert 2* : l'Antiquité grecque considérait les « Heures » (Orai) comme des divinités de l'ordre dans la société et dans la nature. Représentant le cycle des saisons, ces trois filles de Zeus et de Thémis étaient tantôt appelées Eunomia (ordre), Dikè (justice) et Eirèné (paix) ; tantôt encore, chez les Athéniens, Thallô (poussée), Auxô (croissance) et Carpô (fructification). Ce n'est que dans la tradition tardive qu'elles ont été associées aux heures du jour et que leur nombre a été porté à douze.

62. Les substantifs les plus fréquents, dans *Les Heures du soir*, sont respectivement : « cœur », « ardeur », « âme », « amour », « ferveur » et « bonheur ».

Fidèle à son rôle d'Orant, le poète en arrive presque à oublier ses erreurs passées (« car si j'aimai – le sais-je encor ? – quelque autre femme / c'est toujours vers ton cœur que je suis revenu », XIV) et continue à exprimer son immense gratitude mêlée de respect :

L'ardeur me vient encor de tomber à genoux
Et de toucher la place où bat ton cœur si doux
Avec des doigts aussi chastes que mes pensées. (xxi)

Mais alors que pèse « la loi du temps », il s'agit de « triompher de [s]a douleur ». *L'heure du soir* est à la gravité⁶³, et le poète confie à Marthe les rituels d'adieux auxquels elle devra s'adonner :

Lorsque tu fermeras mes yeux à la lumière,
Baise-les longuement, car ils t'auront donné,
Tout ce qui peut tenir d'amour passionné
Dans le dernier regard de leur ferveur dernière. (xxvi)

Sobre et émouvante, la cérémonie qui envisage la fin inéluctable avec lucidité jusqu'en ses détails les plus concrets (« le cercueil [qui] se cloue », « les pâles coussins ») se veut par-dessus tout un dernier hommage à leur amour :

Et qu'après je m'en aille au loin avec mon cœur,
Qui te conservera une flamme si forte
Que même à travers la terre compacte et morte
Les autres morts en sentiront l'ardeur ! (xxvi)

Marquées par la tonalité de *l'heure*, les descriptions de la nature⁶⁴ – définitivement arrêtée à l'automne et à l'hiver – retiennent surtout des images d'agonie, de flétrissure, de mort. Et, plus encore que dans les autres recueils, c'est par le truchement du code spatial que se « traduisent » les sentiments des époux. Citons quelques exemples : « la vie apaisée » est dévoilée par « ce beau soir » (I), longuement décrit, au préalable, par le superbe miroitement automnal des divers éléments du jardin ; la personne de Marthe est pour Émile, tantôt « un jardin de splendeur dont les mouvants taillis / ombraient les longs gazons et les roses dociles », tantôt, « en ces temps noirs un calme et sûr asile » (XI) ;

63. Dans sa conférence sur la genèse des *Heures claires* (op. cit.), Verhaeren avait d'ailleurs choisi de ne pas parler du dernier recueil, qu'il jugeait trop mélancolique.

64. Aux paysages wallons s'ajoute, cette fois, la référence à la nature campinoise autour d'Op-Glabbeek où le couple avait résidé à l'automne 1893 (consulter René VANDEVOIR, « Préface » de *À Marthe Verhaeren*, op. cit., p. 69-70, et Lucien CHRISTOPHE, op. cit., p. 114).

le poète voit son destin inscrit dans celui du jardin : « Mon être est comme entré dans sa ruine à lui / et j'apprendrai ma mort en comprenant la sienne », (VI).

LA TRILOGIE AMOUREUSE, UN SUJET ÉTERNEL

Temps de repli et de réflexion sur la sphère privée, le cycle des *Heures* occupe une place particulière dans le parcours de Verhaeren. Pendant une quinzaine d'années, il vient à chaque fois se glisser entre des œuvres plus militantes et grandioses dont il participe à sa manière comme la face apaisée d'une même violence : le poète travaillait en même temps aux *Heures claires* et aux *Villes tentaculaires*⁶⁵, aux *Heures d'après-midi* et aux *Forces tumultueuses*, aux *Heures du soir* et à plusieurs recueils de *Toute la Flandre*. Les poèmes intimes en tirent une force étonnante dont était, à sa manière, conscient leur auteur, lui qui affirmait avoir traité là « un sujet éternel », alors que ses autres livres étaient « soit dépendants de [son] pays, soit de [son] siècle »⁶⁶.

Comme le poète en convenait avec André Mabilie de Poncheville, ce sujet éternel, c'est « son bonheur d'homme », en ses trois moments clés, un thème nouveau et plutôt original puisqu'il n'est certes pas celui que privilégie la tradition occidentale, plus volontiers éprise de la passion et de son lot de souffrances⁶⁷. Un peu comme si le début du *Tristan* de Bérour (« Seigneurs, vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort ? ») avait à jamais inscrit dans nos littératures l'idée que l'amour heureux... n'avait décidément pas d'histoire ! C'est pourtant ce défi que relève avec bonheur le cycle des *Heures*.

MARIE-FRANCE RENARD

65. Voir Charles BRUTSCH, *Essai sur la poésie de Verhaeren*, Paris, De Boccard, 1929, p. 12.

66. Lettre à Michael Sadleir (2/7/1913), dans Jacques MARX, *op. cit.*, p. 357.

67. Denis DE ROUGEMONT reste la référence obligée en ce domaine (*L'Amour et l'Occident*, Paris, Plon, 1939).

Édition critique

La présente édition a été réalisée grâce à une importante subvention du Centre de recherche scientifique de l'Université catholique de Louvain. Nos remerciements vivement.

établie par
MICHEL OTTEN

le poète voit son destin inscrit dans celui du jardin : « Mon être est comme entré dans sa ruine à lui / et j'apprendrai ma mort en comprenant la sienne », (VI).

LA TRILOGIE AMOUREUSE, UN SUJET ÉTERNEL

Temps de répit et de réflexion sur la scène poétique, le cycle des *Heures* occupe une place particulière dans le parcours de Verhaeren. Pendant une quinzaine d'années, il se livre à une œuvre plus militante et grégorienne dont il participe à sa manière comme la forme ultime d'une même violence : le poète travaillait en même temps aux *Heures claires* et aux *Villes tentaculaires*⁶⁵, aux *Heures d'après-midi* et aux *Forces tumultueuses*, aux *Heures du soir* et à plusieurs recueils de *Tout le Fleuve*. Les poèmes écrits en thairt avec une étourdissante dont était, à sa manière, consacré leur auteur, lui qui affirmait avoir traité là « un sujet éternel », alors que ses autres livres étaient « soit dépendants de [son] pays, soit de [son] siècle »⁶⁶.

Comme le poète en convenait avec André Mabilley de Porcheville, ce sujet éternel, c'est « son bonheur d'homme », en ses trois moments clés, un thème nouveau et plutôt original par ce qu'il n'est certes pas celui qui privilégie la tradition occidentale, plus volontiers éprise de la passion et de son lot de souffrances⁶⁷. Un peu comme si le début du *Traité de Béroul* (« Seigneur, vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort ? ») avait à jamais inscrit dans nos littératures l'idée que l'amour heureux n'a jamais décidément pu d'histoire ! C'est pourtant ce défi que relève avec bonheur le cycle des *Heures*.

MARIE-FRANÇOISE RENARD

65. Voir Charles Bataillon, *Essai sur le poète de Bruxelles*, Paris, Les Boccard, 1929, p. 12.

66. Lettre à Michael Sauter (17/7/1913), dans Jacques Méléard, op. cit., p. 36.

67. Devoir de l'œuvre poétique avec la référence obligée au « Notionnel, Amoral et l'Occident », Paris, Poésie, 1958.

Principes suivis pour l'édition critique

REMERCIEMENTS

La présente édition critique a été rendue possible grâce à une importante subvention du Fonds de Développement scientifique de l'Université catholique de Louvain ; nous le remercions vivement.

M. O.

REMERCIEMENTS

La présente édition critique a été rendue possible grâce à une importante subvention du Fonds de Développement scientifique de l'Université catholique de Louvain ; nous le remercions vivement.

M. O.

Principes suivis pour l'édition critique

1. Le texte de base se trouve toujours sur la page de droite. Il reproduit la version de l'édition définitive préparée par Verhaeren.
2. Pour les poèmes comportant des strophes, le bas de page correspond toujours à une fin de strophe. Cette convention est importante pour les poèmes en strophes libres.
3. Les erreurs orthographiques et les fautes typographiques évidentes ont été systématiquement corrigées. Mais on a conservé, bien entendu, les graphies d'époque qui correspondaient à l'usage contemporain de Verhaeren. Celui-ci se référait au dictionnaire de Bescherelle ; fin du XIX^e siècle, il acquit un Littré.
4. Les poèmes qui ont été supprimés à l'occasion d'une réédition figurent en appendice. Leur texte de base est la dernière version parue.
5. La page de gauche reproduit les variantes annoncées par un chiffre qui correspond au numéro du vers qu'on trouve sur la page de droite.
6. Toutes les interventions de l'éditeur dans l'apparat critique sont consignées en caractères italiques. Les variantes sont en caractères romains.
7. Dès qu'un mot varie, l'apparat critique cite le vers en entier.
8. Lorsqu'il s'agit seulement d'une variante de ponctuation, l'apparat critique accompagne cette variante d'un mot, si le signe de ponctuation commence ou termine le vers ; il accompagne cette variante de deux mots (celui qui précède et celui qui suit la variante), si le signe de ponctuation se trouve au milieu du vers.
9. Lorsqu'un même vers comporte plusieurs variantes de ponctuation, l'apparat critique reprend autant de mots qui sont nécessaires pour permettre une présentation compréhensible du phénomène.

10. Lorsqu'un vers ou un ensemble de vers ont été supprimés, ils figurent dans l'apparat critique, où ils sont dotés eux-mêmes d'un apparat critique qui reprend les étapes antérieures. Dans ce cas, la numérotation des vers se fait entre parenthèses.
11. Les différentes étapes ne sont pas toujours consignées dans l'ordre chronologique de leur apparition : P, A, B ; ceci est dû au fait que Verhaeren revient parfois, pour une édition, à une version ancienne. Les sigles désignant les éditions sont unis par un trait d'union lorsque les étapes intermédiaires sont similaires aux étapes mentionnées. Exemple : P-B signifie que P, A et B sont semblables. Dans tous les autres cas, une virgule sépare les sigles.

Établissement du texte définitif

L'établissement du texte définitif ne posait aucun problème pour les deux premiers volumes de *Poésie complète*, puisque ceux-ci rassemblaient l'édition définitive de cinq recueils, édition préparée et surveillée par Verhaeren lui-même. À partir de ce troisième volume, qui reprend les trois recueils des *Heures*, il n'en va plus de même (et une situation identique se reproduira ultérieurement). Le tome VII des *Ceuvres d'Émile Verhaeren* qui contient les *Heures* paraît en 1930 ; Verhaeren est mort depuis longtemps. Mais il a laissé, comme pour d'autres recueils, un exemplaire du dernier texte paru, corrigé de sa main, pour *Les Heures claires* et *Les Heures d'après-midi*. Cet exemplaire retravaillé (dit « exemplaire de travail » et auquel nous attribuons la cote B') est conservé au Cabinet Verhaeren, à la Bibliothèque royale de Belgique (cote FS XVI 61).

Les meilleurs connaisseurs de l'œuvre de Verhaeren, qui travaillaient au Mercure de France et qui sont peut-être les responsables de l'établissement du texte de l'édition définitive, Albert Heumann et André Fontaine, ont assuré qu'on avait suivi scrupuleusement les volontés de Verhaeren¹. Le témoignage de René Vandevor va dans le même sens.

Or l'édition définitive s'écarte à diverses reprises des derniers textes laissés par Verhaeren, quelques fois pour le texte et, plus fréquemment, pour la ponctuation. Celle-ci a été assez systématiquement « normalisée ». Le texte définitif des *Heures claires* et celui des *Heures d'après-midi* reprend parfois des versions de la seconde édition, parfois des versions de l'édition originale et parfois même des versions de la préoriginale. Celui qui a procédé de la sorte connaissait donc fort bien tous les états de l'œuvre de Verhaeren².

1. A. HEUMANN, *Choix de Poèmes*, Paris, Mercure de France, 1916 (*Note des éditeurs*).

A. FONTAINE, *Émile Verhaeren et son œuvre*, Paris, Mercure de France, 1929, p. 113.

2. C'est pourquoi nous pensons qu'il est possible que ce travail d'édition ait été assuré par

Mais c'est la ponctuation qui a fait l'objet des plus sérieux remaniements. Les responsables de l'édition définitive du Mercure de France ont modifié quarante-quatre fois la ponctuation des *Heures claires*, trente-cinq fois celle des *Heures d'après-midi* et soixante-sept fois celle des *Heures du soir*. Dans chaque cas, il s'est agi d'aligner la ponctuation de Verhaeren sur les règles de l'usage établi. Or, la ponctuation de Verhaeren n'est pas tant logique que rythmique, comme nous l'a rappelé maintes fois Joseph Hanse, lorsque nous mettions au point, avec nos étudiants, les travaux préparatoires à l'édition critique. (Pour *Les Heures du soir* cependant, dans dix cas, ces corrections sont justifiées et nous les avons retenues ; en effet, l'édition de Leipzig a été imprimée dans de mauvaises conditions ; le typographe allemand n'a pas toujours saisi l'importance de la ponctuation. La ponctuation de l'édition définitive du Mercure reprend, dans ces neuf cas, la ponctuation plus correcte des préoriginales.)

Dans tous les autres cas, tant pour les modifications de mots que pour les retouches de ponctuation, nous ne pouvons évidemment suivre le texte de l'édition définitive du Mercure de France. Nous serons donc fidèles, scrupuleusement, aux dernières volontés de Verhaeren. Nous indiquerons simplement, dans des appendices, toutes les leçons du texte de l'édition définitive que nous refusons de reprendre.

Une des conséquences de cette situation est que, dorénavant, nous devons accorder une plus grande attention aux épreuves qui préparent les diverses éditions et, surtout, aux exemplaires de travail destinés à préparer l'édition définitive. Ceux-ci figureront dans la bibliographie et seront parfois utilisés comme arguments dans l'apparat critique.

André Fontaine et (ou) par Albert Heumann. Mais nous savons aussi, par le témoignage oral de René Vandevor, que Marthe Verhaeren restait attachée à certains états anciens des poèmes de Verhaeren, qu'elle trouvait plus expressifs. Elle a dû avoir son mot à dire dans l'édition définitive des œuvres de son mari.

TABLE DES SIGLES

- M : Manuscrits.
- P : Préoriginales. Poèmes parus en revue (voir la bibliographie).
- A : Éditions originales. Les deux premiers recueils ont été publiés par Edmond Deman à Bruxelles ; le troisième par Insel-Verlag à Leipzig.
- B : Réédition du Mercure de France à Paris, en 1909, pour les deux premiers recueils.
- B' : Exemplaire de travail préparant l'édition définitive, pour les deux premiers recueils.
- V : Édition définitive, publiée dans le tome 7 des *Œuvres d'Émile Verhaeren* (Paris, Mercure de France, 1930).

Mais c'est la ponctuation qui a été l'objet des plus sérieux remaniements. Les responsables de l'édition définitive du *Mercur* de France ont modifié quarante-quatre fois la ponctuation des *Heures claires*, trente-cinq fois celle des *Heures d'après-midi* et soixante-sept fois celle des *Heures du soir*. Dans chaque cas, il s'est agi d'aligner la ponctuation de Verhaeren sur les règles de l'usage établi. Or la ponctuation de Verhaeren n'est pas tout à fait rigide, elle est rythmique, comme nous l'a rap-

En A, il n'y a pas de dédicace. Toutefois, l'exemplaire unique, imprimé sur soie à l'intention de Marthe Verhaeren, porte, à la place de la justification du tirage, la mention imprimée : « À MARTHE / Ce livre fait pour elle / É.V. ».

En B, V, cette dédicace précède le titre ; dès lors, il est permis de penser que c'est toute la trilogie qui est dédiée à la compagne du poète.

Une des conséquences de cette situation est que dorénavant nous devons accorder une plus grande attention aux épreuves qui préparent les divers états de la composition, car toutes les décisions prises à ce stade préparent l'édition définitive. Ceux-ci figurent dans la bibliographie et seront parfois utilisés comme arguments dans l'apparat critique.

Autre exemple et tout par Albert Heurmanx. Mais nous savons aussi, par le témoignage oral de René Vanderschueren, que Marthe Verhaeren était attachée à certains états anciens des poèmes de Verhaeren, qu'elle trouvait plus expressifs. Elle a dû avoir son mot à dire dans l'édition définitive des œuvres de son mari.

À CELLE QUI VIT À MES CÔTÉS

I

En A, les poèmes du recueil ne sont pas numérotés.

	1	A B	Ô la splendeur de notre joie
	2	A	Ô la splendeur de notre joie
	3	A B	Tasse en ce dans l'air de joie ?
	4	A	potiniers,
	5	A	Après le net,
	6	A	Voit un vol au point de l'air
	7	A	Et le jardin et le jardin
	8	A	Voici le banc, sous, sous, sous,
	9	A	D'où s'effeuille le printemps
	10	A	À pétales tremblants
	11	A	Voici le banc, sous, sous, sous,
	12	A	Voici le banc, sous, sous, sous,
	13	A	Voici le banc, sous, sous, sous,
	14	A	Voici le banc, sous, sous, sous,
	15	A	Voici le banc, sous, sous, sous,
10	16	A	Planant, planant, planant,
	17	A	Dans le bouchon,
	18	A	De la bouche,
	19	A	Deux lèvres - on dit des plumes
	20	A	Bordés, bordés, bordés,
15	21	A	Ô la splendeur de notre joie
	22	A	En ce jardin, on se voit
	23	A	Et le climat cher à nos deux âmes
	24	A	Et le climat cher à nos deux âmes
	25	A	Et le climat cher à nos deux âmes
	26	A	Et le climat cher à nos deux âmes
	27	A	Et le climat cher à nos deux âmes
	28	A	Et le climat cher à nos deux âmes
	29	A	Et le climat cher à nos deux âmes
	30	A	Et le climat cher à nos deux âmes

En A, les poèmes du recueil ne sont pas numérotés.

- 1 P, B Ô la splendeur de notre joie
 A Ô la splendeur de notre joie,
 2 P Tissée en or, dans l'air de soie !
 A, B Tissée en or dans l'air de soie !
 5 P pommiers,
Après le vers 7, en A, pas de coupure strophique.
 8 P Voici un vol miroitant de ramiers,
 9 P Brillant, ainsi que des présages,
 11 P baisers, tombés sur terre,
 Voici - pareils
 12 A azur -
 13 P Deux bleus étangs unis et purs
 16 P jardin, où
 A emblèmes !

Après le vers 16, en P, A, douze vers, découpés en quatre strophes en P et en trois strophes en A :

A Là-bas, de lentes formes passent,
 Sont-ce nos deux âmes qui se délassent,
 Au long des bois et des terrasses ?

Sont-ce tes seins, sont-ce tes yeux
 Ces deux fleurs d'or harmonieux ?
 Et ces herbes – on dirait des plumages
 Mouillés dans la source qu'ils plissent –
 Sont-ce tes cheveux frais et lisses ?

Certes, aucun abri ne vaut le clair verger,
 Ni la maison au toit léger,
 Ni ce jardin, où le ciel trame
 Ce climat cher à nos deux âmes.

- (1) P Là-bas, de lentes formes passent.
 (2) P Sont-ce nos âmes qui se délassent
 (4) P yeux,

Après le vers 5, en P, pas de coupure strophique.

- (6) P Et ces herbes qu'on dirait des plumages
 (7) P plissent,
 (9) P Certes, aucun séjour ne vaut le clair verger,
 (12) P Le climat cher à nos deux âmes.

I

Ô notre joie
Qui s'illumine et flotte au vent dans l'air de soie !

Voici la maison douce et son pignon léger,
Et le jardin et le verger.

5

Voici le banc, sous les pommiers
D'où s'effeuille le printemps blanc,
À pétales frôlants et lents.

10

Voici des vols de lumineux ramiers
Planant, ainsi que des présages,
Dans le ciel clair du paysage.

Voici, pareils à des baisers tombés sur terre
De la bouche du frêle azur,
Deux bleus étangs simples et purs,
Bordés naïvement de fleurs involontaires.

15

Ô la splendeur de notre joie et de nous-mêmes,
En ce jardin où nous vivons de nos emblèmes.

I

En A, les poèmes du recueil ne sont pas numérotés.

- 1 A yeux,
 3 A C'est plus encore en nous que se féconde
 4 A Le plus joyeux et le plus doux jardin du monde.

Après le vers 8, en A, B, une strophe :

- Car nous vivons toutes les transparences
 De l'étang bleu qui reflète l'exubérance
 Des roses d'or et des grands lys vermeils,
 Bouches et lèvres de soleil.
 (3) A vermeils :
 14 A Le plus joyeux et clair jardin du monde.

II

Quoique nous le voyions fleurir devant nos yeux
 Ce jardin clair où nous passons silencieux,
 C'est plus encor en nous que se féconde
 Le plus candide et doux jardin du monde.

5

Car nous vivons toutes les fleurs,
 Toutes les herbes, toutes les palmes
 En nos rires et en nos pleurs
 De bonheur pur et calme.

10

Car nous vivons toute la joie
 Dardée en cris de fête et de printemps,
 En nos aveux, où se côtoient
 Les mots fervents et exaltants.

15

Oh ! dis, c'est bien en nous que se féconde
 Le plus joyeux et doux jardin du monde.

20

Mêmes éclairs de cordance
 Car je te suis lié par l'inconnu
 Qui me fixait, adic, au fond des années
 Par où passait ma vie éventrée
 Et, certes, si j'avais regardé en eux,
 J'aurais pu voir s'ouvrir tes yeux
 Depuis longtemps, en ses paupières.

II

- 2 A, B Soudés entre eux, à coups de griffes et de dents,
4 A, B blessures et
6 A, B ancienne !
7 A Qui vins à moi des loins d'éternité,
8 A Avec, entre tes mains, l'ardeur et la bonté.
10 A dormir
13 A heures,
16 A confiance :
19 A aventureuse,
22 A longtemps en

III

5 Ce chapiteau barbare, où des monstres se tordent,
 Mêlés entre eux, à coups de griffes et de dents,
 En un tumulte fou de sang, de cris ardents,
 De blessures, et de gueules qui s'entre-mordent,
 C'était moi-même, avant que tu fusses la mienne,
 Ô toi la neuve, ô toi l'ancienne ;
 Qui vins à moi, du fond de ton éternité
 Avec, entre les mains, l'ardeur et la bonté.

10 Je sens en toi les mêmes choses très profondes
 Qu'en moi-même dormir,
 Et notre soif de souvenir
 Boire l'écho, où nos passés se correspondent.

15 Nos yeux ont dû pleurer aux mêmes heures
 Sans le savoir, pendant l'enfance ;
 Avoir mêmes effrois, mêmes bonheurs,
 Mêmes éclairs de confiance ;
 Car je te suis lié par l'inconnu
 Qui me fixait, jadis, au fond des avenues
 Par où passait ma vie aventurière ;
 20 Et, certes, si j'avais regardé mieux,
 J'aurais pu voir s'ouvrir tes yeux
 Depuis longtemps, en ses paupières.

III

- 5 A, B Tout est si pur et si pâle dans l'air
 9 A tinte et
 10 A miennes
 12 A, B De leurs ferveurs, si doucement ;
 13 A chose,

C'était moi-même, avant que tu fusse la mienne,
 Ô toi la neuve ô toi l'ancienne ;
 Qui vins à mort du fond de ton éternité
 Avec, entre les mains, l'ardent et la douce
 Je sens en toi les mêmes choses très profondes
 Qu'en moi-même dormis
 Et notre soit de souvenir
 Boire l'écho, où nos passés se correspondent
 Nos yeux ont dû pleurer aux mêmes heures
 Sans le savoir, pendant l'enfance ;
 Avoir mêmes effroi, mêmes bonheurs,
 Mêmes éclairs de confiance ;
 Car je te eus lié par l'inconnu
 Qui me fixait, jadis, au fond des avenues
 Par où passait ma vie aventureuse ;
 Et, certes, si j'avais regardé mieux
 J'aurais pu voir s'ouvrir tes yeux
 Depuis longtemps, en ses paupières.

IV

Le ciel en nuit s'est déplié
 Et lune semble veiller
 Sur le silence endormi.

5 Tout est si pur, si clair,
 Tout est si pur et si calme dans l'air
 Et sur les lacs du paysage ami,
 Qu'elle angoisse, la goutte d'eau
 Qui tombe d'un roseau
 Et tinte, et puis se tait dans l'eau.

10 Mais j'ai tes mains entre les miennes,
 Et tes yeux sûrs, qui me retiennent,
 Sous leurs regards, si doucement ;
 Et je te sens si bien en paix de toute chose
 Que rien, pas même un fugitif soupçon de crainte,
 15 Ne troublera, fût-ce un moment,
 La confiance sainte
 Qui dort en nous comme un enfant repose.

VI

- 1 P, A Chaque heure, où je pense à ta bonté
 B heure, où
- 3 P-B Je me confonds en prières vers toi.
- 5 P, A regard
- 6 A loin, vers
- 7 P Tranquillement, dans l'étendue.
 A, B Tranquillement, par à travers les étendues !
- 10 A confiance ;
- 13 P las,
- 14 V pas, (*Il s'agit, sans doute, d'une faute typographique, puisque, dans les poèmes en vers libres, une strophe se termine normalement par un point. Toutes les éditions (de P à B) comportent d'ailleurs un point.*)
- 17 P Que j'en reste tremblant encor et presque en pleurs
 A Que j'en reste tremblant encore et presque en pleurs,

V

Chaque heure, où je songe à ta bonté
 Si simplement profonde,
 Je me répands en prières vers toi.

5 Je suis venu si tard
 Vers la douceur de ton regard,
 Et de si loin vers tes deux mains tendues,
 Tranquillement, vers moi, du fond de l'étendue.

10 J'avais en moi tant de rouille tenace
 Qui me rongeaît, à dents rapaces,
 La confiance.

J'étais si lourd, j'étais si las,
 J'étais si vieux de méfiance,
 J'étais si lourd, j'étais si las
 Du vain chemin de tous mes pas.

15 Je méritais si peu la merveilleuse joie
 De voir tes pieds illuminer ma voie,
 Que j'en reste tremblant encore et presque en pleurs
 Et humble, à tout jamais, en face du bonheur.

20 Sens-tu mon doux regard dévoué,
 Plus humble et long qu'une prière,
 Remercier le tien sous tes cils paupières.

V

- 4 A, B Ses doux chemins courbés en cols de cygne.
 6 A Du vent rapide et miroitant
 9 A mains,
 16 A ainsi divinement en moi.
 18 A toi-même,
 22 A paupières ?

Vers la hauteur de ton regard,
 Et de si loin vers tes deux mains tendues,
 Tranquillement vers moi, du fond de l'équilibre,
 Qui se forgent à dents rapides, vers moi,
 Que l'encre et le sang
 J'étais si lourd, j'étais si las,
 J'étais si vieux de mélance,
 J'étais si lourd, j'étais si las,
 Du vain chemin de tous mes pas,
 Je méritais si peu la merveilleuse joie
 De voir tes pieds illuminer ma voie,
 Que j'en restais tromblant encore et presque en pleurs
 Et humble, à tout jamais, en face du bonheur.

VI

Tu arbores parfois cette grâce bénigne
 Du matinal jardin tranquille et sinueux
 Qui déroule, là-bas, parmi les lointains bleus,
 Ses doux chemins courbés en col de cygne.

5 Et, d'autres fois, tu m'es le frisson clair
 Du vent rapide et exaltant
 Qui passe, avec ses doigts d'éclair,
 Dans les crins d'eau de l'étang blanc.

10 Au bon toucher de tes deux mains
 Je sens comme des feuilles
 Me doucement frôler ;
 Que midi brûle le jardin,
 Les ombres, aussitôt, recueillent
 Les paroles chères dont ton être a tremblé.

15 Chaque moment me semble, grâce à toi,
 Passer ainsi, divinement en moi ;
 Aussi, quand l'heure vient de la nuit blême,
 Où tu te cèles en toi-même
 En refermant les yeux,

20 Sens-tu mon doux regard dévotieux,
 Plus humble et long qu'une prière,
 Remercier le tien sous tes closes paupières.

VI

En P, le poème était pourvu d'un titre : « Conseil ».

- 3 P unique et
 4 P reste, avec ses doigts futiles...
 A reste, avec
 5 P passer par le chemin
 6 P joie
 7 A Avec ses crécelles en mains.
 8 P Laisse voler, laisse bruire
 9 P rire.
 10 P Laisse passer la foule et ses tonnantes voix.
 12 P jardin autour de nous,
 A nous,
 13 P L'instant est si rare de lumière trémière
 A L'instant est si rare de lumière première,
 B L'instant est si rare de lumière première,
 14 P cœur au fond
 B au fond de nous ;
 16 P passe
 18 P, A chemins.
 19 P le jour
 20 P Même devant la nuit d'ombres barricadée,
 22 P, A Que bellement nous

VII

Oh ! Laisse frapper à la porte
 La main qui passe avec ses doigts futiles ;
 Notre heure est si unique, et le reste qu'importe,
 Le reste avec ses doigts futiles.

5 Laisse passer, par le chemin,
 La triste et fatigante joie,
 Avec ses crécelles en main.

Laisse monter, laisse bruire
 Et s'en aller le rire ;
 10 Laisse passer la foule et ses milliers de voix.

L'instant est si beau de lumière,
 Dans le jardin, autour de nous ;
 L'instant est si rempli de lumière première,
 Dans notre cœur, au fond de nous.

15 Tout nous prêche de n'attendre plus rien
 De ce qui vient ou passe,
 Avec des chansons lasses
 Et des bras las par les chemins,

20 Et de rester les doux qui bénissons le jour,
 Même devant la nuit d'ombre barricadée,
 Aimant en nous, par-dessus tout, l'idée
 Que, bellement, nous nous faisons de notre amour.

VII

- 2 A fleur
 3 A Qui s'ouvre, au clair de la rosée ;
 4 A Entre ses plis frêles, ma bouche s'est posée.
 5 A La fleur, je la cueillis au pré des fleurs en flamme ;
 6 P *En A, ce vers est développé en deux vers :*
 7 A Ne lui dis rien : car la parole entre nous deux
 8 P Serait banale, et tous les mots sont hasardeux.
 12 A collines,
 13 A vanité ;
 15 A Qui tient nos deux cœurs clairs, en ses mains cristallines ;
 16 A d'âmes
 19 A Brûle, comme
 20 A Silencieux,

10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30

VIII

Comme aux âges naïfs, je t'ai donné mon cœur,
Ainsi qu'une ample fleur,
Qui s'ouvre pure et belle aux heures de rosée ;
Entre ses plis mouillés ma bouche s'est posée.

5 La fleur, je la cueillis avec des doigts de flamme ;
Ne lui dis rien : car tous les mots sont hasardeux :
C'est à travers les yeux que l'âme écoute une âme.

La fleur qui est mon cœur et mon aveu,
Tout simplement, à tes lèvres confie
10 Qu'elle est loyale et claire et bonne, et qu'on se fie
Au vierge amour, comme un enfant se fie à Dieu.

Laissons l'esprit fleurir sur les collines
En de capricieux chemins de vanité,
Et faisons simple accueil à la sincérité
15 Qui tient nos deux cœurs vrais en ses mains cristallines ;
Et rien n'est beau comme une confession d'âmes
L'une à l'autre, le soir, lorsque la flamme
Des incomptables diamants
Brûle comme autant d'yeux
20 Silencieux
Le silence des firmaments.

VIII

- 6 A Babillent – et effeuillent
 7 A, B En nous les syllabes de leur clarté.
 9 A, B Et fuit les mots matériels ;
 14 A, B mienne,

La fleur qui est mon cœur et mon avenir
 Tout simplement à tes lèvres confie
 Qu'elle est loyale et claire et bonne, et qu'on se fie
 Au vierge amour comme un enfant se fie à Dieu

 Laissons l'esprit flétri sur les collines
 En de capricieux chemins de vanité
 Et faisons simple accueil à la sincérité
 Qui tient nos deux cœurs vrais en ses mains cristallines ;
 Et rien n'est beau comme une confession d'âmes
 L'une à l'autre, le soir, lorsque la flamme
 Des incomplètes diadèmes
 Brûle comme autant d'yeux
 Silencieux
 La silence des diamants

IX

- Le printemps jeune et bénévole
 Qui vêt le jardin de beauté
 Élucide nos voix et nos paroles
 Et les trempe dans sa limpidité.
- 5 La brise et les lèvres des feuilles
 Babillent, et lentement effeuillent
 Les syllabes de leur clarté.
- Mais le meilleur de nous se gare
 Et fuit le mot matériel ;
- 10 Un simple et doux élan muet
 Mieux que tout verbe amarre
 Notre bonheur à son vrai ciel :
 Celui de ton âme, à deux genoux,
 Tout simplement, devant la mienne
- 15 Et de mon âme, à deux genoux,
 Très doucement, devant la tienne.
- Mais tu n'as peur puisqu'il te
 Est que toute la terre collabore
 À cet amour que fit éclore
 La vie et son mystère en toi.

- IX
- 2 A parterre, dont
 3 A Ferme les fleurs de tranquille lumière ;
 A, B Ferme les fleurs de tranquille lumière,
 4 P en toi.
 7 P, A s'éclaire.
 8 P firmament, plus
 10 P Et puis, voici le ciel qui regarde à travers.
 A, B Et puis voici le ciel qui regarde à travers.
 14 A, B Bougent autour de toi,
 16 P, A Prennent ton âme et son élan pour cible,
 18 P, A peur, puisque
 20 P amour, que
 21 P Le monde et son mystère en toi.

Après le vers 21, en P-B, une strophe de cinq vers (biffée dans l'exemplaire de travail B' et reprise à tort par V, qui en fait la suite de la strophe III) :

- B Joins donc les mains tranquillement
 Et doucement adore ;
 Un grand conseil de pureté'
 Flotte, comme une étrange aurore,
 Sous les minuits du firmament.
 (2) P adore :
 Entre les vers (3) et (4), en P, A, un vers supplémentaire :
 Et de divine intimité

X

Viens lentement t'asseoir
 Près du parterre dont le soir
 Ouvre les fleurs à sa haute lumière,
 Laisse filtrer la grande nuit en toi :
 5 Nous sommes trop heureux pour que sa mer d'effroi
 Trouble notre prière.

Là-haut, le pur cristal des étoiles s'éclaire :
 Voici le firmament plus net et translucide
 Qu'un étang bleu ou qu'un vitrail d'abside ;
 10 Et puis voici le ciel qui regarde au travers.

Les mille voix de l'énorme mystère
 Parlent autour de toi,
 Les mille lois de la nature entière
 Règnent autour de toi,
 15 Les arcs d'argent de l'invisible
 Prennent ton âme et sa ferveur pour cible,
 Mais tu n'as peur, oh ! simple cœur,
 Mais tu n'as peur puisque ta foi
 Est que toute la terre collabore
 20 À cet amour que fit éclore
 La vie et son mystère en toi.

X

- 1 A ravie,
 2 P Avec ses yeux d'extase ignée,
 A, B Avec ses yeux d'extase ignée ;
 3 P-B Elle, la douce et la résignée
 4 P Si simplement devant la vie !
 A, B Si simplement devant la vie.
 5 P Hier soir comme un regard la surprenait fervente
 A fervente,
 8 P servante !
 11 P bonheur,
 13 P se taire en nous la

XI

Combien elle est facilement ravie
 Aux jours d'ardeur et de lumière,
 Avec ses yeux pleins de prières,
 Devant la vie.

5 Ce soir, comme un regard la surprenait fervente
 Et comme un mot la transportait
 Au pur jardin de joie, où elle était
 Tout à la fois reine et servante.

10 Humble d'elle, mais ardente de nous,
 C'était à qui ploierait les deux genoux,
 Pour recueillir le merveilleux bonheur
 Qui, mutuel, nous débordait du cœur.

15 Nous écoutions se taire, en nous, la violence
 De l'exaltant amour qu'emprisonnaient nos bras
 Et le vivant silence
 Dire des mots que nous ne savions pas.

Naissant du fier désir
 Qui sans cesse nous nous-mêmes nous-mêmes
 En notre cœur se recommence,
 Je regarde toujours la petite lumière
 Qui me fut douce, la première.

IX

3 P lumière,
4 P luit aux

Après le vers 8, en P, A, deux vers supplémentaires qui commencent la strophe suivante en P et achèvent la strophe en A :

Un espoir tiède, un mot clément,
Pénétrèrent en moi très lentement ;
(1) P clément
(2) P Se glissèrent en moi très lentement ;
9 P, A Puis vint la bonne confiance
B Puis vint la bonne confiance,
10 P, B franchise, et
A tendresse et l'alliance,
11 A Enfin, de
13 P Depuis – bien que l'été ait succédé au gel,
A, B Depuis, bien que l'été ait succédé au gel,
14 P, A nous-mêmes et
15 P-B Dont les flammes éternisées
17 P, A immense,
18 P Naissant en nous du fier désir,
A désir,
19 P Qui sans cesse, pour mieux encore grandir,
A Qui, sans
20 P À toute heure se recommence –
A cœur, se
21 P lumière,
22 P Là-bas, qui me fut douce la première.

XII

5 Au temps où longuement j'avais souffert,
Où les heures m'étaient des pièges,
Tu m'apparus l'accueillante lumière
Qui luit, aux fenêtres, l'hiver,
Au fond des soirs, sur de la neige.

Ta clarté d'âme hospitalière
Frôla, sans le blesser, mon cœur,
Comme une main de tranquille chaleur.

10 Puis lentement s'en vint la confiance,
Et la franchise et la tendresse, et l'alliance
Enfin de nos deux mains amies,
Un soir de claire entente et de douce accalmie.

15 Depuis, bien que la brise ait succédé au gel,
En nous-mêmes, et sous le ciel,
Dont les flammes recomposées
Pavoisent d'or tous les chemins de nos pensées,
Et que l'amour soit devenu la fleur immense
Naissant du fier désir
20 Qui sans cesse, pour mieux encor grandir,
En notre cœur se recommence,
Je regarde toujours la petite lumière
Qui me fut douce, la première.

XII

En A, les vers 1 et 2 développent autrement le même thème :

- Je ne détaille pas, ni quels nous sommes
 L'un pour l'autre, ni les pourquoi, ni les raisons :
 2 B Et que nous fûmes et qui nous sommes :
 5 B savoir
 9 A claire avant
 11 A aimant,
 13 A, B Soyons simple et bons – et que le jour

XIII

Et qu'importent et les pourquoi et les raisons
Qui nous ont fait ce que nous sommes :
Tout doute est mort, en ce jardin de floraisons
Qui s'ouvre en nous et hors de nous, si loin des hommes.

5 Je ne raisonne pas, et ne veux pas savoir,
Et rien ne troublera ce qui n'est que mystère
Et qu'élans doux et que ferveur involontaire
Et que tranquille essor vers nos parvis d'espoir.

10 Je te sens claire, avant de te comprendre telle ;
Et c'est ma joie, infiniment,
De m'éprouver si doucement aimant
Sans demander pourquoi ta voix m'appelle.

15 Soyons simples et vrais – et que le jour
Nous soit tendresse et lumière servies,
Et laissons dire que la vie
N'est point faite pour un pareil amour.

LIX

- 2 P Les escaliers en or et fleurs de la légende,
 A, B Les escaliers en ors et fleurs de la légende,
 3 P Dans mon rêve parfois, je t'apparie.
 A, B Dans mon rêve, parfois, je t'apparie.
 5 P À la clarté, à la splendeur et à la joie.
 A À la clarté, à la splendeur et à la joie,
 B À la beauté, à la splendeur et à la joie,
 6 P bruissent, en syllabes de soie,
 A, B soie,

Après le vers 6, en P-B, deux vers prolongent la strophe :

- B Au long des vers bâtis comme une estrade
 Pour la danse des mots et leurs belles parades.
 (1) P bâtis, comme une estrade,

- 7 P-B Mais combien vite on se lasse du jeu,
 8 P-B À te voir, douce et profonde et si peu
 9 P attitudes !
 A attitudes ;

Après le vers 9, en P, une coupure strophique.

- 10 P-B Ton front si clair et pur et blanc de certitude,
 11 P Tes simples mains d'enfant en paix sur tes genoux,
 14 P Oh ! comme tout, hormis l'élan de ta prière,
 A Oh ! comme tout, hormis cela et ta prière,
 16 P nus !

XIV

À ces reines qui lentement descendent
 Les escaliers des jardins d'or de leur légende,
 En mon rêve, parfois, je t'apparie ;
 Je te donne des noms qui se marient
 5 Au luxe, à la splendeur et à la joie,
 Et bruissent en syllabes de soie.

 Mais combien promptement j'abandonne un tel jeu,
 À te voir vraie et profonde et si peu
 Celle dont on enjolive les attitudes.
 10 Ton front tranquille et pur et beau de certitude,
 Tes douces mains d'enfant en paix sur tes genoux,
 Tes seins se soulevant au rythme de ton pouls
 Qui bat comme ton cœur immense et ingénu,
 Oh ! combien tout, hormis cela et ta prière,
 15 Oh ! comme tout est pauvre et vain, hors la lumière
 Qui me regarde et qui m'accueille en tes yeux nus.

Oh ! dis, pouvoir un jour
 Entrer ainsi dans la pleine lumière.
 Oh ! dis, pouvoir un jour
 Avec des cils valqueurs et de hautes prières,
 20 Sans plus aucun voile sur nous,
 Sans plus aucun remords en nous.
 Oh ! dis, pouvoir un jour
 Entrer ainsi dans le suprême amour !

VIX

- 2 P pensées ;
- 6 A sourire
- 10 P Vois-tu, l'aurore naît sur la terre effacée :
Vois-tu, l'aurore naît sur la terre effacée,
- 12 P mélancolie.
- 13 P, A L'eau des étangs s'écoule et tamise son bruit,
B L'eau des étangs s'éclaire et tamise son bruit,
- 14 P L'herbe s'éclaire et les corolles se déploient
A L'herbe s'éclaire et les corolles se déploient,
- 15 P, A Et les bois d'or se désenlacent de la nuit.
B Et les bois d'or s'affranchissent de toute nuit.
- 18 A un jour
- 19 P, A Avec toutes les fleurs de nos âmes trémières,
- 21 P, A Sans plus aucun mystère en nous,
- 22 P un jour,
A Oh dis, pouvoir, un jour,
- 23 P, A Entrer à deux dans le lucide amour !
B Entrer à deux dans le lucide amour !...

XV

Je dédie à tes pleurs, à ton sourire,
Mes plus douces pensées,
Celles que je te dis, celles aussi
Qui demeurent imprécisées
5 Et trop profondes pour les dire.

Oh de s'unir pour épurer son être
Je dédie à tes pleurs, à ton sourire,
À toute ton âme, mon âme,
Avec ses pleurs et ses sourires
Et son baiser.

Je suis parfois si lourd si las
10 Vois-tu, l'aube blanchit le sol, couleur de lie ;
Des liens d'ombre semblent glisser
Et s'en aller, avec mélancolie ;
L'étang dore ses flots en chacun de leurs plis,
L'herbe rayonne et les corolles se déploient,
15 Et les grands bois s'affranchissent de toute nuit.

Leurs fleurs d'encre ou de brasse
Oh ! dis, pouvoir, un jour,
Entrer ainsi dans la pleine lumière ;
Oh ! dis, pouvoir, un jour,
20 Avec des cris vainqueurs et de hautes prières,
Sans plus aucun voile sur nous,
Sans plus aucun remords en nous,
Oh ! dis, pouvoir un jour
Entrer ainsi dans le suprême amour !...

VX

- 1 A Je noie en tes deux yeux mon âme toute entière
 5 A S'unir pour épurer son être,
 B S'unir pour épurer son être
 9 A, B las,
 11 A Être parfait, comme il se veut !
 19 A, B Mon cœur exagéré toujours

Je dédie à tes yeux, à ton sourire,
 À toute ton âme, mon âme,
 Avec ses bijoux et ses souvenirs
 Et son baiser.

10
 Vols-tu, l'aube blanche, le contour de l'écuse,
 Des liens d'ombre se défont et s'effacent
 Et s'en aillent, avec l'insouciance,
 L'étang dore ses fils enchaînés de leurs pieds
 L'herbe rayonne et les corolles se défilent
 Et les grands pots s'attachent de toute leur

12
 Oh ! dis, pouvois-tu un jour
 Entrer ainsi dans la pleine lumière ;
 Oh ! dis, pouvois-tu un jour
 Avec des cris vainqueurs et de hautes prières,
 Sans plus aucun voile sur nous,
 Sans plus aucun remords en nous,
 Oh ! dis, pouvois-tu un jour
 Entrer ainsi dans le suprême amour !

XVI

Je noie en tes deux yeux mon âme tout entière
Et l'élan fou de cette âme éperdue,
Pour que, plongée en leur douceur et leur prière,
Plus claire et mieux trempée, elle me soit rendue.

5 Oh dis s'unir pour épurer son être
Comme deux vitraux d'or en une même abside
Croisent leurs feux différemment lucides
Et se pénètrent !

10 Je suis parfois si lourd, si las
D'être celui qui ne sait pas
Être parfait, comme il le veut !
Mon cœur se bat contre ses vœux,
Mon cœur dont les plantes mauvaises,
15 Entre des rocs d'entêtement,
Dressent, sournoisement,
Leurs fleurs d'encre ou de braise ;
Mon cœur si faux, si vrai, selon les jours,
Mon cœur contradictoire,
20 Mon cœur ardent ou languissant toujours
De joie immense ou de crainte attentatoire.

IVX

- 1 A yeux,
 7 A douce :
 12 A miroitant,

Je n'aurais pas voulu que mon âme soit
 Et l'élan fou de cette âme éperdue
 Pour que, plongée en leur douleur et leur
 Plus claire et mieux lampée, elle me soit
 19 A B Mon cœur vagabond nom
 Oh dis a' nuit pour épuré son être
 Comme deux vitreaux d'or en une même abîme
 Croisent leurs feux différemment lueches
 Et se pénétrant !
 Je suis parfois si lourd, si las
 D'être celui qui ne sait pas
 10 Être partait, comme il le veut !
 Mon cœur se bat contre ses vœux,
 Mon cœur dont les plaques mauvaises
 Entre des roses d'entêtement,
 15 Pressent, sournoisement
 Leurs fleurs d'ence ou de traise ;
 Mon cœur si vrai, selon les jours,
 Mon cœur contracté,
 Mon cœur ardent ou languissant toujours
 20 De joie immense ou de crainte attention

XVII

Pour nous aimer des yeux
 Lavons nos deux regards, de ceux
 Que nous avons croisés, par milliers, dans la vie
 Mauvaise et asservie.

5 L'aube est en fleur et en rosée
 Et en lumière tamisée
 Très douce ;
 On croirait voir de molles plumes
 D'argent et de soleil, à travers brumes,
 10 Frôler et caresser, dans le jardin, les mousses.
 Nos bleus et merveilleux étangs
 Tremblent et s'animent d'or miroitant ;
 Des vols émeraudés, sous les arbres, circulent ;
 Et la clarté, hors des chemins, des clos, des haies,
 15 Balaie
 La cendre humide, où traîne encor le crépuscule.

Certes, la robe en diamants du bel été
 Ne vêt aucun jardin d'aussi pure clarté.
 Et c'est la joie unique éclose en nos deux yeux
 20 Qui reconnaît sa vie en ces baguets de fumées.

XVII

En A, B, le motif des vers 2 et 3 est développé en quatre vers :

- B Un paon d'or, là-bas, traverse une avenue ;
 Des pétales pavoisent
 – Perles, émeraudes, turquoises –
 L'uniforme sommeil des gazons verts.
 (1) A là-bas traverse
 (2) A pavoisent,
 (4) A verts ;
- 9 A, B abeilles
 12 A radiants,
 14 A coutumières,
 18 A clarté ;
 19 A âmes

XVIII

Au clos de notre amour, l'été se continue :
Un paon d'or suit l'avenue
Et traverse le gazon vert ;
Nos étangs bleus luisent, couverts
5 Du baiser blanc des nénuphars de neige ;
Aux quinconces, nos groseilliers font des cortèges ;
Un insecte de prisme irrite un cœur de fleur ;
De merveilleux sous-bois se jaspent de lueurs ;
Et, comme des bulles légères, mille abeilles
10 Sur des grappes d'argent, vibrent, au long des treilles.

L'air est si beau qu'il paraît chatoyant ;
Sous les midis profonds et radiants
On dirait qu'il remue en roses de lumière ;
Tandis qu'au loin, les routes coutumières
15 Telles de lents gestes qui s'allongent vermeils,
À l'horizon nacré, montent vers le soleil.

Certes, la robe en diamants du bel été
Ne vêt aucun jardin d'aussi pure clarté.
Et c'est la joie unique éclosée en nos deux âmes,
20 Qui reconnaît sa vie en ces bouquets de flammes.

XVIII

5 A Exalter d'or chaque flamme de nos pensées.
 12 A sur terre,

Un paon d'or s'agit
 Et traverse le gazouillis
 Nos étangs blancs laissent couler
 Du baiser blanc des néophas de neige

Aux quinconces, nos gressilliers font des courges ;
 Un insecte de prière ritte au court de fleur
 De merveilleux sous-bois se jaspent de fleurs
 Et comme des bulles légères, mille aéroliers
 Sont des grappes d'argent vibrant au long des treilles

L'air est si beau qu'il paraît chatoyant ;
 Sous les mildis profonds et radieux
 On dirait qu'il remue en roses de lumière ;
 Tandis qu'au loin, les routes coutumières
 Jelles de leurs gestes qui s'allongent vermeilles

À l'horizon naçait, montent vers le soleil
 Certes, la robe en diamants du bel été
 N'est aucun jardin d'aussi pure clarté
 Et c'est la joie unique éclose en nos deux âmes

Qui reconnaît sa vie en ces bouquets de flammes

XIX

Que tes yeux clairs, tes yeux d'été,
 Me soient, sur terre,
 Les images de la bonté.

5 Laissons nos âmes embrasées
 Revêtir d'or chaque flamme de nos pensées.

Que mes deux mains contre ton cœur
 Te soient, sur terre,
 Les emblèmes de la douceur.

10 Vivons pareils à deux prières éperdues
 L'une vers l'autre, à toute heure, tendues.

Que nos baisers sur nos bouches ravies
 Nous soient sur terre
 Les symboles de notre vie.

XIX

- 1 A, B amie,
 4 P En ses brûlures endormies.
 A endormies.
 6 P, A merveilleux,
 7 P allée.
 8 P Je m'assieds sur un banc, au détour de l'allée,
 A l'allée,

Après le vers 8, en P, B, pas de coupure strophique. En A, V, le vers 8 est au bas de la page. Il nous paraît donc qu'il ne faut pas introduire de coupure strophique en V. D'autant plus que, dans la versification libre de Verhaeren, une strophe se termine normalement par un point.

- 11 P, A Encore clairs de t'avoir vue.
 12 P touchée
 13 P pas ;
 14 P Et j'écoute longtemps se cadencer leur pas
 15 P Vers l'ombre où les grands soirs tiennent la nuit penchée.
 A Vers l'ombre, où les vieux soirs tiennent la nuit penchée.
 B Vers l'ombre où les vieux soirs tiennent la nuit penchée.

XX

Dis-moi, ma simple et ma tranquille amie
 Dis, combien l'absence, même d'un jour,
 Attriste et attise l'amour
 Et le réveille, en ses brûlures endormies ?

5 Je m'en vais au-devant de ceux
 Qui reviennent des lointains merveilleux
 Où, dès l'aube, tu es allée ;
 Je m'assieds sous un arbre, au détour de l'allée ;
 Et, sur la route, épiant leur venue,
 10 Je regarde et regarde, avec ferveur, leurs yeux
 Encor clairs de t'avoir vue.

Et je voudrais baiser leurs doigts qui t'ont touchée,
 Et leur crier des mots qu'ils ne comprendraient pas,
 Et j'écoute longtemps se cadencer leurs pas
 15 Vers l'ombre où les beaux soirs tiennent la nuit penchée.

XX

- 1 P heures, où nous sommes perdus,
2 P Par au delà des sens et de nous-mêmes,
10 P Comme on se fonde, comme on se vit dans l'inconnu !
12 P existence.
14 P Pour y créer de nouveaux dieux ;
15 P Oh ! l'angoissante et indicible joie
17 P D'être un jour
18 P silencieuses !

XXI

En ces heures où nous sommes perdus
Si loin de tout ce qui n'est pas nous-mêmes,
Quel sang lustral ou quel baptême
Baigne nos cœurs vers tout l'amour tendus ?

5 Joignant les mains, sans que l'on prie,
Tendant les bras, sans que l'on crie,
Mais adorant on ne sait quoi
De plus lointain et de plus pur que soi,
10 L'esprit fervent et ingénu,
Dites, comme on se fond, comme on se vit dans l'inconnu.

Comme on s'abîme en la présence
De ces heurs de suprême existence,
Comme l'âme voudrait des cieus
Pour y chercher de nouveaux dieux,
15 Oh ! l'angoissante et merveilleuse joie
Et l'espérance audacieuse
D'être, un jour, à travers la mort même, la proie
De ces affres silencieuses.

XXI

- 4 A voix,
 9 A genoux,
 10 A supplie,
 13 B sort, de notre sort, ne soit

En ces heures où nous sommes perdus
 Si loin de tout ce qui n'est pas en nous
 Quel sang justait ou plutôt quel sang
 Baigne nos cœurs vers tout à l'heure
 joignant les mains, sans que l'on prie, au sein d'
 Tendait les bras, sans que l'on crie, asséselle
 Mais adont on ne sait quoi
 De plus lointain et de plus pur que soi
 L'esprit levait et ingénu
 Dites, comme on se foud, comme on se vit dans l'inconnu
 Comme on s'abîme en la présence
 De ces heures de suprême existence
 Comme l'âme voudrait des cieux
 Pour y chercher de nouveaux dieux
 Oh ! l'angoissant et merveilleuse joie
 Et l'espérance audacieuse
 D'être, un jour, à travers la mort même, la prière
 De ces affres silencieuses

XXII

Oh ! ce bonheur

Si rare et si frêle parfois

Qu'il nous fait peur !

Nous avons beau taire nos voix

5 Et nous faire comme un tente,

Avec toute ta chevelure,

Pour nous créer un abri sûr,

Souvent l'angoisse en nos âmes fermente.

Mais notre amour étant comme un ange à genoux

10 Prie et supplie

Que l'avenir donne à d'autres que nous

Même tendresse et même vie,

Pour que leur sort de notre sort ne soit jaloux.

Et puis, aux jours mauvais, quand les grands soirs

15 Illimitent, jusques au ciel, le désespoir,

Nous demandons pardon à la nuit qui s'enflamme

De la douceur de notre âme.

Qu'il nous fait mal et nous terrible

XXX

- 3 A s'entrelacent, harmonisées
 7 B pur, et
 9 V Il importe
*Coquille qui produit un contresens manifeste. Il faut revenir au texte de
 A, B : « Il n'importe ».*
 10 A définir,
 12 A Qu'à le goûter, nos cœurs soient prêts à défaillir.
 13 A même et
 14 A De cet amour presque implacable,
 17 A, B doux

XXIII

Vivons, dans notre amour et notre ardeur,
Vivons si hardiment nos plus belles pensées
Qu'elles s'entrelacent harmonisées
À l'extase suprême et l'entière ferveur.

5 Parce qu'en nos âmes pareilles,
Quelque chose de plus sacré que nous
Et de plus pur et de plus grand s'éveille,
Joignons les mains pour l'adorer à travers nous.

10 Il n'importe que nous n'ayons que cris ou larmes
Pour humblement le définir
Et que si rare et si puissant en soit le charme,
Qu'à le goûter, nos cœurs soient près de défaillir.

15 Restons quand même, et pour toujours, les fous
De cet amour presque implacable,
Et les fervents, à deux genoux,
Du Dieu soudain qui règne en nous,
Si violent et si ardemment doux,
Qu'il nous fait mal et nous accable.

IIIIXX

Après le vers 8, en A, B, une strophe :

- B La joie est à nos yeux le seul ferment du monde
 Qui se mûrit et se féconde,
 Innombrable, sur nos routes d'en bas ;
 Comme là-haut, par tas,
 Parmi des lacs de soie où voyagent des voiles
 Naissent les fleurs myriadares des étoiles.
- (1) A La joie est à nos yeux l'unique fleur du monde
 (2) A Qui se prodigue et se féconde,
 (5) A En des pays de soie où voyagent des voiles
 (6) A Brille la fleur myriadaire des étoiles.
- 9 A les feux, la
 10 A paraît : flambeau ;
 11 A Nos plus simples mots ont un sens si beau
 14 A l'éternité,
 15 A orgueil et sans songer au temps minime :
 B minime,

XXIV

Sitôt que nos bouches se touchent,
Nous nous sentons tant plus clairs de nous-mêmes
Que l'on dirait des Dieux qui s'aiment
Et qui s'unissent en nous-mêmes ;

5 Nous nous sentons le cœur si divinement frais
Et si renouvelé par leur lumière
Première
Que l'univers, sous leur clarté, nous apparaît.

10 L'ordre nous éblouit, comme les feux la cendre,
Tout nous éclaire et nous paraît flambeau :
Nos simples mots ont un sens si beau
Que nous les répétons pour les sans cesse entendre.

15 Nous sommes les victorieux sublimes
Qui conquérons l'éternité
Sans nul orgueil, et sans songer au temps minime
Et notre amour nous semble avoir toujours été.

VIXX

- 1 P Pour que rien de notre être échappe à notre étreinte,
 2 P sainte,
 3 P Et qu'à travers du corps même, l'amour soit clair,
 B clair ;
 V clair,
*Dans le cas présent, l'éditeur posthume a eu raison de corriger la
 ponctuation de B et de revenir à celle de P, A. Car le point-virgule de B
 ne peut être qu'une coquille, puisqu'il coupe les deux moments d'une
 même phrase.*
- 4 A Nous descendons ensemble au jardin de ta chair.
 5 P, A là, ainsi
 9 P voyage,
 10 P visage,
 11 P Et tes cheveux dénouent leurs floraisons,
 A, B Et tes cheveux dénouent leur floraison,
 12 P-B En guirlandes, sur les gazons.
 13 P La nuit est toute d'argent bleue,
 14-15 *En P, ces deux vers sont placés dans l'ordre inverse et varient :*
 La nuit douce dont les brises vont, une à une,
 D'un frôlement si doucement silencieux,
- 16 P Qu'à peine un lis ardent s'effeuille, au clair de lune.

XXV

- Pour que rien de nous deux n'échappe à notre étreinte,
Si profonde qu'elle en est sainte
Et qu'à travers le corps même, l'amour soit clair,
Nous descendons ensemble au jardin de la chair.
- 5 Tes seins sont là ainsi que des offrandes,
Et tes deux mains me sont tendues ;
Et rien ne vaut la naïve provende
Des paroles dites et entendues.
- 10 L'ombre des rameaux blancs voyage
Parmi ta gorge et ton visage
Et tes cheveux répandent leur toison
Merveilleuse, sur les gazons.
- 15 La nuit est toute d'argent bleu,
La nuit est un beau lit silencieux,
La nuit douce, dont les brises vont, une à une,
Effeuille les grands lys dardés au clair de lune.

XXX

En B, ce poème porte le numéro xxvii ; car le poème xxvi, qui figurait en A (non numéroté) et en B, n'a pas été repris en V. On le trouvera à l'appendice I.

En A, B, avant le vers 1, une strophe :

- B Le don du corps, lorsque l'âme est donnée,
N'est rien que l'aboutissement
De deux tendresses entraînées
L'une vers l'autre éperdument.
(1) A donnée
- 1 A chair
2 A Si simple, en sa beauté natale,
B Si belle en sa fraîcheur natale,
7 A Toujours meilleure et plus pure peut-être
B Toujours meilleure, et plus pure peut-être
8 A, B Depuis que ton doux corps offrit sa fête au mien.

XXVI

Tu n'es heureuse de ta chair,
 Si fraîche en sa beauté natale,
 Que pour, avec ferveur, m'en faire
 L'offre complète et l'aumône totale.

5 Et je me donne à toi, ne sachant rien
 5 Sinon que je m'exalte à te connaître,
 Et que tu es meilleure et plus fière peut-être
 Depuis que ton doux corps a pu s'offrir au mien.

10 L'amour, oh ! qu'il nous soit la clairvoyance
 10 Unique, et l'unique raison du cœur,
 À nous, dont le plus fol bonheur
 Est d'être fous de confiance.

Vers les doux rêves
 Des autres.
 15 Ils les ont conviés, par la pensée,
 À se sentir aux nôtres mêlés,
 À proclamer l'amour avec des accents
 Comme un peuple de fleurs, au ciel, les bras
 Qui le suspend et le baigne d'un ciel
 Et notre âme, exultante, en son cœur,
 20 S'est mise à célébrer tout ce qui est
 Magnifiant l'amour pour l'homme et pour
 Et à chérir, divinement, d'un cœur fier,
 Le monde entier qui se remue en sa gloire.

IVXX

En B, ce poème porte le numéro xxviii.

- 1 A Fût-il en nous une seule tendresse,
3 A Qui n'allât, d'elle-même, au devant de nos pas ?
4 A Fût-il une prière en secret entendue,
7 A Fût-il un seul appel, un seul dessein,
9 A Dont nous n'ayons épanoui l'élan ?
13 A Des autres :

XXVII

Fut-il en nous une seule tendresse,
 Une pensée, une joie, une promesse,
 Que nous n'ayons semée au devant de nos pas ?

5 Fut-il une prière en secret entendue,
 Dont nous n'ayons serré les mains tendues
 Avec douceur, sur notre sein ?

Fut-il un seul appel, un seul dessein,
 Un vœu tranquille ou violent
 Dont nous n'ayons accéléré l'élan ?

10 Et, nous aimant ainsi,
 Nos cœurs s'en sont allés, tels des apôtres,
 Vers les doux cœurs timides et transis
 Des autres.

15 Ils les ont conviés, par la pensée,
 À se sentir aux nôtres fiancés,
 À proclamer l'amour avec des ardeurs franches,
 Comme un peuple de fleurs aime la même branche
 Qui le suspend et le baigne dans le soleil ;
 Et notre âme, comme agrandie, en cet éveil,
 20 S'est mise à célébrer tout ce qui aime,
 Magnifiant l'amour pour l'amour même,
 Et à chérir, divinement, d'un désir fou,
 Le monde entier qui se résume en nous.

XXVII

En B, ce poème porte le numéro XXIX.

- 2 A miroir,
- 4 A, B Se cristallise en gel et or, ce soir.
- 11 A froid,
- 19 A, B cuivre.

Le monde entier qui se ténue en nous
 Et à chérir, divinement, d'un désir fort,
 Magnifiant l'amour pour l'amour même,
 S'est mise à célébrer tout ce qui aime,
 Et notre âme, comme agrandie, en cet éveil,
 Qui le suspend et le baigne dans le soleil,
 Comme un peuple de fleurs aime la même branche
 À proclamer l'amour avec des ardeurs franches,
 À se sentir aux nôtres fiancée,
 Ils les ont convertis, par la pensée,
 Des autres.
 Vers les doux cœurs timides et transis
 Nos cœurs s'en sont allés, tels des apôtres,
 Et nous aimant ainsi.
 Dont nous n'avons accablés l'élan ?
 Un vœu tranquille ou violent
 Fut-il un seul appel, un seul dessein,
 Avec douceur, sur notre sein ?

8

10

12

20

XXVIII

Le beau jardin fleuri de flammes
 Qui nous semblait le double ou le miroir
 Du jardin clair que nous portions dans l'âme,
 S'immobilise en un gel d'or, ce soir.

5 Un grand silence blanc est descendu s'asseoir
 Là-bas, aux horizons de marbre,
 Vers où s'en vont, par défilés, les arbres
 Avec leur ombre immense et bleue
 Et régulière, à côté d'eux.

10 Aucun souffle de vent, aucune haleine.
 Les grands voiles du froid
 Se déploient seuls, de plaine en plaine,
 Sur des marais d'argent ou des routes en croix.

15 Les étoiles paraissent vivre.
 Comme l'acier, brille le givre,
 À travers l'air translucide et glacé.
 De clairs métaux pulvérisés
 À l'infini, semblent neiger
 De la pâleur d'une lune de cuivre,
 20 Tout est scintillement dans l'immobilité.

Et c'est l'heure divine, où l'esprit est hanté
 Par ces mille regards que projette sur terre,
 Vers les hasards de l'humaine misère,
 La bonne et pure et interchangeable éternité.

En B, ce poème porte le numéro xxx.

- | | | |
|----|---|---|
| 1 | P | Et dis, s'il arrive jamais |
| 3 | A | désespoir, |
| 7 | P | Si le cristal intact de notre idée |
| 8 | P | D'amour dût comme un bloc se lézarder ; |
| | A | De notre amour doit se briser |
| | B | Doit en nos cœurs tomber et se briser ; |
| 9 | P | Si, malgré |
| 10 | P | Vaincu, pour n'avoir point été |
| 12 | P | bonté, |
| 13 | P | serrons-nous, comme deux fous sublimes, |
| 14 | A | Qui sous |
| 15 | A | même. – Et d'un unique essor |

XXIX

S'il arrive jamais
Que nous soyons, sans le savoir,
Souffrance ou peine ou désespoir
L'un pour l'autre ; s'il se faisait
5 Que la fatigue ou le banal plaisir
Détendissent en nous l'arc d'or du haut désir ;
Si le cristal de la pure pensée
Dût en nos cœurs tomber et se briser ;
Si malgré tout, je me sentais
10 Vaincu pour n'avoir pas été
Assez en proie à la divine immensité
De la bonté ;
Alors, oh ! serrons-nous comme deux fous sublimes
Qui, sous les cieux cassés, se cramponnent aux cimes
15 Quand même – et, d'un unique essor,
L'âme en soleil, s'exaltent dans la mort.

		21 arrive jamais	
		Que nous soyons sans le savoir	
1	P	Souffrance ou peine ou desespoir	
2	A	L'un pour l'autre ; et il se faisait	
3	P	Que la fatigue ou le grand plaisir	8
4	P	Détendissent en nous l'âme d'un haut degré	
5	A	Si la cristal de la pure pensée	
6	P	Doit en nos cœurs tomber et se briser	
7	P	Si malgré tout, je me sentais	
8	P	Vaincu pour n'avoir pas été	10
9	P	Assez en proie à la divine immensité	
10	A	De la doute ;	
11	P	Ah ! serons-nous comme deux tous sublimes	
12	P	Qui, sous les cieux cassés, se transportent aux cimes	
13	P	Quand même - et d'un unique essor	12
14	P	L'âme en soleil s'exaltent dans la mort.	

L. Les Heures d'après-midi

Poser ses mains sur le front et se pencher
 Et de ses yeux dans le bleu du ciel
 Et dans le bleu du ciel
 Les fleurs, les fleurs, les fleurs
 Partout, partout, partout
 Une ombre dure, autour de sa lumière
 Qui persistent à se darder vers leur splendeur
 Et les saisons ont beau peser sur notre vie,
 Toutes les racines de nos deux yeux
 Plus que jamais plongent insouciantes
 Et se crispent et s'enfoncent, dans le bleu
 Oh, ces heures d'après-midi courtes de roses
 Qui s'enlacent autour du visage et se déposent
 La joue en fleur et lui, centry son être
 Et rien, rien n'est meilleur que se sentir aimé,
 Heureux et chair exotique, après l'absence
 Mais si tout autre avait de la chance
 Et que, tous deux, nous étions si proches
 - Quand même ! - en l'espace, en l'air et dans le
 Sans me plaindre, à nos heures d'après-midi

En A, les poèmes du recueil ne sont pas numérotés.

2 A mains, sur

4 A, B Et, dans le beau jardin que Juillet a ridé,

6 A fervente,

Après le vers 7, en A, une coupure strophique.

8 A Parfois, le soleil brûle âpre et jaloux

20 A-V Heureux et clairs encor, après combien d'années ?

Le point d'interrogation, présent de A à V, est dû à une distraction évidente ; il sera finalement corrigé par l'éditeur, dans la 20^e édition du Mercure de France.

22 A souffrir

23 A – Quand même ! – Oh j'eusse aimé, vivre et mourir

I

L'âge est venu, pas à pas, jour à jour,
Poser ses mains sur le front nu de notre amour,
Et, de ses yeux moins vifs, l'a regardé.

5 Et, dans le beau jardin que juillet a ridé,
Les fleurs, les bosquets et les feuilles vivantes
Ont laissé choir un peu de leur force fervente
Sur l'étang pâle et sur les chemins doux.
Parfois, le soleil marque, âpre et jaloux,
10 Une ombre dure, autour de sa lumière.

10 Pourtant, voici toujours les floraisons trémières
Qui persistent à se darder vers leur splendeur,
Et les saisons ont beau peser sur notre vie,
Toutes les racines de nos deux cœurs
15 Plus que jamais plongent inassouviées,
Et se crispent et s'enfoncent, dans le bonheur.

Oh, ces heures d'après-midi ceintes de roses
Qui s'enlacent autour du temps et se reposent,
La joue en fleur et feu, contre son flanc transi !

20 Et rien, rien n'est meilleur que se sentir ainsi,
Heureux et clairs encor, après combien d'années !
Mais si tout autre avait été la destinée
Et que, tous deux, nous eussions dû souffrir,
– Quand même ! – oh ! j'eusse aimé vivre et mourir
Sans me plaindre, d'une amour obstinée.

- 1 A, B Roses de Juin, vous les plus belles,
 4 A-V Qu'un vol léger d'oiseaux sur les branches posés ;
 Le pluriel « posés » est une faute logique évidente. Le manuscrit mettait
 d'ailleurs clairement « posé » au singulier. Nous reprenons cette leçon.
 5 A, B Roses de Juin, et de Juillet, droites et neuves,
 10 A Roses de volupté en vos maisons de mousse,
 16 A S'entr'aiment, s'exaltent ou se reposent !

II

Roses de juin, vous les plus belles,
Avec vos cœurs de soleil transpercés ;
Roses violentes et tranquilles, et telles
Qu'un vol léger d'oiseaux sur les branches posé ;
5 Roses de juin et de juillet, droites et neuves,
Bouches, baisers qui tout à coup s'émeuvent
Ou s'apaisent, au va-et-vient du vent,
Caresse d'ombre et d'or, sur le jardin mouvant ;
10 Roses d'ardeur muette et de volonté douce,
Vous qui passez les jours du plein été
À vous aimer, dans la clarté ;
Roses vives, fraîches, magnifiques, toutes nos roses,
Oh ! que pareils à vous nos multiples désirs,
15 Dans la chère fatigue ou le tremblant plaisir
S'entr'aiment, s'exaltent et se reposent !

II

- 5 A, B Dites de
V Dites, de *Nous reprenons la correction de l'édition posthume qui, avec raison, supplée au manque de ponctuation de A, B.*
- 9 B incarnadins,
V incarnadins. *Nous reprenons la correction de ponctuation de l'édition posthume, d'ailleurs conforme aux étapes antérieures.*
- 11 A l'air joyeusement,

III

Si d'autres fleurs décorent la maison
 Et la splendeur du paysage,
 Les étangs purs luisent toujours dans le gazon,
 Avec les grands yeux d'eau de leur mouvant visage.

5 Dites, de quels lointains profonds et inconnus
 Tant de nouveaux oiseaux sont-ils venus,
 Avec du soleil sur leurs ailes ?

10 Juillet a remplacé avril dans le jardin
 Et les tons bleus par les grands tons incarnadins.
 L'espace est chaud et le vent frêle ;
 Mille insectes brillent dans l'air, joyeusement,
 Et l'été passe, en sa robe de diamants
 Et d'étincelles.

III

- 2 P branche, d'où s'envole là-haut
En P, les vers 5 à 8 n'existent pas encore.
- 7 A Que des prismes semblent jouer dans l'air,
 8 A Avec des bruits de source et des va-et-vient d'ailes.
 9 P beaux à
 10 P Où des perles d'argent luisent dans la lumière
 11 P Et regardent le jour qui se lève là-bas ;
- En P et en A, entre les vers 12 et 13, il n'y a pas de coupure strophique.
 En B, le vers 12 se trouve au bas de la page, ce qui crée une situation ambiguë.
 V introduit une coupure strophique.
 On pourrait donc envisager de supprimer celle-ci.*
- 13 P bonne, et
 14 P bonheur
 15 P poitrine
 16 P Que pour en contenir l'angoisse et la ferveur
En P, les vers 17-19 se présentent différemment :
 Tes mains soudain
 Prennent mes mains
 Et les appuient contre ton cœur.
- 18 B appuyent comme

IV

L'ombre est lustrale et l'aurore irisée.

De la branche d'où s'envole là-haut,

L'oiseau,

Tombent des gouttes de rosée.

5 Une pureté lucide et frêle
Orne le matin si clair
Que des prismes semblent briller dans l'air.
On écoute une source ; on entend un bruit d'ailes.

10 Oh ! que tes yeux sont beaux, à cette heure première
Où nos étangs d'argent luisent dans la lumière
Et reflètent le jour qui se lève là-bas.
Ton front est radieux et ton artère bat.

15 La vie intense et bonne et sa force divine
Entrent si pleinement, tel un battant bonheur,
En ta poitrine,
Que pour en contenir l'angoisse et la fureur,
Tes mains soudain prennent mes mains
Et les appuient, comme avec peur,
Contre ton cœur.

- 2 A, B corps, dans
 4 P, A Mes pieds sont clairs d'avoir foulé les herbes,
 6 P Mes yeux brillants d'avoir soudain senti des pleurs
 7 P sourdre, et
 A, B monter, autour
 8 P éternelle ;

Après le vers 8, en P et en A, pas de coupure strophique. Sur les épreuves en placard de B, le vers 8 se trouve en bas de page. En B, à cause de cette situation ambiguë, le typographe a ménagé une coupure strophique.

Dans l'exemplaire de travail de B', Verhaeren inscrit clairement le signe typographique qui demande la suppression de cette coupure strophique. Malgré cela, V ne tient pas compte de sa dernière volonté. Nous veillons à respecter celle-ci.

- 9 P, A L'espace entier, entre ses bras de vivante clarté,
 10 P sanglotant m'a emporté
 A sanglotant m'a
 11 P, A Et j'ai marché je ne sais où, très loin, là-bas,
 14 P Respire-les sur moi, à pleine et bonne haleine ;
 A Respire-les sur moi à pleine et bonne haleine,

La ponctuation finale des vers 13 et 14, en P, se présente ainsi :

« plaines, haleine ; » ; de A à V, les signes de ponctuation s'inversent :

« plaines ; haleine, ». Il s'agit manifestement d'un accident typographique.

Nous revenons à la leçon de P, nettement plus logique.

- 15 P Les origans ont imprégné mes doigts ; et l'air

V

Je t'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie
D'avoir plongé mon corps, dans l'or et dans la soie
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe ;
Mes pieds sont clairs d'avoir marché parmi les herbes,
5 Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,
Mes yeux brillants d'avoir soudain senti les pleurs
Naître, sourdre et monter, autour de mes prunelles,
Devant la terre en fête et sa force éternelle.
L'espace entre ses bras de bougeante clarté,
10 Ivre et fervent et sanglotant, m'a emporté,
Et j'ai passé je ne sais où, très loin, là-bas,
Avec des cris captifs que délivraient mes pas.

Je t'apporte la vie et la beauté des plaines,
Respire-les sur moi à franche et bonne haleine ;
15 Les origans ont caressé mes doigts, et l'air
Et sa lumière et ses parfums sont dans ma chair.

N'était que tout à coup à les sentir, ces
Je n'éteigne, sans le vouloir, tes mains qui
Tes mains, où mon bonheur entier reste en
lit qui jamais, pour rien au monde,
N'attendaient à ces choses profanes
20 Dont nous vivons, sans en devoir parler.

VI

Asseyons-nous tous deux près du chemin,
Sur le vieux banc rongé de moisissures,
Et que je laisse, entre tes deux mains sûres,
Longtemps s'abandonner ma main.

5 Avec ma main qui longtemps s'abandonne
A la douceur de se sentir sur tes genoux,
Mon cœur aussi, mon cœur fervent et doux
Semble se reposer, entre tes deux mains bonnes.

10 Et c'est la joie intense et c'est l'amour profond
Que nous goûtons à nous sentir si bien ensemble,
Sans qu'un seul mot trop fort sur nos lèvres ne tremble,
Ni même qu'un baiser n'aille brûler ton front.

15 Et nous prolongerions l'ardeur de ce silence
Et l'immobilité de nos muets désirs,
N'était que tout à coup à les sentir frémir
Je n'étreigne, sans le vouloir, tes mains qui pensent ;

20 Tes mains, où mon bonheur entier reste celé
Et qui jamais, pour rien au monde,
N'attenteraient à ces choses profondes
Dont nous vivons, sans en devoir parler.

VI

- 4 A encore,
 B encore.
 (Nous reprenons la correction de l'édition posthume : une virgule au lieu d'un point, car ce vers fait partie de la phrase qui suit.)
- 7 A voix
- 14 A bras
- 22 B volonté,
 (Nous reprenons la correction de l'édition posthume, qui supprime la virgule. Cette virgule, placée après « volonté », scinde en effet l'expression « la volonté d'être ». Il n'y avait d'ailleurs pas de virgule dans le manuscrit et dans l'édition originale.)

VII

Très doucement, plus doucement encore,
 Berce ma tête entre tes bras,
 Mon front fiévreux et mes yeux las ;
 Très doucement, plus doucement encore,
 5 Baise mes lèvres, et dis-moi
 Ces mots plus doux à chaque aurore,
 Quand me les dit ta voix,
 Et que tu t'es donnée, et que je t'aime encore.

Le jour surgit maussade et lourd ; la nuit
 10 Fut de gros rêves traversée ;
 La pluie et ses cheveux fouettent notre croisée
 Et l'horizon est noir de nuages d'ennui.

Très doucement, plus doucement encore,
 Berce ma tête entre tes bras,
 15 Mon front fiévreux et mes yeux las ;
 C'est toi qui m'es la bonne aurore,
 Dont la caresse est dans ta main
 Et la lumière en tes paroles douces :
 Voici que je renais, sans mal et sans secousse,
 20 Au quotidien travail qui trace, en mon chemin,
 Son signe,
 Et me fait vivre avec la volonté
 D'être une arme de force et de beauté,
 Aux poings d'or d'une vie insigne.

VII

- 3 P témoins,
 4 P Les roses qui nous regardent par les fenêtres.
 A Les roses qui nous regardent par les fenêtres,
 B Les roses qui nous regardent par les fenêtres.
 5 P choisis d'un si doux réconfort
 A réconfort
 6 P d'été si belles de silence
 7 P balance
 8 P Dans l'horloge de chêne, avec un disque d'or.
 9 P Alors l'heure, le jour, le temps sont si bien nôtres
 10 A rien

VIII

Dans la maison où notre amour a voulu naître,
Avec les meubles chers peuplant l'ombre et les coins,
Où nous vivons à deux, ayant pour seuls témoins
Les roses qui nous regardent par la fenêtre,

5

Il est des jours choisis, d'un si doux réconfort,
Et des heures d'été, si belles de silence,
Que j'arrête parfois le temps qui se balance,
Dans l'horloge de chêne, avec son disque d'or.

10

Alors l'heure, le jour, la nuit est si bien nôtre
Que le bonheur qui nous frôle n'entend plus rien,
Sinon les battements de ton cœur et du mien
Qu'une étreinte soudaine approche l'un de l'autre.

15

20

Ainsi que leurs chansons,
Leur chair dorée et leurs petites mains,
Et je te vois passer dans le jardin, si bas,
Parfois à l'ombre et au soleil mêlés,
Mais ta tête ne se incline pas,
Pour que l'heure ne soit troublée
Où je travaille, avec mon cœur jaloux,
À ces poèmes francs et doux.

VIII

- 4 A vermeil
11 A chantent,
14 A chansons

Dans la maison où notre amour a vu
Avec les ténelles chères profondes
Où nous vivions à deux, et nul pour
Les roses qui nous regardent par la fenêtre
Il est des jours choisis, d'un si doux instant
Et des heures d'été, si belles de silence
Où l'air, le parfum, le temps qui se balance
Dans l'horloge de chêne, avec son disque d'or
Alors l'heure, le jour, la nuit est si bien nôtre
Que le bonheur qui nous rôde n'entend plus rien,
Si non les battements de ton cœur et du mien
Qu'une étreinte soudaine approche l'un de l'autre

IX

Le bon travail, fenêtre ouverte,
Avec l'ombre des feuilles vertes
Et le voyage du soleil
Sur le papier vermeil,
5 Maintient la douce violence
De son silence,
En notre bonne et pensive maison.
Et vivement les fleurs se penchent,
Et les grands fruits luisent, de branche en branche,
10 Et les merles et les bouvreuils et les pinsons
Chantent et chantent
Pour que mes vers éclatent
Clairs et frais, purs et vrais,
Ainsi que leurs chansons,
15 Leur chair dorée et leurs pétales écarlates.
Et je te vois passer dans le jardin, là-bas,
Parfois à l'ombre et au soleil mêlée ;
Mais ta tête ne se retourne pas,
Pour que l'heure ne soit troublée
20 Où je travaille, avec mon cœur jaloux,
À ces poèmes francs et doux.

X

Toute croyance habite au fond de notre amour. 1
 On lie une pensée ardente aux moindres choses : 2
 À l'éveil d'un bourgeon, au déclin d'une rose, 3
 Au vol d'un frêle et bel oiseau qui, tour à tour, 4
 5 Arrive ou disparaît, dans l'ombre ou la lumière. 5
 Un nid, qui se disjoint au bord moussu d'un toit 6
 Et que le vent saccage, emplit l'esprit d'effroi. 7
 Un insecte qui mord le cœur des fleurs trémières 8
 Épouvante : tout est crainte, tout est espoir. 9
 10 Que la raison, avec sa neige âpre et calmante, 10
 Refroidisse soudain ces angoisses charmantes, 11
 Qu'importe, acceptons-les sans trop savoir 12
 Le faux, le vrai, le mal, le bien qu'elles présagent ; 13
 Soyons heureux de nous sentir enfants, 14
 15 Pour croire à leur pouvoir fatal ou triomphant ; 15
 Et gardons-nous, volets fermés, des gens trop sages. 16
 17
 18
 19
 20

- 1 P étoiles,
A-V étoiles ;
(Ce point-virgule ne peut être que le résultat d'une distraction. Nous
repreons la ponctuation de P, seule logique.)
- 3 P exalté :
- 6 P Et leur tende debout, sur de hautes murailles,
- 7 P havres, ses flambeaux clairs :
- 8 P Eux sont
- 10 P Très loin, plus loin que l'Océan et ses flots noirs ;
- 13 P croient avec avidité,
- 14 A Leur cœur est la profonde et soudaine clarté
- 15 P problèmes.
- 17 P vont par
- 18 A, B Vivant des vérités que leur disent leurs yeux

XI

L'aube, l'ombre, le soir, l'espace et les étoiles,
Ce que la nuit recèle ou montre entre ses voiles,
Se mêle à la ferveur de notre être exalté.
Ceux qui vivent d'amour, vivent d'éternité.

5 Il n'importe que leur raison adhère ou raille
Et leur tende, debout, sur ses hautes murailles,
Au long des quais et des havres ses flambeaux clairs ;
Eux, sont les voyageurs d'au delà de la mer.

10 Ils regardent le jour luire de plage en plage,
Très loin, plus loin que l'océan et ses flots noirs ;
La fixe certitude et le tremblant espoir
Pour leurs regards ardents ont le même visage.

15 Heureux et clairs, ils croient, avec avidité ;
Leur âme est la profonde et soudaine clarté
Dont ils brûlent le front des plus hautains problèmes ;
Et pour savoir le monde, ils ne scrutent qu'eux-mêmes.

20 Ils vont, par des chemins lointains, choisis par eux,
Vivant des vérités que renferment leurs yeux
Simple et nus, profonds et doux comme l'aurore ;
Et pour eux seuls, les paradis chantent encore.

25 Et la pensée éclosée en ses premiers rayons
Au souvenir d'un mot de tendresse
Surpris au fond d'un vieux regard
Sur un billet de l'autre année

XI

- | | | | |
|----|---|---------------------------------------|----|
| 1 | A | s'allume. | |
| 2 | A | Tout est calme et consolant, ce soir, | |
| 11 | A | jaillir, | |
| 12 | A | Et je la baise sur les yeux. | |
| 24 | A | Surpris, au fond | |
| | | | 2 |
| | | | 10 |
| | | | 15 |
| | | | 20 |

XII

C'est la bonne heure, où la lampe s'allume :
 Tout est si calme et consolant, ce soir,
 Et le silence est tel, que l'on entendrait choir
 Des plumes.

5 C'est la bonne heure où, doucement,
 S'en vient la bien-aimée,
 Comme la brise ou la fumée,
 Tout doucement, tout lentement.
 Elle ne dit rien d'abord – et je l'écoute ;
 10 Et son âme, que j'entends toute,
 Je la surprends luire et jaillir
 Et je la baise sur ses yeux.

C'est la bonne heure, où la lampe s'allume,
 Où les aveux
 15 De s'être aimés le jour durant,
 Du fond du cœur profond mais transparent,
 S'exhument.

Et l'on se dit les simples choses :
 Le fruit qu'on a cueilli dans le jardin ;
 20 La fleur qui s'est ouverte,
 D'entre les mousses vertes ;
 Et la pensée éclore, en des émois soudains,
 Au souvenir d'un mot de tendresse fanée
 Surpris au fond d'un vieux tiroir,
 25 Sur un billet de l'autre année.

III

- 2 P visage
 3 P Et sous
 6 P fête ;
 7 P Ni lentement se reposer ta tête
 9 P Tes mains chères qui me furent si douces
 10 P plus, comme
 12 P Me dorloter le front de leur chaleur de mousse.
 13 P, A Ta chair frêle et jeune et belle, ta chair
 15 P N'a plus sa fraîcheur blanche de rosée ;
 17 P tombe hélas, et se fane sans cesse.
 19 P affaissé, comme
 21 P Mais néanmoins, mon cœur ferme et vivant te dit :
 22 P Que t'importent l'ombre et le deuil des ans maudits,
 A Que m'importent les deuils mornes et engourdis,
 B Que m'importent les ans jour à jour alourdis,
 23 P Puisque je sens que rien au monde
 26 A Pour que l'amour dépende encore de la beauté.

XIII

Les baisers morts des défuntes années
Ont mis leur sceau sur ton visage,
Et, sous le vent morne et rugueux de l'âge,
Bien des roses, parmi tes traits, se sont fanées.

5 Je ne vois plus ta bouche et tes grands yeux
Luire, comme un matin de fête,
Ni, lentement, se reposer ta tête,
Dans le jardin massif et noir de tes cheveux.

10 Tes mains chères qui demeurent si douces
Ne viennent plus comme autrefois,
Avec de la lumière au bout des doigts,
Me caresser le front, comme une aube les mousses.

15 Ta chair jeune et belle, ta chair
Que je parais de mes pensées,
N'a plus se fraîcheur pure de rosée,
Et tes bras ne sont plus pareils aux rameaux clairs.

20 Tout tombe, hélas, et se fane sans cesse ;
Tout est changé, même ta voix,
Ton corps s'est affaissé comme un pavois,
Pour laisser choir les victoires de la jeunesse.

25 Mais néanmoins, mon cœur ferme et fervent te dit :
Que nous importent l'âge et le sang refroidi,
Puisque je sais que rien au monde
Ne troublera jamais notre être exalté
Et que notre âme est trop profonde
Pour que l'amour dépende encor de la beauté.

LIII

- 1 A Voilà quinze ans déjà que nous pensons d'accord ;
 7 A Le temps, certes, obscurcit les yeux de ta beauté,
 13 A, B croyance,
 (Cette ponctuation, illogique, ne peut être que le résultat d'une distraction. Elle ne figure pas d'ailleurs dans le manuscrit. Nous reprenons donc la version du manuscrit, comme l'a fait l'édition posthume.)
 14 A À la franchise nue et l'entière bonté ;
 20 A Toutes les fleurs de l'aube en ton âme d'enfant.

XIV

Voici quinze ans déjà que nous pensons d'accord ;
Que notre ardeur claire et belle vainc l'habitude,
Mégère à lourde voix, dont les lentes mains rudes
Usent l'amour le plus tenace et le plus fort.

5 Je te regarde, et tous les jours je te découvre,
Tant est intime ou ta douceur ou ta fierté :
Le temps, certe, obscurcit les yeux de ta beauté,
Mais exalte ton cœur dont le fond d'or s'entr'ouvre.

10 Tu te laisses naïvement approfondir,
Et ton âme, toujours, paraît fraîche et nouvelle ;
Les mâts au clair, comme une ardente caravelle,
Notre bonheur parcourt les mers de nos désirs.

15 C'est en nous seuls que nous ancrons notre croyance
À la franchise nue et la simple bonté ;
Nous agissons et nous vivons dans la clarté
D'une joyeuse et translucide confiance.

20 Ta force est d'être frêle et pure infiniment ;
De traverser, le cœur en feu, tous chemins sombres,
Et d'avoir conservé, malgré la brume ou l'ombre,
Tous les rayons de l'aube en ton âme d'enfant.

XIX

- 3 A jour, qu'avec
 8 A captif, notre
 17 A être
 18 A Pour moi-même et pour tous, n'existait point pour toi ;
 20 A, B Et je croyais en la santé, avec ta foi.

Après le vers 20, en A, B, une strophe :

- B Et tu me rapportais, dans les plis de ta robe,
 L'air vivace, le vent des champs et des forêts,
 Et les parfums du soir ou les odeurs de l'aube,
 Et le soleil, en tes baisers profonds et frais.

- (3) A Et les parfums du soir et les odeurs de l'aube,

XV

J'ai cru à tout jamais notre joie engourdie
 Comme un soleil fané avant qu'il ne fût nuit,
 Le jour qu'avec ses bras de plomb, la maladie
 M'a lourdement traîné vers son fauteuil d'ennui.

5 Les fleurs et le jardin m'étaient crainte ou fallace ;
 Mes yeux souffraient à voir flamber les midis blancs,
 Et mes deux mains, mes mains, semblaient déjà trop lasses
 Pour retenir captif notre bonheur tremblant.

10 Mes désirs n'étaient plus que des plantes mauvaises,
 Ils se mordaient entre eux comme au vent les chardons ;
 Je me sentais le cœur à la fois glace et braise
 Et tout à coup aride et rebelle aux pardons.

15 Mais tu me dis le mot qui bellement console
 Sans le chercher ailleurs que dans l'immense amour ;
 Et je vivais avec le feu de ta parole
 Et m'y chauffais, la nuit, jusqu'au lever du jour.

20 L'homme diminué que je me sentais être,
 Pour moi-même et pour tous, n'existait pas pour toi ;
 Tu me cueillais des fleurs au bord de la fenêtre,
 Et je marchais vers la santé, avec ta foi.

VX

- 3 A trémières
 4 A noue
 11 A nous
 25 A Perdus, dans notre amour, comme dans l'or, les gerbes,
 26 A Et, doucement, laissant le bel été,
 B été,
 27 A Avec ses conseils clairs, séduire et argenter

XVI

5 Tout ce qui vit autour de nous,
Sous la douce et fragile lumière,
Herbes frêles, rameaux tendres, roses trémières,
Et l'ombre qui les frôle et le vent qui les noue,
Et les chantants et sautillants oiseaux
Qui follement s'essaient,
Comme des grappes de joyaux,
Dans le soleil,
10 Tout ce qui vit au beau jardin vermeil,
Ingénuement, nous aime ;
Et nous,
Nous aimons tout.

15 Nous adorons le lys que nous voyons grandir
Et les hauts tournesols plus clairs que le Nadir
– Cercles environnés de pétales de flammes –
Brûlent, à travers leur ardeur, nos âmes.

20 Les fleurs les plus simples, les phlox et les lilas,
Au long des murs, parmi les pariétaires,
Croissent, pour être proches de nos pas ;
Et les herbes involontaires,
Dans le gazon où nous avons passé,
Ouvrent les yeux mouillés de leur rosée.

25 Et nous vivons ainsi avec les fleurs et l'herbe,
Simples et purs, ardents et exaltés,
Perdus dans notre amour, comme, dans l'or, les gerbes,
Et fièrement, laissant l'impérieux été
Trouer et traverser de ses pleines clartés
Nos chairs, nos cœurs, et nos deux volontés.

IVX

- 2 A flambeau,
 11 A rosée,
 14 A brasiers, les
 16 A Montent vers toi, d'un inlassable élan ;
 B Monte vers toi, d'un inlassable élan ;
 19 A s'emplir
 21 A, B Et je m'en viens vers toi, heureux et recueilli,
 27 A Et mes doigts sont tremblants, rien qu'à toucher ton front,
 28 A Comme s'ils frôlaient l'âme en fleur de tes pensées.

XVII

Avec mes sens, avec mon cœur et mon cerveau,
 Avec mon être entier tendu comme un flambeau
 Vers ta bonté et vers ta charité
 Sans cesse inassouvies,
 5 Je t'aime et te louange et je te remercie
 D'être venue, un jour, si simplement,
 Par les chemins du dévouement,
 Prendre, en tes mains bienfaisantes, ma vie.

Depuis ce jour,
 10 Je sais, oh ! quel amour
 Candide et clair ainsi que la rosée
 Tombe de toi sur mon âme tranquillisée.
 Je me sens tien, par tous les liens brûlants
 Qui rattachent à leur brasier les flammes ;
 15 Toute ma chair, toute mon âme
 Vole vers toi, d'un inlassable élan ;
 Je ne cesse de longuement me souvenir
 De ta ferveur profonde et de ton charme,
 Si bien que, tout à coup, je sens mes yeux s'emplir,
 20 Délicieusement, d'inoubliables larmes.

Et je tombe à genoux, heureux et recueilli,
 Avec le désir fier d'être à jamais celui
 25 Qui t'est et te sera la plus sûre des joies.
 Toute notre tendresse autour de nous flamboie ;
 Tout écho de mon être à ton appel répond ;
 L'heure est unique et d'extase solennisée
 Et mes doigts sont tremblants, rien qu'à frôler ton front,
 Comme s'ils y touchaient l'aile de tes pensées.

XVII

21	A	Me semble-t-il – Oh qu'un instant –	
11	A		
14	A		
15	A		
	B		
19	A		2
21	A, B		
27	A		
28	A		
		Depuis ce jour	
		Je sais-oh ! quel amour	10
		Caribde et clair ainsi que la rose	
		Tombe de toi sur mon âme tranquillisée.	
		Je me sens fier, par tous les liens brûlants	
		Qui rattachent à leur brasier les flammes ;	
		Toute ma chair, toute mon âme	15
		Vole vers toi, d'un irrésistible élan ;	
		Je ne cesse de songer à toi me souvenir	
		De ta largeur profonde et de ton charme,	
		Si bien que, tout à coup, je sens mes yeux s'empêler	
		D'effacement, d'inoubliables larmes.	20
		Et je tombe à genoux, heureux et recueilli.	
		Avec le désir fier d'être à jamais celui	
		Qui t'est et te sera la plus sûre des joies.	
		Toute notre tendresse autour de nous s'effleure ;	
		Tout écho de mon être à ton appel répond ;	25
		L'heure est unique et d'extase solennisée	
		Et mes doigts sont tremblants, rien qu'à trôler ton front.	
		Comme s'ils y touchaient l'aïe de tes pensées	

XVIII

Les jours de fraîche et tranquille santé,
Lorsque la vie est belle ainsi qu'une conquête,
Le bon travail prend place à mes côtés,
Comme un ami qu'on fête.

5 Il vient des pays doux et rayonnants,
Avec des mots plus clairs que les rosées,
Pour y sertir, en les illuminant,
Nos sentiments et nos pensées.

10 Il saisit l'être en un tourbillon fou ;
Il érige l'esprit, sur de géants pilastres ;
Il lui verse le feu qui fait vivre les astres ;
Il apporte le don d'être Dieu tout à coup.

15 Et les transports fiévreux et les affres profondes,
Tout sert à sa tragique volonté
De rajeunir le sang de la beauté,
Dans les veines du monde.

Je suis à sa merci, comme une ardente proie.

20 Aussi, quand je reviens, bien que lassé et lourd,
Vers le repos de ton amour,
Avec les feux de mon idée ample et suprême,
Me semble-t-il – oh ! qu'un instant –
Que je t'apporte, en mon cœur haletant,
Le battement de cœur de l'univers lui-même.

XVIII

- 2 A délaissée,
16 A, B Que l'ombre et le silence encore possèdent,

XIX

Je suis sorti des bosquets du sommeil,
Morose un peu de t'avoir délaissée
Sous leurs branches et leurs ombres tressées,
Loin du joyeux et matinal soleil.

5
Déjà luisent les phlox et les roses trémières ;
Et je m'en vais par le jardin, songeant
À des vers clairs de cristal et d'argent
Qui tinteraient, dans la lumière.

10
Puis tout à coup, je m'en reviens vers toi,
Avec tant de ferveur et tant d'émoi
Qu'il me semble que ma pensée
De loin, subitement, a déjà traversé,
Pour provoquer ta joie et ton réveil,
Toute l'ombre feuillue et lourde du sommeil.

15
Et quand je te rejoins dans notre maison tiède
Que l'ombre et le silence encor possèdent,
Mes baisers francs, mes baisers clairs,
Sonnent, comme une aubade, aux vallons de ta chair.

20
À chaque heure des si longues semaines,
L'héroïsme secret qui coulait dans le tien.

XIX

- 12 A feu, contre
 13 A baiser là, notre
 15 A vie, avec
 21 A L'héroïsme secret qui régnait dans le tien.

2
 Déjà luisent les phlox et les roses tremblées ;
 Et je m'en vais par le jardin, songeant
 À des vers chers de cristal et d'argent
 Qui tintaient dans la lumière.

10
 Puis tout à coup, je m'en reviens vers toi,
 Avec tant de fervour et tant d'émot
 Qu'il me semble que ma pensée
 De loin, subitement, a déjà traversé,
 Pour provoquer ta joie et ton réveil,
 Toute l'ombre feuilée et fourbe du sommeil.

15
 Et quand je te rejoins dans notre maison tiède
 Que l'ombre et le silence encor possèdent,
 Mes baisers francs, mes baisers chers,
 Sonnent, comme une eubade, aux vallons de ta chair.

XX

Hélas ! lorsque le plomb des maladies,
 Avec mon sang torpide et lourd,
 Avec mon sang de jour en jour
 Plus torpide et plus lourd,
 5 Coulait, parmi mes veines engourdis ;

Lorsque mes yeux, mes pauvres yeux,
 Sur mes longues mains pâles
 Suivaient, avec hargne, les empreintes fatales
 Du mal insidieux ;

10 Lorsque ma peau séchait comme une écorce,
 Que je n'avais plus même assez de force
 Pour imprimer ma bouche en feu contre ton cœur,
 Et baiser, là, notre bonheur ;

15 Lorsque les jours mornes et identiques
 Rongeaient ma vie avec morosité,
 Jamais je n'aurais pu trouver la volonté
 Et la force de me dresser stoïque,

20 Si tu n'avais versé dans mon corps quotidien,
 Avec tes mains patientes, douces, sereines,
 À chaque heure des si longues semaines,
 L'héroïsme secret qui coulait dans le tien.

XX

- 3 A mains
 4 A De branches et de feuilles.
 5 A, B Et la bonne ombre, où il accueille,
 6 A, B Après de longs chemins,
 15 A, B Et les glaïeuls dardés et les roses ferventes,

Lorsque mes yeux, mes pauvres yeux,
 Sur mes longues mains pâles
 Suivaient, avec hargne, les empreintes fatales
 Du mal insidieux ;

Lorsque ma peau séchait comme une écorce,
 Que je n'avais plus même assez de force
 Pour imprimer ma bouche en feu contre ton cœur,
 Et baisser, là, notre bonheur ;

Lorsque les jours moines et identiques
 Rongeaient ma vie avec morosité,
 Jamais je n'eussais pu trouver la volonté
 Et la force de me dresser stoïque,

Si tu n'avais versé dans mon corps quotidien,
 Avec tes mains patientes, douces, résignées,
 À chaque heure des si longues semaines,
 L'étrange secret qui coulait dans le tien.

XXI

1 Le clair jardin c'est la santé.
C'était notre heure et notre joie
Il la prodigue, en sa clarté,
Au va-et-vient de ses milliers de mains,
3 De palmes et de feuilles.
Et nous voyaient et nous voyions
5 Et le vieux charme où l'ombre accueille,
Au bout des longs chemins,
Nos pas,
Verse, à nos membres las,
10 Une force vivace et douce
10 Comme ses mousses.
Et nos baisers étaient si beaux
Quand l'étang joue avec le vent et le soleil,
Un cœur vermeil
Semble habiter au fond de l'eau
15 Et battre, ardent et jeune, avec le flot ;
15 Et le peuple des fleurs ferventes,
Qui dans leur splendeur bougent,
Tendent, du bout de leurs tiges vivantes,
Leurs coupes d'or et de sang rouge.
Et tous dans et pressés et vifs
20 Le jardin clair c'est la santé.
Afin de croire.

IXX

En P, le poème était pourvu d'un titre : « Pour celle qui vit à mes côtés » I.

- | | | |
|----|---|-----------------------------|
| 1 | P | juin dans le jardin ; |
| 2 | P | jour |
| 6 | P | voyaient, et nous aimaient |
| 8 | P | jamais. |
| 16 | P | entraît par douces brisures |
| 18 | P | invocatoires |
| 19 | P | élans, et prières et vœux ; |
| 20 | P | dieux |

XXII

C'était en juin, dans le jardin,
 C'était notre heure et notre jour ;
 Et nos yeux regardaient, avec un tel amour,
 Les choses,
 5 Qu'il nous semblait que doucement s'ouvraient
 Et nous voyaient et nous aimaient
 Les roses.

Le ciel était plus pur qu'il ne le fut jamais :
 Les insectes et les oiseaux
 10 Volaient dans l'or et dans la joie
 D'un air frêle comme la soie ;
 Et nos baisers étaient si beaux
 Qu'ils exaltaient et la lumière et les oiseaux.

On eût dit un bonheur qui tout à coup s'azure
 15 Et veut le ciel entier pour resplendir ;
 Toute la vie entrait, par de douces brisures,
 Dans notre être, pour le grandir.

Et ce n'étaient que cris invocatoires,
 Et fous élans et prières et vœux,
 20 Et le besoin, soudain, de recréer des dieux,
 Afin de croire.

LXXII

- 1 P prodigues ;
 2 P aimer, plus
 4 P haut, vers
 5 P t'enfièvre
 6 P-B Et ton cœur m'apparaît si soudainement beau
 7 P Que j'ai crainte parfois de tes yeux et tes lèvres
 A, B Que j'ai crainte, parfois, de tes yeux et tes lèvres,
 9 A Ô ces claires ardeurs de tendresse trop haute,

XXIII

Et te donner ne suffit plus, tu te prodigues :
L'élan qui t'emporte à nous aimer plus fort, toujours,
Bondit et rebondit, sans cesse et sans fatigue,
Toujours plus haut vers le grand ciel du plein amour.

5 Un serrement de mains, un regard doux t'enfièvre ;
Et ton cœur m'apparaît soudainement si beau
Que j'ai crainte, parfois, des baisers de tes lèvres,
Et que j'en sois indigne et que tu m'aimes trop.

10 Ah ! ces claires ardeurs de tendresse trop haute
Pour le pauvre être humain qui n'a qu'un pauvre cœur
Tout mouillé de regrets, tout épineux de fautes,
Pour les sentir passer et se résoudre en pleurs.

15 Oh ! voir les beaux poissons se remuer ainsi
Dans la fraîcheur et la splendeur
Qui les effleure
Sans crainte aucune et sans souci
Qu'ils ramènent du fond à la surface,
D'autres regnés que des regrets fugaces.

XXIII

- 1 P Ô ! le calme jardin d'été où rien ne bouge,
 8 P Et lucides, comme cette eau
 A, B Et lucides – comme cette eau
 10 P Et l'eau s'éclaire et les poissons scintillent
 11 P soleil
 A, B soleil,
 12 P, A Parmi les ajoncs verts et les blanches coquilles
 B Non loin des iris verts et des blanches coquilles

Après le vers 12, en P-B, un vers supplémentaire :

- P Et les ronds d'or immobiles
 A Et les ronds d'or, immobiles
 B Et des pierres, immobiles
 14 P Et c'est doux de les voir aller venir ainsi,
 A, B Et c'est doux de les voir aller, venir ainsi,

XXIV

Ô le calme jardin d'été où rien ne bouge !
Sinon là-bas, vers le milieu
De l'étang clair et radieux,
Pareils à des langues de feu,
5 Des poissons rouges.

Ce sont nos souvenirs jouant en nos pensées
Calmes et apaisées
Comme les vagues de cette eau
De confiance et de repos.

10 Et l'eau s'éclaire et les poissons sautillent
Au brusque et merveilleux soleil ;
Et les cailloux sont bleus et blanches les coquilles
Autour des bords vermeils.

15 Oh ! voir les beaux poissons se remuer ainsi,
Dans la fraîcheur et la splendeur
Qui les effleure,
Sans crainte aucune et sans souci,
Qu'ils ramènent, du fond à la surface,
D'autres regrets que des regrets fugaces.

VIXX

20 A, B Nous épargnant les deuils et les rongeurs soucis,

Si non là-bas, vers le milieu
De l'étang clair et cadieux
Parais à des langues de fer
Des poissons rouges.

Ce sont nos souvenirs flottant en nos pensées
Calmes et apaisées

Comme les vagues de cette eau
De confiance et de repos

Et l'eau s'éclaircit et les poissons sautillent
Au bruissement de nos vagues solides

Et les cailloux sont blancs et blanches les coquilles
Autour des bords venelles.

Oh ! voir les beaux poissons se remuer ainsi,
Dans la fraîcheur et la splendeur

Qui les effleure,
Sans crainte aucune et sans souci

Qu'ils ramènent du fond à la surface
D'autres regards que des regards lugaces.

XXV

Comme à d'autres, l'heure et l'humeur :
 L'heure morose ou l'humeur malévole
 Nous ont, de leurs sceaux noirs, marqué le cœur ;
 Mais, néanmoins, jamais,
 5 Même les soirs des jours mauvais,
 Nos cœurs ne se sont dit les fatales paroles.

Elles s'avancent sur les vagues
 La sincérité claire, ardente, illuminée,
 Nous fut joie et conseil,
 Si bien que notre âme passionnée
 10 Toujours s'y retrempa, comme en un flux vermeil.

Tous nous pleurâmes
 Et nous nous sommes dit nos plus pauvres misères,
 Les égrenant comme un âpre rosaire,
 L'un devant l'autre, en sanglotant d'amour ;
 Et doucement et tour à tour
 15 Sur nos lèvres qui les disaient d'une voix haute
 Nos deux bouches, à chaque aveu, baisaient nos fautes.

Il fut, jusqu'au bout, un silence
 Ainsi,
 Très simplement, sans lâcheté ni sans blasphème,
 Nous nous sommes sauvés du monde et de nous-mêmes,
 20 Nous épargnant les deuils du cœur et leurs soucis,
 Et regardant notre âme renaître,
 Comme renaît après la pluie,
 Quand le soleil la chauffe et doucement l'essuie,
 La pureté de verre et d'or d'une fenêtre.

Mais définitivement, en ce jour
 L'ardeur sacrée et unanime

XXX

- 7 A On croirait voir des berceaux
 8 A OÙ dormiraient les fleurs d'automne.
 9 A, B Tiges de lys au beau front d'or,
 14 B Qu'Octobre luise ou bien Avril :

Ainsi
 Très simplement, sans lâcheté ni sans désespoir,
 Nous nous sommes sauvés du monde et de nous-mêmes,
 Nous éparpillant les deuil du cœur et les soucis,
 Et regardant notre âme tendre,
 Comme tenant après la pluie,
 Quand le soleil la chauffe et doucement l'essuie,
 La pureté de verre et d'or d'une tendresse.

XXVI

Les barques d'or du bel été
Qui partirent, folles d'espace,
S'en reviennent mornes et lasses
Des horizons ensanglantés.

5 À coups de rames monotones,
Elles s'avancent sur les eaux ;
On les prendrait pour des berceaux
Où dormiraient des fleurs d'automne.

10 Tiges de lys aux pistils d'or,
Toutes vous gisez abattues ;
Seules, les roses s'évertuent
À vivre, au delà de la mort.

15 Qu'importe à leur beauté plénière
Qu'octobre luise ou bien avril :
Leur désir simple et puéril
Boit, jusqu'au sang, toute lumière.

20 Même aux jours noirs, quand meurt le ciel,
Sous la nuée âpre et hagarde,
Sitôt qu'une clarté se darde
Elles s'exaltent vers Noël.

Vous, nos âmes, faites comme elles ;
Elles n'ont pas l'orgueil des lys,
Mais détiennent, entre leurs plis,
L'ardeur sacrée et immortelle.

LVXX

- 4 A soir de
 6 A Dans le torride azur, sous les grands cieus cintrés,
 9 A aimer c'est
 12 A Je t'aime toute entière, avec mon être entier.

À corps de rimes monotones,
 Elles s'avancent sur les eaux ;
 On les prendrait pour des herceaux
 Qu'ornaient des fleurs d'automne

Tiges de lys aux pistils d'or
 Toutes vous gisez abattues ;
 Seules, les roses s'évertuent
 À vivre, au delà de la mort.

Qu'importe à leur beauté plénière
 Qu'octobre lise ou bien avril
 Leur déu simple et purifi
 Boit, jusqu'au sang, toute l'année.

Même aux jours noirs, quand meurt le ciel,
 Sous la nue épre et hagarde,
 Sifflot d'une chair se dante
 Elles s'exaltent vers Noël.

Vous, nos âmes, faites comme elles ;
 Elles n'ont pas l'égoïste des lys.
 Mais déteignent, entre leurs pas
 L'ardent sacré et immortel.

XXVII

Ardeur des sens, ardeur des cœurs, ardeur des âmes,
Vains mots créés par ceux qui diminuent l'amour ;
Soleil, tu ne distingues pas d'entre tes flammes
Celles du soir, de l'aube ou du midi des jours.

5 Tu marches aveuglé par ta propre lumière,
Dans le torride azur, sous les grands cieux moirés,
Ne sachant rien, sinon que ta force est plénière
Et que ton feu travaille aux mystères sacrés.

10 Car aimer, c'est agir et s'exalter sans trêve ;
Ô toi, dont la douceur baigne mon cœur altier,
À quoi bon soupeser l'or pur de notre rêve ?
Je t'aime tout entière, avec mon être entier.

Oh ces grands linges d'or et de soleil sur l'eau,
Et ces arbres et leurs ombres sur les rochers,
Et ce tranquille et radieux silence,
Dont nous goûtons alors
Si fort
L'immuable présence,
Que notre vœu serait d'en vivre et d'en mourir
Et d'en revivre,
Comme deux cœurs inlassablement ivres
De lumières, qui ne peuvent périr !

II V X X

- 14 A jardin s'asseoir.
 15 A Ô la planité d'or, à l'infini des eaux,
 B Ô la planité d'or à l'infini des eaux,
 16 A Et les arbres et leurs ombres, sur les roseaux,
 B Et les arbres et leurs ombres sur les roseaux,
 V roseaux.
Cette ponctuation illogique, qui apparaît dès l'exemplaire de travail B', doit être due à une distraction. Nous rétablissons la virgule, présente à toutes les étapes antérieures.
 17 A, B Et le tranquille et somptueux silence,
 21 A mourir –

XXVIII

L'immobile beauté
Des soirs d'été,
Sur les gazons où ils s'éploient,
Nous offre le symbole
5 Sans geste vain, ni sans parole,
Du repos dans la joie.

Le matin jeune et ses surprises
S'en sont allés, avec les brises ;
Midi lui-même et les pans de velours
10 De ses vents chauds, de ses vents lourds
Ne tombe plus, sur la plaine torride ;
Et voici l'heure où, lentement, le soir,
Sans que bouge la branche ou que l'étang se ride,
S'en vient, du haut des monts, dans le jardin, s'asseoir.

15 Oh ces grands linges d'or et de soleil sur l'eau,
Et ces arbres et leurs ombres sur les roseaux,
Et ce tranquille et radieux silence,
Dont nous goûtons alors
Si fort
20 L'immuable présence,
Que notre vœu serait d'en vivre et d'en mourir
Et d'en revivre,
Comme deux cœurs inlassablement ivres
De lumières, qui ne peuvent périr !

XXXIII

2	A	les fleurs qui	L'immobile beauté	
6	A	mûrs se	Des soirs d'été	
7	A	destinées	sur les gazons où les éploraient	
16	A		Nous offre le spectacle	
	B		Sans geste vain, ni sans parole,	8
	V		De repos dans la terre	8
			à présent, séjournant en attendant	
17	A		Le matin jeune et ses surprises	
21	A		En sont allés, avec les brises ;	
			Midi lui-même et les pans de velours	
			De ses vents chauds, de ses vents lourds	10
			Ns tourne plus, sur la piscine torride ;	
			Et voit l'heure où, lentement, le soir	
			Sans que bouge la branche ou que l'étang se tise,	
			S'en vient, du haut des monts, dans le jardin, s'asseoir.	
			On ces grands linges d'or et de soleil sur l'eau	12
			Et ces aïres et leurs ombres sur les rosaires,	
			Et ce tranquille et radieux silence,	
			Dont nous goûtons aïers	
			Si fort	
			L'impossible présence,	20
			Que notre vœu serait d'en vivre et d'en mourir	
			Et d'en revivre,	
			Comme deux êtres insaisissablement ivres	
			De lumières, qui ne peuvent périr !	

XXIX

Vous m'avez dit, tel soir, des paroles si belles
Que sans doute les fleurs, qui se penchaient vers nous,
Soudain nous ont aimés et que l'une d'entre elles,
Pour nous toucher tous deux, tomba sur nos genoux.

5 Vous me parliez des temps prochains où nos années,
Comme des fruits trop mûrs, se laisseraient cueillir ;
Comment éclaterait le glas des destinées,
Et comme on s'aimerait, en se sentant vieillir.

10 Votre voix m'enlaçait comme une chère étreinte,
Et votre cœur brûlait si tranquillement beau
Qu'en ce moment j'aurais pu voir s'ouvrir sans crainte
Les tortueux chemins qui vont vers le tombeau.

XIXX

En A, après le vers 10, pas de coupure strophique.

En B, le vers 10 est au bas de la page.

En V, après le vers 10, coupure strophique. (Cette coupure est sans doute une erreur qui provient du fait qu'en B le vers 10 est en bas de page. Le fait que le vers 10 se termine par un point-virgule incite aussi à penser qu'il ne constitue pas une fin de strophe. Nous supprimons donc la coupure strophique après le vers 10.)

14 A Les pas et les adieux de mes « heures de soir ».

XXX

5 « Heures du matin clair », « Heures d'après-midi »,
Heures superbement et doucement élues,
Dont la ronde s'allonge en nos sentiers tiédés
Et que nos rosiers d'or au passage saluent ;
Voici l'été qui meurt et l'automne qui naît.

Heures ceintes de fleurs, reviendrez-vous jamais ?

10 Pourtant, si le destin, qui tient en mains les astres,
Nous épargne ses maux, ses coups et ses désastres,
Peut-être, un jour, reviendrez-vous, devant mes yeux,
Entrelacer vos pas égaux et radieux ;
Et mêlerais-je, à votre ronde ardente et douce
Tournant, dans l'ombre et le soleil, sur les pelouses,
– Tel un suprême, immense et souverain espoir –
Les pas et les adieux de mes « heures du soir ».

Les préoriginales parues dans *La Nouvelle Revue Française* en février 1910 et dans *La Phalange* en mars 1910 ont comme titre : *Heures de Soir*.

Les préoriginales parues dans *La Phalange* en janvier 1911 ont comme titre : *Heures du Soir (Cinq petits poèmes)*.

Les Heures du soir

En A. 10000000000000000000

1000

10000000000000000000

En A, une dédicace :

Les Heures du Soir en février 1910 et dans *La Phalange* en mai 1910 ont comme titre : *Heures de Soir*.

Les priorités de publication dans *La Phalange* en janvier 1911 ont comme titre : *Heures du Soir* et *Les heures de Soir*.

1

À
 CELLE
 QUI VIT
 À
 MES CÔTÉS

5
 10
 15
 20

Nos étangs s'étalaient dans leur splendeur d'automne
 Sous la garde des longs roseaux,
 Et le beau front des bois reflétait dans les eaux
 Sa haute et flexible couronne.

Et tous les deux, sachant que nos cœurs se rejoignent
 Ensemble une même pensée,
 Nous songions que c'était notre vie acquiescente
 Que ce beau soir nous dévoilait.

Une suprême lois, tu vis le ciel en fête
 Se parer et nous dire adieu,
 Et longtemps et longtemps te me dirais tes yeux
 Pleins jusqu'aux bords de tendresse muette.

- 1 P Des fleurs pâles et mousseuses comme l'écume
2 P chemins
3 P tombait, et
9 P Nos étangs s'endormaient dans leur splendeur dernière
10 P roseaux
11 P Et le haut front des bois inclinait vers les eaux
12 P Les couronnes de ses lumières.
13 P les deux sachant
14 P pensée

I

Des fleurs fines et mousseuses comme l'écume
Poussaient au bord de nos chemins ;
Le vent tombait et l'air semblait frôler tes mains
Et tes cheveux avec des plumes.

5 L'ombre était bienveillante à nos pas réunis
En leur marche, sous le feuillage ;
Une chanson d'enfant nous venait d'un village
Et remplissait tout l'infini.

10 Nos étangs s'étaient dans leur splendeur d'automne
Sous la garde des longs roseaux,
Et le beau front des bois reflétait dans les eaux
Sa haute et flexible couronne.

15 Et tous les deux, sachant que nos cœurs formulaient
Ensemble une même pensée,
15 Nous songions que c'était notre vie apaisée
Que ce beau soir nous dévoilait.

20 Une suprême fois, tu vis le ciel en fête
Se parer et nous dire adieu ;
Et longtemps et longtemps tu lui donnas tes yeux
Pleins jusqu'aux bords de tendresses muettes.

I

Des fleurs fines et mondaines, comme l'échine
 Pousaient au bord de nos chemins ;
 Le vent tombait et l'air se plait, tûler les mains
 Et tes cheveux avec des plumes
 L'ombre était bienveillante à nos pas régnés
 En leur marche, sous le feuillage,
 Une chanson d'enfant nous venait d'un village
 Et remplissait tout l'infini.

Nos étangs s'éclaircissent dans leur splendeur d'automne
 Sous la garde des longs roseaux,
 Et le beau front des bois reflétait dans les eaux
 Sa haute et flexible couronne.

Et tous les deux, sachant que nos cœurs formaient
 Ensemble une même pensée,
 Nous songions que c'était notre vie apaisée
 Que ce beau soir nous dévoilait.

Une suprême fois, tu vis le ciel en fête
 Se parler et nous dire adieu ;
 Et longtemps et longtemps tu lui donnas tes yeux
 Pleins jusqu'aux bords de tendresses muettes.

II

S'il était vrai
Qu'une fleur des jardins ou qu'un arbre des prés
Pût conserver quelque mémoire
Des amants d'autrefois qui les ont admirés
5 Dans leur fraîcheur ou dans leur gloire,
Notre amour s'en viendrait
En cette heure du long regret
Confier à la rose ou dresser dans le chêne
Sa douceur ou sa force avant la mort prochaine.

10 Il survivrait ainsi,
Vainqueur du funèbre souci,
Dans la tranquille apothéose
Que lui feraient les simples choses ;
Il jouirait encor de la pure clarté,
15 Qu'incline sur la vie une aurore d'été
Et de la douce pluie aux feuilles suspendue.

20 Et si par un beau soir, du fond de l'étendue
S'en venait quelque couple en se tenant les mains,
Le chêne allongerait jusque sur le chemin
Son ombre large et puissante, telle qu'une aile,
Et la rose leur enverrait son parfum frêle.

25
30
35
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100
105
110
115
120
125
130
135
140
145
150
155
160
165
170
175
180
185
190
195
200
205
210
215
220
225
230
235
240
245
250
255
260
265
270
275
280
285
290
295
300
305
310
315
320
325
330
335
340
345
350
355
360
365
370
375
380
385
390
395
400
405
410
415
420
425
430
435
440
445
450
455
460
465
470
475
480
485
490
495
500
505
510
515
520
525
530
535
540
545
550
555
560
565
570
575
580
585
590
595
600
605
610
615
620
625
630
635
640
645
650
655
660
665
670
675
680
685
690
695
700
705
710
715
720
725
730
735
740
745
750
755
760
765
770
775
780
785
790
795
800
805
810
815
820
825
830
835
840
845
850
855
860
865
870
875
880
885
890
895
900
905
910
915
920
925
930
935
940
945
950
955
960
965
970
975
980
985
990
995

Quand la nuit était sa totale splendeur
Sur l'incombrable et pâle et vaste somnolence,
Nous y avons reçu des leçons du silence
Dont notre âme jamais n'a oublié l'ardeur.

II

- 9 A En Automne *Comme l'éditeur posthume, nous remplaçons la majuscule par une minuscule. « Automne » ne peut être ici une personnification.*

Des amants d'autrefois qui les ont admirés
Dans leur fraîcheur ou dans leur gloire
Notre amour s'en viendrait
En cette heure du long regret
Contier à la rose ou dresser dans le chêne
Sa douceur ou sa force avant la mort prochaine

Il survivait ainsi
Vainqueur du fantôme souf,
Dans la tranquille apothéose
Que lui tenaient les simples choses ;
Il jouait encore de la pure clarté,
Qu'incise sur la vie une aureole d'été

Et de la douce pluie aux feuilles suspendue
Et si par un beau soir du fond de l'écluse
S'en venait quelque couple en se tenant les mains
Le chêne allongerait jusque sur le chemin
Son ombre large et puissante, telle qu'une aile
Et la rose leur envelopperait son parfum traillé

III

La glycine est fanée et morte est l'aubépine ;
Mais voici la saison de la bruyère en fleur
Et par ce soir si calme et doux, le vent frôleur
T'apporte les parfums de la pauvre Campine.

5 Aime et respire-les, en songeant à son sort :
Sa terre est nue et rêche et le vent y guerroye ;
La mare y fait ses trous, le sable en fait sa proie
Et le peu qu'on lui laisse, elle le donne encor.

10 En automne, jadis, nous avons vécu d'elle,
De sa plaine et ses bois, de sa pluie et son ciel,
Jusqu'en décembre où les anges de la Noël
Traversaient sa légende avec leurs grands coups d'aile.

15 Ton cœur s'y fit plus sûr, plus simple et plus humain ;
Nous y avons aimé les gens des vieux villages,
Et les femmes qui nous parlaient de leur grand âge
Et de rouets déchus qu'avaient usés leurs mains.

20 Notre calme maison dans la lande brumeuse
Était claire aux regards et facile à l'accueil ;
Son toit nous était cher et sa porte et son seuil
Et son âtre noirci par la tourbe fumeuse.

Quand la nuit étalait sa totale splendeur
Sur l'innombrable et pâle et vaste somnolence,
Nous y avons reçu des leçons du silence
Dont notre âme jamais n'a oublié l'ardeur.

III

35 A la saison, de la bruyère en fleur

La virgule, après « saison » est évidemment une faute typographique. Sans doute cette virgule devait-elle figurer à la fin du vers où un minimum de ponctuation est exigé. Nous mettons donc une virgule après « fleur ». V avait mis un point.

IV

25 À nous sentir plus seuls dans la plaine profonde
Les aubes et les soirs pénétraient plus en nous ;
Nos yeux étaient plus francs, nos cœurs étaient plus doux
Et remplis jusqu'aux bords de la ferveur du monde.

30 Nous trouvions le bonheur en ne l'exigeant pas ;
La tristesse des jours même nous était bonne
Et le peu de soleil de cette fin d'automne
Nous charmait d'autant plus qu'il semblait faible et las.

10
35 La glycine est fanée, et morte est l'aubépine ;
Mais voici la saison de la bruyère en fleur,
Ressouviens-toi, ce soir, et laisse au vent frôleur
T'apporter les parfums de la pauvre Campine.

15 Et que, me rapprochant, je te frôle et te caresse
Et qu'une lente et douce fièvre
Que nul de nous ne désire apaiser
Conduit le sûr et merveilleux baiser
Des mains jusques au front, et du front jusques au visage

20 Comme je t'aime alors, ma chair frémissante
Dans ta chair accueillante et douce et si précieuse
Qui m'entraîne à son tour et me rend de toi jaloux
Tout me devient plus cher, et la bruyère et la campine
Et tes seins bienveillants où mon cœur se repose
Après l'instant de plaisir fou que tu m'as donné
25 Tranquillement, près de ton cœur, et de ta main

- 3 P voie, entre tes doigts,
6 P feu,
9 P Pour qu'ils soient encor plus francs
12 P Oh ! que notre heure est belle et jeune encor,
A Oh que
V Oh ! que (*L'éditeur posthume reprend la ponctuation de P, qui est plus conforme à l'usage. Nous le suivons sur ce point.*)
14 P touche,
A que me rapprochant je te frôle
18 P front et
19 P bien-aimée

IV

Mets ta chaise près de la mienne
Et tends les mains vers le foyer
Pour que je voie entre tes doigts
La flamme ancienne
5 Flamboyer ;
Et regarde le feu
Tranquillement, avec tes yeux
Qui n'ont peur d'aucune lumière,
Pour qu'ils me soient encor plus francs
10 Quand un rayon rapide et fulgurant
Jusques au fond de toi les frappe et les éclaire.

Oh ! que notre heure est belle et jeune encor
Quand l'horloge résonne avec son timbre d'or
Et que, me rapprochant, je te frôle et te touche
15 Et qu'une lente et douce fièvre
Que nul de nous ne désire apaiser
Conduit le sûr et merveilleux baiser
Des mains jusques au front, et du front jusqu'aux lèvres.

Comme je t'aime alors, ma claire bien-aimée,
20 Dans ta chair accueillante et doucement pâmée
Qui m'entoure à son tour et me fond dans sa joie !
Tout me devient plus cher, et ta bouche et tes bras
Et tes seins bienveillants où mon pauvre front las
Après l'instant de plaisir fou que tu m'octroies
25 Tranquillement, près de ton cœur, reposera.

VI

26 P Car je t'aime encor mieux, après l'heure embrasée,
 27 P Quand ta ferveur plus sûrement recomposée

Et ton regard se fixe sur moi
 Pour que je voie en ta pupille
 La flamme ancienne
 Et que tu me regardes
 Et regardes le monde
 Tranquillement avec tes yeux
 Qui n'ont peur d'aucune ombre
 Pour du lier me soient encor plus frangés
 Quand un rayon rapide et fulgurant
 Jusques au fond de toi les frappe et les éclaire
 Oh ! que notre heure est belle et jeune encor
 Quand l'horloge résonne avec son timbre d'or
 Et que, me rapprochant, je te frôle et te touche
 Et d'une lente et douce févère
 Que nul de nous ne désire apaiser
 Conduit le sûr et merveilleux baiser
 Des mains jusques au front, et du front jusques aux lèvres
 Comme je t'aime alors, ma chair bien-aimée
 Dans ta chair accueillante et doucement pâmée
 Qui m'entoure à son tour et me fonde dans sa joie !
 Tout me devient plus cher, et ta bouche et tes bras
 Et tes seins bienveillants où mon pauvre front las
 Après l'instant de plaisir, tu me octroies
 Tranquillement, ô mon cœur, reposera

Car je t'aime encor mieux après l'heure charnelle
Quand ta bonté encor plus sûre et maternelle
Fait succéder le repos tendre à l'âpre ardeur
Et qu'après le désir criant sa violence
30 J'entends se rapprocher le régulier bonheur
Avec des pas si doux qu'ils ne sont que silence.

Avec un tel amour l'âme se sent
Qu'une suprême et divine
Nous est due à cette heure

Tu es celle que moi je me souviens
Du jour que tu fis pos
Et que le soir vint te
Avec ta splendeur

Et tu nous fus toujours
Qui partout répandue
En des fièvres d'âme
Semblait vers l'infini

3 P *Quand* tous les deux vers le midi, nous nous rendrons
5 P t'aimâmes jadis, avec un tel orgueil
10 P Depuis que tu frappas ses bras victorieux

V

Sois-nous propice et consolante encor, lumière,
Pâle clarté d'hiver qui baignera nos fronts
Quand tous les deux, l'après-midi, nous nous rendrons
Respirer au jardin une tiédeur dernière.

5 Nous t'aimâmes, jadis, avec un tel orgueil,
Avec un tel amour bondissant de notre âme
Qu'une suprême et douce et bienveillante flamme
Nous est due à cette heure où nous attend le deuil.

10 Tu es celle que nul homme jamais n'oublie
Du jour que tu frappas ses bras victorieux
Et que le soir venu tu dormis en ses yeux
Avec ta splendeur morte et ta force abolie.

15 Et tu nous fus toujours la visible ferveur
Qui partout répandue et partout rayonnante
En des fièvres d'ardeur profonde et lancinante
Semblait vers l'infini partir de notre cœur.

- 1 P Hélas les
2 P Et des roses d'orgueil illuminant les portes,
3 P soit-il, et si flétri –
5 P détresse, parfois, m'est
6 P joie, aux jours brûlants d'été.
7 P Oh ! le
A Oh le (*L'éditeur posthume reprend la ponctuation de P, qui est plus
conforme à l'usage. Nous le suivons sur ce point.*)
8 P De sa dernière fleur, sur ses dernières mousses.
10 P plantes
13 P meure, et
14 P nuit
16 P Et j'apprendrai la mort en comprenant la sienne.

VI

Hélas ! les temps sont loin des phlox incarnadins
 Et des roses d'orgueil illuminant ses portes,
 Mais si fané soit-il et si flétri – qu'importe –
 Je l'aime encor de tout mon cœur, notre jardin.

5 Sa détresse parfois m'est plus chère et plus douce
 Que ne m'était sa joie aux jours brûlants d'été ;
 Oh ! le dernier parfum lentement éventé
 Par sa dernière fleur sur ses dernières mousses !

10 Je me suis égaré, ce soir, en ses détours
 Pour toucher de mes doigts fervents toutes ses plantes ;
 Et tombant à genoux, parmi l'herbe tremblante
 J'ai longuement baisé son sol humide et lourd.

15 Et maintenant qu'il meure et maintenant que viennent
 Et s'étendent partout et la brume et la nuit,
 Mon être est comme entré dans sa ruine à lui
 Et j'apprendrai ma mort en comprenant la sienne.

20 De ces roses d'automne
 Et les tressent avec des fleurs
 En une pâle et claire et fragile couronne.

25 La dernière lumière a disparu des yeux
 Et ton long pas s'est fait plus lent et plus doux
 Et lentement, à la vapeur
 Les mains vides, tu es restée
 Abandonnant avec tes yeux, tes yeux
 Sur un tertre humide et doux
 Le cercle blanc, qui se tourne et se tourne au soleil.

VI

- 1 P Le soir tombe, la
A Le soir tombe la
V Le soir tombe, la (*C'est avec raison que l'éditeur posthume reprend la ponctuation de la préoriginale P. Cette virgule est évidemment exigée par le code de ponctuation. Nous reprenons donc la ponctuation de P.*)
- 5 P Les quelques fleurs qui ne sont point encor
11 P Et tu t'en es allée au loin, parmi les buis,
12 P monotone,
13 P Mais le bouquet que tu cueillis
16 P Pieusement rassemblent
18 P Et les tressent, avec des pleurs,
20 P Le dernier feu du jour a éclairé tes yeux
24 P Abandonnant, non loin

VII

Le soir tombe, la lune est d'or.
 Où vont passer les vents ainsi que des crâches
 Avant la fin de la journée
 Va-t'en gaîment jusqu'au jardin
 Cueillir avec tes douces mains
 5 Les quelques fleurs qui n'y sont point encor
 Tristement, vers la terre, inclinées.

Que leur feuillage soit déjà blême, qu'importe !
 Je les admire et tu les aimes
 Et leurs corolles sont quand même
 10 Belles, sur les tiges qui les portent.

Et tu t'en es allée au loin parmi les buis
 Au long d'un chemin monotone
 Et le bouquet que tu cueillis
 Tremble en ta main et tout à coup frissonne ;
 15 Et voici que tes doigts songeurs
 Pieusement, rassemblent les lueurs
 De ces roses d'automne
 Et les tressent avec des pleurs
 En une pâle et claire et flexible couronne.

20 La dernière lumière a éclairé tes yeux
 Et ton long pas s'est fait triste et silencieux.

Et lentement, à la vesprée,
 Les mains vides, tu es rentrée,
 Abandonnant non loin de notre porte,
 25 Sur un tertre humide et bas,
 Le cercle blanc qu'avaient formé tes doigts.

VII

1	P	Le soir tombe, la lune est d'or	1
	A	Le soir tombe, la	
	V	Le soir tombe, la lune est d'or	
		Avant la fin de la journée	
		Voilà un enfant juif au jardin	
5	P	Cueilliez vos fleurs roses	
11	P	Les quelques fleurs qui sont pointées	5
12	P	Toutement vers la terre inclinées	
13	P	Mais le soir est si doux	
14	P	Que leur feuillage soit aussi plein	
15	P	De la pluie et du soleil	
16	P	Et leurs corolles sont d'un	
17	P	Belles, sur les tiges qui les portent	10
		Et tu t'en es allée au loin parmi les puis	
		Au long d'un chemin monotone	
		Et le bouquet que tu cueillis	
		Tombe en ta main et tout à coup frissonne	
		Et voit que tes doigts songeurs	15
		Présentement transpirent les fleurs	
		De ces roses d'autourne	
		Et les pressent avec des pleurs	
		En une pâle et flexible couronne	
		La dernière lumière a éclairé les yeux	20
		Et ton long pas s'est fait triste et silencieux	
		Et lentement, à la vesprée,	
		Les mains vides, tu es rentrée,	
		Abandonnant tout loin de nous porte,	
		Sur un terre humide et bas	25
		Le cercle blanc qui avait formé tes doigts	

VIII

Et j'ai compris alors que dans le jardin las
 Où vont passer les vents ainsi que des cohortes
 Tu as voulu fleurir, une dernière fois,
 30 Notre jeunesse qui repose là,
 Morte.

Et le goût m'en revient tel qu'il fut
 Dans l'air et le soleil et le vent
 Et je revis alors mille instants abolis
 Et leur joie et leur rire et leurs cris

Et votre beauté ronde et pleine et appétissante
 A quelques heures sous l'arc d'un jour enflammé
 D'être en ce monde et de mourir
 Que les fleurs malheureuses
 Et que mon cœur exulte au revoir

O beaux fruits lumineux et délicieux
 Joyaux tombés du collier levé
 Splendeurs illuminant nos heures
 15 Quel ample et rouge écorce

- 1 P Lorsque ta main confie, un soir des mois livides,
2 P verger
3 P Il me semble te voir avec bonheur ranger
4 P Des anciens souvenirs parfumés et sapides.
6 P lèvres
8 P Et leur joie et leur force et leurs cris et leurs fièvres.
10 P présent, et ta vie,
11 P torse
15 P Splendeurs illuminant nos instants monotones
16 P en nous.

Après le vers 16, en P, une strophe supplémentaire :

Et votre beauté ronde et pleine s'apparente
À quelque beau sein lisse, à quelque joue en fleur
À tout ce que la chair incline de meilleur
Vers le brusque baiser ou la caresse lente.

VIII

Lorsque ta main confie, un soir des mois torpides,
 Au cellier odorant les fruits de ton verger,
 Il me semble te voir avec calme ranger
 Nos anciens souvenirs parfumés et sapides.

5 Et le goût m'en revient tel qu'il passa jadis
 Dans l'or et le soleil et le vent sur mes lèvres ;
 Et je revis alors mille instants abolis
 Et leur joie et leur rire et leurs cris et leurs fièvres.

10 Le passé ressuscite avec un tel désir
 D'être encor le présent et sa vie et sa force,
 Que les feux mal éteints brûlent soudain mon torse,
 Et que mon cœur exulte au point d'en défaillir.

15 Ô beaux fruits lumineux en ces ombres d'automne,
 Joyaux tombés du collier lourd des étés roux,
 Splendeurs illuminant nos heures monotones
 Quel ample et rouge éveil vous suscitez en nous !

20 Rien ne trouble ni pour eux ni pour nous ces heures
 De profonde et tranquille et tendre intimité
 Où l'on bénit l'instant qui fut d'avoir été
 Et dont celle qui vient est toujours la meilleure.

Dites, comme eux aussi serrant l'ancien bonheur
 Fait de peine et de joie, entre leurs mains qui tremblaient ;
 Ils connaissent leurs corps qui ont vécu ensemble
 Et leurs regards usés par les mêmes destins.

VIII

- 3 P On voit, à travers le branchage nu, monter
 6 P Ne les vit se grouper non loin de notre porte,
 9 P pierre
 10 P auvent
 17 P Rien ne trouble pour eux comme pour nous ces heures
 18 P De profonde et muette et sûre intimité
 20 P Et dont l'heure qui vient est toujours la meilleure.

IX

Et maintenant que sont tombés les hauts feuillages
 Qui tenaient le jardin sous leur ombre abrité,
 On voit, à travers le branchage à nu, monter
 Là-bas, vers l'horizon, les toits des vieux villages.

5 Tant que l'été darda sa joie, aucun de nous
 Ne les a vus groupés non loin de notre porte ;
 Mais aujourd'hui que fleurs et que feuilles sont mortes
 Nous y songeons souvent avec des pensers doux.

10 D'autres gens vivent là, entre des murs de pierre,
 Derrière un seuil usé que protège un auvent,
 N'ayant pour seuls amis que la pluie et le vent
 Et la lampe dont luit l'amicale lumière.

15 Dans l'ombre, au soir tombant, quand s'éveille le feu
 Et que se tait l'horloge où le temps se balance
 Autant que nous, sans doute, ils aiment le silence
 Pour se sentir penser au travers de leurs yeux.

20 Rien ne trouble ni pour eux ni pour nous ces heures
 De profonde et tranquille et tendre intimité
 Où l'on bénit l'instant qui fut d'avoir été
 Et dont celle qui vient est toujours la meilleure.

Dites, comme eux aussi serrent l'ancien bonheur
 Fait de peine et de joie, entre leurs mains qui tremblent ;
 Ils connaissent leurs corps qui ont vieilli ensemble
 Et leurs regards usés par les mêmes douleurs.

XI

- 27 P Et le long souvenir de leur éclat défunt
 30 P humaine
 31 P abat, et rien
 33 P villages,
 34 P cœur
 35 P combien dans leurs yeux retrouvons-nous
 38 P s'attardant, parfois, au bord de leur fenêtre,
 40 P de nous, ce que

25 Les roses de leur vie, ils les aiment fanées
Avec leur gloire morte et leur dernier parfum
Et le lourd souvenir de leur éclat défunt
Se fripant, feuille à feuille, au jardin des années.

30 Contre le noir hiver ainsi que des reclus
Ils se tiennent blottis dans leur ferveur humaine,
Et rien ne les abat et rien ne les amène
À se plaindre des jours qu'ils ne possèdent plus.

10 Oh ! les tranquilles gens au fond des vieux villages !
Dites, les sentons-nous voisins de notre cœur !
35 Et combien, dans leurs yeux, retrouvons-nous nos pleurs
Et notre force et notre ardeur dans leur courage !

Ils sont là, sous leur toit, assis autour des feux
Ou s'attardant parfois au bord de leur fenêtre ;
Et par ce soir de vent ample et flottant, peut-être
40 Ont-ils pensé de nous ce que nous pensons d'eux.

X

Quand le ciel étoilé couvre notre demeure
 Nous nous taisons durant des heures
 Devant son feu intense et doux
 Pour nous sentir plus fervemment, émus de nous.

5 Les grands astres d'argent tracent là-haut leur route ;
 Sous les flammes et les lueurs
 La nuit étend ses profondeurs
 Et le calme est si grand que l'océan l'écoute !

10 Mais qu'importe que se taise même la mer,
 Si dans l'espace immense et clair
 Plein d'invisible violence
 Nos cœurs battent si fort qu'ils font tout le silence ?

15 Ta bonne habitude d'être en silence
 Triompher jour à jour de la solitude
 Et tu souris toi-même aux étoiles
 Leur onduler dans le grand silence

20 Quand ta tête s'incline à quel moment
 Que m'importe que des rêves te passent
 Et que tes mains se soulèvent et se baissent
 Alors que je les tiens en mon silence

Tu ne te plains jamais et tu ne pleures
 Que rien de vrai ne meurt jamais
 Et que le feu vivant d'aujourd'hui
 Connaît jusqu'au fond de son cœur

- 1 P Avec la même ardeur que tu me fus jadis
4 P noirs, un
5 P concentre, et ta ferveur et ta clarté.
A concentre et
V concentre, et (*En revenant à la ponctuation de P, l'éditeur posthume a redonné une ponctuation cohérente au poème. Nous reprenons donc la virgule qui suit « concentre ».*)
6 P bonté
7 P Et tout y est blotti dans une paix profonde
12 P Qu'aux temps des beaux lys blancs et des rouges groseilles.
14 P Triompher, jour à jour, de la douleur des ans
17 P profond
20 P sûres.
21 P jamais, et
22 P dûment

XI

Avec le même amour que tu me fus jadis
 Un jardin de splendeur dont les mouvants taillis
 Ombraient les longs gazons et les roses dociles,
 Tu m'es en ces temps noirs un calme et sûr asile.

5 Tout s'y concentre, et ta ferveur et ta clarté
 Et tes gestes groupant les fleurs de ta bonté ;
 Mais tout y est serré dans une paix profonde
 Contre les vents aigus trouant l'hiver du monde.

10 Mon bonheur s'y réchauffe en tes bras repliés ;
 Tes jolis mots naïfs, joyeux et familiers
 Chantent toujours aussi charmants à mon oreille
 Qu'aux temps des lilas blancs ou des rouges groseilles.

15 Ta bonne humeur allègre et claire, oh ! je la sens
 Triompher jour à jour de la douleur des ans,
 Et tu souris toi-même aux fils d'argent qui glissent
 Leur onduleux réseau parmi tes cheveux lisses.

20 Quand ta tête s'incline à mon baiser profond,
 Que m'importe que des rides marquent ton front
 Et que tes mains se sillonnent de veines dures
 Alors que je les tiens entre mes deux mains sûres !

Tu ne te plains jamais et tu crois fermement
 Que rien de vrai ne meurt quand on s'aime dûment,
 Et que le feu vivant dont se nourrit notre âme
 Consume jusqu'au deuil pour en grandir sa flamme.

IX

- 1 P Les fleurs du bel accueil, au long de la muraille
 2 P chez nous
 4 P Ne se prolongent plus sous les cieus bleus et doux.
 10 P Où l'on voyait les phlox vers leur gloire surgir
 11 P Nos violents glaïeuls se courbent vers la terre
 12 P Et longuement vont s'y coucher, pour y mourir.
 13 P flamme
 14 P Et fuit, et passe, et penche et croule sans soutien.
 15 P Oh ! donne-moi tes yeux que visite ton âme
 16 P quand même, un coin
 17 P lumière

10

12

20

XII

Les fleurs du clair accueil au long de la muraille
Ne nous attendent plus quand nous rentrons chez nous,
Et nos étangs soyeux dont l'eau plane s'éraïlle
Ne se prolongent plus sous les cieux purs et doux.

5 Tous les oiseaux ont fui nos plaines monotones
Et les pâles brouillards flottent sur les marais ;
Ô ces deux cris : automne, hiver ! hiver, automne !
Entends-tu le bois mort qui choit dans la forêt ?

10 Notre jardin n'est plus l'époux de la lumière
D'où l'on voyait les phlox vers leur gloire surgir ;
Nos violents glaïeuls sont mêlés à la terre
Et longuement s'y sont couchés pour y mourir.

15 Tout est sans force et sans beauté ; tout est sans flamme
Et passe et fuit et penche et croule sans soutien ;
Oh ! donne-moi tes yeux qu'illumine ton âme
Pour y chercher quand même un coin du ciel ancien.

20 C'est en eux seuls qu'existe encor notre lumière,
Celle qui recouvrait tout le jardin jadis
À l'heure où s'exaltait l'orgueil blanc de nos lys
Et l'ascendante ardeur de nos roses trémières.

XII

- 1 P Lorsque s'épand sur notre seuil la neige fine
 A Lorsque s'épand, sur
 V Lorsque s'épand sur (*En supprimant la virgule qui suit « s'épand »,
 l'éditeur posthume revient à la préoriginale et améliore la ponctuation
 du poème. Nous reprenons donc sa correction.*)
- 6 P fenêtre
 9 P J'écoute, et
 10 P braises
 11 P silencieux
 14 P poussière
 17 P heureux, plus
 19 P proche, et de ne pas la voir

XIII

Lorsque s'épand sur notre seuil la neige fine,
Au grain diamanté,
J'entends tes pas venir rôder et s'arrêter
Dans la chambre voisine.

5 Tu retires le clair et fragile miroir
Du bord de la fenêtre,
Et ton trousseau de clefs balle au long du tiroir
De l'armoire de hêtre.

10 J'écoute et te voici qui tisonnes le feu
Et réveilles les braises ;
Et qui ranges autour des murs silencieux,
Le silence des chaises.

15 Tu enlèves de la corbeille aux pieds étroits
La fugace poussière,
Et ta bague se heurte et résonne aux parois
Frémissements d'un verre.

20 Et je me sens heureux plus que jamais, ce soir,
De ta présence tendre,
Et de la sentir proche et de ne pas la voir,
Et de toujours l'entendre.

XIII

- 3 P C'est que, toujours, nous
 6 P volonté ;
 9 P ingénu
 10 P à tout jamais, mon
 11 P le sais-je encor – quelque autre femme,
 15 P Et je te répétais les mots purs et sacrés
 16 P Et la bonté et l'abandon étaient tes armes.
 17 P j'endormais, le soir, mon
 19 P Vers le doux renouveau qui règnait en nous-mêmes

XIV

Si le sort nous sauva des banales erreurs
Et du mensonge vil et de la triste feinte,
C'est que toujours nous révolta toute contrainte
Dont le joug eût ployé notre double ferveur.

5 Tu marchas libre et franche et claire sur ta route
Mêlant aux fleurs d'amour tes fleurs de volonté,
Et redressant vers toi doucement sa fierté
Quand mon front s'inclinait vers la crainte ou le doute.

10 Et toujours tu fus bonne et de geste ingénu,
Sachant qu'elle était tienne à tout jamais mon âme ;
Car si j'aimai – le sais-je encor ? – quelque autre femme
C'est toujours vers ton cœur que je suis revenu.

15 Tes yeux étaient si purs alors parmi leurs larmes
Que mon être se réveillait sincère et vrai ;
Et je te répétais les mots doux et sacrés,
Et la tristesse et le pardon étaient tes armes.

20 Et j'endormais le soir mon front sur tes seins clairs
Heureux d'être rentré des lointains faux et blêmes
Dans le doux renouveau qui régnait en nous-mêmes
Et je restais captif entre tes bras ouverts.

VIX

- 4 P ma présence un jour dût te peser
 6 P n'importe où je
 13 P humaines. »
 A humaines »
 V humaines. » (*Comme il faut un signe de ponctuation pour terminer la phrase, V a repris le point de la préoriginale. Nous suivons l'éditeur posthume et optons pour un point.*)
 15 P tu disais,
 17 P « Quittons-nous, quittons-nous avant les jours mauvais
 19 P banalement de faute en faute. »
 A faute »
 V faute ! » (*Comme il faut un signe de ponctuation pour terminer la phrase, V a opté pour un point d'exclamation. Nous préférons nous référer à la préoriginale, qui comporte un point.*)
 21 P mains, éperdument, te

XV

Non, mon âme jamais de toi ne s'est lassée !

Au temps de juin, jadis, tu me disais :

5 « Si je savais, ami, si je savais
Que ma présence, un jour, dût te peser,
Avec mon pauvre cœur et ma triste pensée
Vers n'importe où, je partirais. »

Et doucement ton front montait vers mon baiser.

Et tu disais encor :

10 « On se déprend de tout et la vie est si pleine !
Et qu'importe qu'elle soit d'or
La chaîne
Qui lie au même anneau d'un port
Nos deux barques humaines. »

Et doucement tes pleurs me laissaient voir ta peine.

15 Et tu disais

Et tu disais encor :

« Quittons-nous, quittons-nous, avant les jours mauvais,
Notre existence fut trop haute
Pour se traîner banalement, de faute en faute. »

20

Et tu fuyais et tu fuyais

Et mes deux mains éperdument te retenaient.

Non, mon âme jamais de toi ne s'est lassée.

XX

Non, mon âme jamais de toi ne s'est lassée
 Et tu disais
 Et tu disais encore :
 « Quittons-nous, qu'effrons-nous, avant les jours mauvais,
 Notre existence fat trop haute
 Pour se trainer paresseusement de route en route. »
 Et tu troyais et tu troyais
 Et mes deux mains éperdument te retenaient
 Qui lie au même anneau d'un port
 Nos deux barques huppées.
 La chaîne
 Et du l'importe qu'elle soit d'or
 « On se départ de tout et la vie est plainet
 Et tu disais encore :
 Et doucement tes pleurs me lissaient voir ta peine
 Avec mon pauvre cœur et mes états pressés
 Vers n'importe où, je partais.
 Et doucement ton front montait vers mon palais
 Si je savais, ami, si je savais
 Que ma présence un jour tût le port
 Au temps de juin, jadis, tu me disais
 Non, mon âme jamais de toi ne s'est lassée

XVI

Que nous sommes encore heureux et fiers de vivre
Quand le moindre rayon entr'aperçu, là-haut
Illumine un instant les pauvres fleurs de givre
Que le gel dur et fin grava sur nos carreaux.

5 L'élan bondit en nous et l'espoir nous emporte,
Et notre vieux jardin nous apparaît encor
Malgré ses longs chemins jonchés de branches mortes
Vivant et pur et clair et plein de lueurs d'or.

10 Je ne sais quoi de lumineux et d'intrépide
Se glisse en notre sang et nous réincarnons
L'immense et plein été dans les baisers rapides
Qu'avec ardeur, à corps perdu, nous nous donnons.

15 Car nous conserverons quand même nos yeux
Pour regarder le jour dans le ciel ensoleillé
Et l'aube et le soleil illuminer la rue
Et faire de la terre un objet de convoitise.

IVX

- 6 P hêtre,
9 P Si telle, un jour, doit s'affirmer notre ruine
10 P Dans notre moindre geste et notre moindre pas,
14 P suivie

XVII

Subirons-nous, hélas ! le poids mort des années
Jusqu'à n'être plus rien que deux tranquilles gens
Qui se donnent d'inoffensifs baisers d'enfants
Le soir, quand le feu flambe aux creux des cheminées ?

5 Nos meubles chers nous verront-ils à pas très lents
Nous traîner du foyer jusqu'au bahut de hêtre
Nous appuyer au mur pour gagner la fenêtre
Et sur des sièges lourds tasser nos corps branlants ?

10 Si telle un jour doit s'affirmer notre ruine,
Et la torpeur dans nos cerveaux et dans nos bras,
Malgré le sort méchant nous ne nous plairons pas
Et retiendrons nos pleurs captifs en nos poitrines.

15 Car nous conserverons quand même encor nos yeux
Pour regarder le jour dont la nuit est suivie,
Et l'aube et le soleil illuminer la vie
Et faire de la terre un objet merveilleux.

XVII

- 12 A genoux.
(La ponctuation adoptée par V (une virgule) est opportune, puisque les deux dernières strophes ne forment qu'une seule phrase.)

Le soir quand le feu flambe aux creux des cheminées ?
Nos membres chers nous verront-ils à pas très lents
Nous traîner du foyer jusqu'au bout de l'hérisse
Nous appuyer au mur pour gagner la tenture
Et sur des sièges lourds tasser nos corps brulants ?
Si telle un jour doit s'affirmer notre ruine
Et la torpeur dans nos cerveaux et dans nos bras
Mais le sort méchant nous ne nous plaindrions pas
Et retendrons nos pleurs capitis en nos poitrines
Car nous conserverons quand même encore nos yeux
Pour regarder le jour dont la nuit est suivie
Et l'aube et le soleil illuminer la vie
Et faire de la terre un objet merveilleux

XVIII

Les menus faits, les mille riens,
Une lettre, une date, un humble anniversaire,
Un mot que l'on redit comme aux jours de naguère
Exalte en ces longs soirs ton cœur comme le mien.

5 Et nous solennisons pour nous ces simples choses
Et nous comptons et recomptons nos vieux trésors,
Pour que le peu de nous qui nous demeure encor
Reste ferme et vaillant devant l'heure morose.

10 Et plus qu'il ne convient, nous nous montrons jaloux
De ces pauvres, douces et bienveillantes joies
Qui s'asseyent sur le banc près du feu qui flamboie
Avec des fleurs d'hiver sur leurs maigres genoux,

15 Et prennent dans la huche où leur bonté le cèle
Le pain clair du bonheur qui nous fut partagé,
Et dont chez nous, l'amour a si longtemps mangé
Qu'il en aime, jusqu'aux parcelles.

XVIII

- 3 P tombée.
4 P courbées.
6 P Ô neige
8 P peine,
12 P Des maisons au matin dans le calme endormies,
13 P fenêtres,
14 P Et soudain, par le seuil et la porte, pénètre

En P, les vers 16 à 18 se présentent comme suit :

Pour réchauffer aussi dans le fond de notre âme
Les derniers rêves qui s'y dorent
Comme du blé qui lève encore.

XIX

Viens jusqu'à notre seuil répandre
 Ta blanche cendre
 Ô neige pacifique et lentement tombée :
 Le tilleul du jardin tient ses branches courbées
 5 Et plus ne fuse au ciel la légère calandre.

Ô neige,
 Qui réchauffes et qui protèges
 Le blé qui lève à peine
 Avec la mousse, avec la laine
 10 Que tu répands de plaine en plaine !
 Neige silencieuse et doucement amie
 Des maisons, au matin, dans le calme, endormies,
 Recouvre notre toit et frôle nos fenêtres
 Et soudain par le seuil et la porte pénètre
 15 Avec tes flocons purs et tes dansantes flammes,
 18 Ô neige lumineuse au travers de notre âme,
 Neige, qui réchauffes encor nos derniers rêves
 Comme du blé qui lève !

Parfois même nous les comptons sur nos dix doigts
 Comme des choses qu'on dénombre
 Et qu'on range dans la maison,
 20 Et pour diminuer leur folie ou leur nombre,
 Nous raisonnons.

XIX

3 P. Vient jusqu'à notre seuil répandue
 4 P. La blanche cendre
 6 P. Ô neige pacifique et lentement tombée
 8 P. Le fillet du jacinthe tient ses branches courbées
 12 P. Et plus ne luse au ciel la légère calandre
 13 P.
 14 P. Ô neige,
 Qui réchauffes et qui protèges
 Le ble qui lève à peine
 Avec la mousse, avec la laine
 Que tu répands de plaines en plaines
 Neige silencieuse et doucement amie
 Des maisons, au matin, dans le calme, endormies,
 Recouvre notre toit et lègle nos fenêtres
 Et soudain par le seuil et la porte pénètre
 Avec tes flocons purs et tes dansantes flammes,
 Ô neige lumineuse au travers de notre âme,
 Neige, qui réchauffes encore nos derniers rêves
 Comme du ble qui lève !

XX

Quand notre jardin clair dardait toutes ses fleurs,
C'était en des instants de fièvre
Que le regret d'avoir diminué nos cœurs
Nous jaillissait des lèvres,
5 Et le pardon offert, mais mérité toujours
Et l'étalage exagéré de nos misères
Et tant de pleurs mouillant nos tristes yeux sincères
Exaltaient notre amour.

Mais en ces mois de lourde pluie
10 Où tout se tasse et se réduit,
Où la clarté même s'ennuie
À refouler de l'ombre et de la nuit,
Notre âme n'est plus assez vibrante et haute
Pour confesser, avec transport, nos fautes.

15 Nous les disons à lente voix,
Certes avec tendresse encore ;
Mais c'est au soir tombant et non plus à l'aurore ;
Parfois même, nous les comptons sur nos dix doigts
Comme des choses qu'on dénombre
Et qu'on range dans la maison,
20 Et pour diminuer leur folie ou leur nombre,
Nous raisonnons.

XX

- 3 P noir,
 4 P cils cachée.
 5 P jour,
 6 P Où je compte les ans dont l'existence est faite,
 7 P Où tout à coup ta vie apparaît si parfaite
 9 P fiancée,
 12 P Avec des doigts aussi pieux que des pensées

Mais en ces mois de lourde pluie

Où tout se tasse et se réduit,

Où la clarté même s'ennuie

À reculer de l'ombre et de la nuit,

Notre âme n'est plus assez vibrante et haute

Pour confesser, avec transport, nos fautes

Nous les disons à lents voix

Certes avec tendresse encore ;

Mais c'est au soir tombant et non plus à l'aurore ;

Parfois même, nous les comptons sur nos dix doigts

Comme des choses qu'on dénombre

Et qu'on range dans la maison,

Et pour diminuer leur folie on leur nombre,

Nous raisonnons.

XXI

Avec mes vieilles mains de ton front rapprochées
J'écarte tes cheveux et je baise, ce soir,
Pendant ton bref sommeil au bord de l'âtre noir
La ferveur de tes yeux sous tes longs cils, cachée.

5 Oh ! la bonne tendresse en cette fin de jour !
Mes yeux suivent les ans dont l'existence est faite
Et tout à coup ta vie y paraît si parfaite
Qu'un émouvant respect attendrit mon amour.

10 Et comme au temps où tu m'étais la fiancée
L'ardeur me vient encor de tomber à genoux
Et de toucher la place où bat ton cœur si doux
Avec des doigts aussi chastes que mes pensées.

15 Oh ! que nous serait triste et honteux l'avenir,
Si dans notre hiver et nos brumes
N'éclatait point, tel un flambeau, le souvenir
Des âmes fières que nous fîmes.

XXI

1 Avec mes vieilles mains de ton front rapprochées
2 j'écarte tes cheveux et je baise, ce soir
3 pendant ton pied semé au bord de l'âme noir
4 la terre et les yeux sous les longs cils cachés.
5
6 Oh ! la femme enchevêtrée en toi de jour et
7
8 Mes yeux suivent les ans dont l'existence est faite
9 Et tout à coup la vie y paraît si parfaite
10 Qu'un ému respect attendrit mon amour.

11 Et comme au temps où tu m'étais la fiancée
12 L'ardeur me vient encor de tomber à genoux
13 Et de toucher la place où bat ton cœur si doux
14 Avec des doigts aussi chastes que mes pensées.

XXII

Si nos cœurs ont brûlé en des jours exaltants
D'une amour claire autant que haute
L'âge aujourd'hui nous fait lâches et indulgents
Et paisibles devant nos fautes.

5 Tu ne nous grandis plus, ô jeune volonté,
Par ton ardeur non asservie,
Et c'est de calme doux et de pâle bonté
Que se colore notre vie.

10 Nous sommes au couchant de ton soleil, amour,
Et nous masquons notre faiblesse
Avec les mots banals et les pauvres discours
D'une vaine et lente sagesse.

15 Oh ! que nous serait triste et honteux l'avenir,
Si dans notre hiver et nos brumes
N'éclatait point, tel un flambeau, le souvenir
Des âmes fières que nous fûmes.

IIXX

- 1 P hiver, où
5 P je le redis plus ma voix est ravie,
6 P que de ma lèvre il
8 P Que les mots les plus doux que j'ai dits dans ma vie.
9 P Devant l'aube qui naît ou le soir qui s'endort,
10 P la même,
A la même
V la même. *Il est certain qu'il faut une ponctuation après « même ».*
L'éditeur posthume met un point. Nous préférons revenir à la ponctua-
tion de la préoriginale (une virgule), puisqu'elle est de Verhaeren.

XXIII

En ce rugueux hiver où le soleil flottant
 S'échoue à l'horizon comme une lourde épave,
 J'aime à dire ton nom au timbre lent et grave
 Quand l'horloge résonne aux coups profonds du temps.

5 Et plus je le redis, plus ma voix est ravie
 Si bien que de ma lèvre, il descend dans mon cœur
 Et qu'il réveille en moi un plus ardent bonheur
 Que les mots les plus doux que j'ai dits dans la vie.

10 Et devant l'aube neuve ou le soir qui s'endort
 Je le répète avec ma voix toujours la même,
 Mais, dites, avec quelle ardeur forte et suprême
 Je le prononcerai, à l'heure de la mort !

LXXX

- 1 P Peut-être
 2 P viendra
 4 P fenêtre
 5 P instant
 6 P tremblotant
 A tremblotant,
 V tremblotant *Une virgule après « tremblotant » ne se justifie pas, puisqu'elle sépare le sujet du verbe. Nous reprenons donc la correction de l'éditeur posthume, qui revient d'ailleurs à la ponctuation de la préoriginale.*
 8 P décolorées,
 11 P front.

Après le vers 11, en P, une coupure strophique.

- 12 P pâles mais encor fières,
 15 P suprême

Après le vers 17, en P, une coupure strophique.

- 18 P Telle page te déploie et t'exalte en mes livres
 19 P Ô toi, soleil
 A Ô toi soleil
 V Ô toi, soleil *La virgule mise par l'éditeur posthume s'impose. Celui-ci n'a d'ailleurs fait que revenir à la préoriginale. Nous reprenons donc sa correction.*
 22 P l'épreuve,
 23 P son témoin !

XXIV

Peut-être,
 Lorsque mon dernier jour viendra,
 Peut-être
 Qu'à ma fenêtre,
 5 Ne fût-ce qu'un instant,
 Un soleil frêle et tremblotant,
 Se penchera.

Mes mains alors, mes pauvres mains décolorées
 Seront quand même encor par sa gloire dorées ;
 10 Il glissera son baiser lent, clair et profond
 Une dernière fois, sur ma bouche et mon front
 Et les fleurs de mes yeux, pâles, mais encore fières
 Avant de se fermer lui rendront sa lumière.

Soleil, ai-je adoré ta force et ta clarté !
 15 Mon art torride et doux, de son geste suprême,
 T'a retenu captif au cœur de mes poèmes ;
 Comme un champ de blé mûr qui houle au vent d'été
 Telle page t'anime et t'exalte en mes livres,
 Ô toi, soleil qui fais éclore et qui délivres,
 20 Ô toi, l'immense ami dont l'orgueil a besoin,
 Fais qu'à cette heure grave, impérieuse et neuve
 Où mon vieux cœur humain sera lourd sous l'épreuve
 Tu sois encor son visiteur et son témoin.

VIXX

- 1 P Oh tes
 3 P dis, au soir tombant,
 A dis, au soir tombant
 V dis, au soir tombant,
*La virgule mise par l'éditeur posthume après « tombant » s'impose.
 Celui-ci n'a d'ailleurs fait que revenir à la préoriginale. Nous
 reprenons donc sa correction.*
- 4 P S'alourdit jour à jour du plomb de ma faiblesse.
 6 P ténèbres
 8 P Et la gloire endormie au fond de leur poitrine.
 9 P Oh que
 10 P ton songe :
 12 P remercie.
 14 P Contre tout ce qui est et strictement doit être
 16 P À simplement finir une humble vie humaine.

XXV

Oh ! tes si douces mains et leur lente caresse
Se nouant à mon cou et glissant sur mon torse
Quand je te dis, au soir tombant, combien ma force
S'alourdit, jour à jour, du plomb de ma faiblesse !

5 Tu ne veux pas que je devienne ombre et ruine
Comme ceux qui s'en vont du côté des ténèbres,
Fût-ce avec un laurier entre leurs mains funèbres
Et la gloire endormie en leur creuse poitrine.

10 Oh ! que la loi du temps m'est par toi adoucie
Et que m'est généreux et consolant ton songe ;
Pour la première fois tu berces d'un mensonge
Mon cœur qui t'en excuse et qui t'en remercie,

15 Mais qui sait bien pourtant que toute ardeur est vaine
Contre tout ce qui est et tout ce qui doit être,
Et qu'un profond bonheur se rencontre peut-être
À finir en tes yeux ma belle vie humaine.

VXX

- 1 P lumière
 2 P longuement car ils t'auront donné
 4 P Dans le dernier regard d'une ferveur dernière.
 5 P flambeau
 6 P Penche sur leur adieu ton triste et doux visage
 9 P sente avant que le cercueil se cloue
 10 P mains ;
 11 P Et que près de mon front sur le large coussin
 13 P cœur
 16 P l'ardeur.

XXVI

Lorsque tu fermeras mes yeux à la lumière,
Baise-les longuement, car ils t'auront donné,
Tout ce qui peut tenir d'amour passionné
Dans le dernier regard de leur ferveur dernière.

5 Sous l'immobile éclat du funèbre flambeau,
 Penche vers leur adieu ton triste et beau visage
 Pour que s'imprime et dure en eux la seule image
 Qu'ils garderont dans le tombeau.

10 Et que je sente, avant que le cercueil se cloue,
 Sur le lit pur et blanc se rejoindre nos mains
 Et que près de mon front sur les pâles coussins
 Une suprême fois se repose ta joue.

15 Et qu'après je m'en aille au loin avec mon cœur,
 Qui te conservera une flamme si forte
 Que même à travers la terre compacte et morte
 Les autres morts en sentiront l'ardeur !

Appendices

Poème écarté des *Heurts* inédit
connu par une transcription
de Marthe Verhaeren

Appendices

Nous reprints ici le texte d'un APPENDICE I issu par un manuscrit de la main
de Marthe Verhaeren (1 feuillet, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, Musée
national Émile et Marthe Verhaeren, MI. 6031/2). Le document est reproduit par René
Cavens, qui rattache le Poème écarté des Heures [claires] Heures d'Émile et
Marthe Verhaeren, *Kunst en Letteren* (Bruxelles, 1975, p. 260).

Poème écarté des Heures [claires]
connu par une transcription
de Marthe Verhaeren

3 La branche d'un bouleau
Brusquement inclinée
Sous le poids d'un oiseau,
Mire dans l'eau
Sa courbe claire et festonnée.

Une feuille choit au bassin.
Les images s'y troublent.
L'oiseau qui n'y voit plus son double
S'est envolé vers un ruisseau voisin.

10 Comme l'oiseau, tu t'es enfuie
Parce qu'en mon âme ou, depuis quand
Tu pouvais voir à chaque instant
Ta belle image réfléchie,
Quelques pleurs ont terni
15 La surface dormante et le miroir uni.

Trouvé dans le manuscrit des « Heures » / inédit

APPENDICE I

Forme écartée des Heures (laine)
connu par une transcription
de Marthe Verhaeren

Nous reprenons ici le texte d'un poème resté inédit, connu par un manuscrit de la main de Marthe Verhaeren (1 feuillet, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, Musée intime Émile et Marthe Verhaeren, ML 6001/2). Le document est reproduit par René Gevers, qui rattache le poème au premier recueil du cycle (Les Heures d'Émile et Marthe Verhaeren, Ruisbroek-Sauvegarde, Aux dépens de l'éditeur, 1976, p. 76).

- La branche d'un bouleau
 Brusquement inclinée
 Sous le poids d'un oiseau,
 Mire dans l'eau
 5 Sa courbe claire et festonnée.
- Une feuille choit au bassin :
 Les images s'y troublent,
 L'oiseau qui n'y voit plus son double
 S'est envolé vers un rameau voisin.
- 10 Comme l'oiseau, tu t'es enfuie
 Parce qu'en mon âme où, depuis quand
 Tu pouvais voir à chaque instant
 Ta belle image réfléchie,
 Quelques pleurs ont terni
 15 La surface dormante et le miroir uni.

Trouvé dans le manuscrit des « Heures » / Inédit

Nous publions en appendice (comme le fait l'édition de 1911) le poème supprimé lors du remaniement définitif des *Heures claires*, sur l'exemplaire de manuscrit B, après plusieurs corrections. Notre texte diffère de celui de V, du fait que nous tenons compte des corrections que ce manuscrit

Bien que, ce soir, ce soit l'automne (Ce vers ne comparant que ce seul mot.)
 APPENDICE II

	Bien que, ce soir, ce soit l'automne (Ce vers ne comparant que ce seul mot.)	P-B	1
	Un froid soudain d'automne	P-B	2
	Les pétales et leur pâleur	P-B	3
	Passé aux sentes et aux sentes	A	8
	Comme des fleurs autour	B	10
	De l'âtre en or de soufre	A	13
	Contre les deuils à	A	14
	Contre les deuils à	A	15
	Contre nous-mêmes, enfants	A	19
	Contre nous-mêmes, enfants	A	27

Sur les rosiers fervents,
 Les pétales aux vivantes couleurs,
 Ne laissons rien de nos deux âmes
 Tomber soudain avec ces fleurs.

Mais tous les deuils, autour des flammes
 De l'âtre en or de soufre ont
 Mais tous les deuils, blottissons-nous,
 Les mains au feu et les genoux.

Contre les deuils cachés dans l'avenir,
 Contre le temps qui fixe à toute ardeur sa fin,
 Contre notre terreur, contre nous-mêmes enfants,
 Blottissons-nous, près du foyer,
 Que la mémoire en nous fait flamber.

Et si l'automne obère
 À grands pans d'ombre et d'orages pleureuses,
 Les bois, les pelouses et les franges,
 Que sa douleur du moins n'abîme
 L'intérieur jardin tranquillisé
 Où s'urissent, dans la lumière
 Les pau égaux de nos pensées

En B, cette pièce portait le numéro xxvi.

- 1 P-B Bien que déjà, ce soir,
2 P-B L'automne (*Ce vers ne comprend que ce seul mot.*)
3 P-B Laisse
8 A Moissonne
10 B Les pétales et leur pâleur,
13 A deux autour
14 A De l'âtre en or du souvenir,
15 A deux blotissons-nous
17 A Contre les deuils à craindre ou à venir,
19 A nous-mêmes, enfin.
27 A lumière,

Nous publions en appendice (comme le fait l'édition définitive V) ce poème supprimé sur l'exemplaire de travail B', après plusieurs corrections. Notre texte diffère de celui de V, du fait que nous tenons compte des corrections opérées sur B'.

Bien que, ce soir,
 Un froid soudain d'automne
 Fasse aux sentes et aux orées,
 Comme des mains dorées,
 5 Lentes, les feuilles choir ;
 Bien que déjà l'automne,
 Ce soir, avec ses bras de vent,
 Moissonne,
 Sur les rosiers fervents,
 10 Les pétales aux vivantes couleurs,
 Ne laissons rien de nos deux âmes
 Tomber soudain avec ces fleurs.

Mais tous les deux, autour des flammes
 De l'âtre en or de souvenir,
 15 Mais tous les deux, blottissons-nous,
 Les mains au feu et les genoux.

Contre les deuils cachés dans l'avenir,
 Contre le temps qui fixe à toute ardeur sa fin,
 Contre notre terreur, contre nous-mêmes enfin,
 20 Blottissons-nous, près du foyer,
 Que la mémoire en nous fait flamboyer.

Et si l'automne obère
 À grands pans d'ombre et d'orages planants,
 Les bois, les pelouses et les étangs,
 25 Que sa douleur du moins n'altère
 L'intérieur jardin tranquillisé,
 Où s'unissent, dans la lumière
 Les pas égaux de nos pensées.

Nous publions en appendice (comme le fait l'édition de 1882) les corrections de V de fait que nous tenons compte des corrections de B. Nous les différencions de V de fait par des lettres A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z.

1. Bien que ce soit
 2. Un froid soudain d'automne
 3. Passe aux sentes et aux dunes
 4. Comme des mains d'anges
 5. Lentes, les feuilles choir ;
 6. Bien que déjà l'automne
 7. Ce soit, avec ses bras de vent
 8. Moissonne,
 9. Sur les rosiers terribles,
 10. Les pétales aux vivantes couleurs
 11. Ne laissons rien de nos deux âmes
 12. Tomber soudain avec ces fleurs.

13. Mais tous les deux, autour des flammes
 14. De l'âtre en or de soufre,
 15. Mais tous les deux, blottissons-nous
 16. Les mains au feu et les genoux.

17. Contre les deuil cachés dans l'avant
 18. Contre le temps qui fixe à toute ardeur sa fin
 19. Contre notre terreur, contre nous-mêmes enfin
 20. Blottissons-nous, près du foyer,
 21. Que la mémoire en nous fait lamproy.

22. Et si l'automne opère
 23. À grands pans d'ombre et d'orgues plantés
 24. Les bois, les pelouses et les étangs,
 25. Que sa douleur du moins n'aïère
 26. L'intérieur jardin tranquille,
 27. Où s'unissent, dans la lumière
 28. Les pas égaux de nos pensées.

APPENDICE III

Cas où l'édition définitive
s'écarte du dernier texte
laissé par Verhaeren

APPENDICE III

Cas où l'édition définitive
a écrit du dernier texte
lissé par Verhaeren

Les Heures claires

II	11	Et soudain entre eux à coups de grille s'acharner	
III	1	(V reprend le texte de l'étape B) et reprend le texte de l'étape A	
	2	Tout est si pur et clair	
IV	4	(V reprend le texte de l'étape B) et reprend le texte de l'étape A	
	5	Après le vers 21 V présente encore six vers :	
	6	Joins donc les mains tranquillement	
IV	11	Et doucement adores	
	12	Un grand conseil de pureté	
V	1	Et de divines intimités	
	2	Flotte comme un message éternel	
	3	Soit les minutes du trépas	
	4	(2) B adores ;	
	5	(4) En B, ce vers est absent tout à fait	
VI	1	(V reprend le texte de l'étape A) et reprend le texte de l'étape B	
VII	3	Faisais je l'apparis ;	
	4	(V reprend une correction dérivée de B) sans ab	
VIII	2	Où ! combien tout horris l'élan de la prière	
IX	3	(V reprend le texte de l'étape B) et reprend le texte de l'étape A	
IX	4	(V reprend le texte de l'étape A) et reprend le texte de l'étape B	
XIX	11	(V reprend le texte de l'étape A) et reprend le texte de l'étape B	
XX	8	Depuis que ton doux corps offre un autel	
XXI	9	(V reprend le texte de l'étape B) et reprend le texte de l'étape A	
XXII	5	Donc nous n'avons égaré l'élan ?	
XXIII	6	(V reprend le texte de l'étape A) et reprend le texte de l'étape B	
	7	Et tout au long	
	8	radieux,	
	9	clairs,	
XX	1	amie,	
XXI	2	D'être un jour,	

- 1 – Cas où l'édition posthume (V) s'est écartée sans motif du dernier texte préparé par Verhaeren (l'exemplaire de travail B').
- III 2 Soudés entre eux à coups de griffes et de dents,
(V reprend le texte de l'étape B.)
- IV 4 Tout est si pur et clair,
(V reprend le texte de l'étape B.)
- X Après le vers 21, V présente encore six vers :
Joins donc les mains tranquillement
Et doucement adore.
Un grand conseil de pureté
Et de divine intimité
Flotte, comme une étrange aurore,
Sous les minuits du firmament.
(2) B adore ;
(4) En B, ce vers est absent.
(V reprend le texte de l'étape A. A tort, puisque ces six vers ont été biffés par Verhaeren en B'.)
- XIV 3 Parfois, je t'apparie ;
(V reprend une correction abandonnée de B'.)
- 14 Oh ! combien tout, hormis l'élan de ta prière,
(V reprend le texte de l'étape P.)
- XX 11 Encore clairs de t'avoir vue.
(V reprend la graphie « encore » de A.)
- XXV 4 Nous descendons ensemble au jardin de ta chair.
(V reprend le texte de l'étape A.)
- XXVI 8 Depuis que ton doux corps offrit sa fête au mien.
(V reprend le texte de l'étape B, sans tenir compte des corrections faites par Verhaeren en B'.)
- XXVII 9 Dont nous n'ayons épanoui l'élan ?
(V reprend le texte de l'étape A.)

- 2 – *Cas où l'édition posthume (V) s'est écartée sans motif du dernier état de la ponctuation préparé par Verhaeren.*
- | | | |
|-------|----|---------------------------------|
| II | 11 | En nos aveux où |
| III | 1 | Ce chapiteau barbare où |
| | 2 | eux à coups |
| | 4 | De blessures et |
| | 5 | la mienne |
| | 6 | l'ancienne ! |
| IV | 11 | sûrs qui me retiennent |
| | 14 | crainte |
| V | 1 | Chaque heure où |
| | 9 | Qui me rongeaît à dents rapaces |
| | 14 | mes pas, |
| | 17 | pleurs, |
| | 18 | Et humble à tout jamais, |
| VI | 5 | Et d'autre fois, |
| | 16 | ainsi divinement |
| VII | 5 | Laisse passer par le chemin |
| | 14 | de nous ; |
| VIII | 2 | fleur |
| | 17 | L'une à l'autre le soir, |
| XI | 3 | prières |
| XII | 14 | ciel |
| | 22 | douce la première. |
| XIV | 11 | d'enfant, en paix |
| XV | 16 | pouvoir un jour |
| | 18 | pouvoir un jour, |
| | 23 | amour ! |
| XVI | 5 | dis, s'unir |
| XVIII | 6 | Aux quinconces nos |
| | 9 | abeilles, |
| | 10 | vibrent au long |
| | 12 | radiants, |
| | 18 | clarté, |
| XX | 1 | amie, |
| XXI | 17 | D'être un jour, |

- 1 – Cas où l'édition posthume (V) s'est écartée sans motif du dernier texte préparé par Verhaeren (l'exemplaire de travail B').
- XI 17 Ils vont, par les chemins lointains, choisis par eux,
(L'article défini devant « chemins » n'apparaît dans aucune édition.
Nous rétablissons donc l'article indéfini « des », toujours employé par Verhaeren.)
- XIII 22 Que m'importent les deuils mornes et engourdis,
(V reprend le texte de A. Nous le remplaçons par le dernier état de B').
- XVII 16 Volent vers toi d'un inlassable élan ;
(Dans l'exemplaire de travail B', Verhaeren a mis le verbe au singulier.
Nous reprenons cette leçon.)
- XX 21 L'héroïsme secret qui régnait dans le tien.
(V reprend le texte de A. Nous le remplaçons par le texte de B'.)
- XXVI 9 Tiges de lys au beau front d'or,
(V reprend le texte de A, B. Nous le remplaçons par le texte de B'.)
- 2 – Cas où l'édition posthume (V) s'est écartée sans motif du dernier état de la ponctuation préparé par Verhaeren.
- I 3 Et de
4 Et dans
9 dure autour
15 s'enfoncent dans
- IV 2 là-haut
- V 2 corps dans
7 monter autour
- IX 16 jardin là-bas,
- XI 2 voiles
4 amour vivent
- XII 1 heure où
13 heure où
22 éclore en
- XIII 6 Luire comme

XV	10	chardons.
	16	chauffais la
XVI	1	nous
	6	s'essaient
	13	grandir.
	25	comme dans l'or les
XVII	16	vers toi d'un
XVIII	10	esprit sur
XIX	8	tinteraient dans
XX	5	Coulait parmi
XXI	1	jardin, c'est
	8	Verse à
	19	clair, c'est
XXII	3	regardaient avec un tel amour
	6	aimaient,
XXIV	14	ainsi
XXV	13	l'autre en
XXVI	2	partirent folles
	12	vivre au delà
XXVII	6	moirés
XXIX	2	les fleurs qui se penchaient vers nous

1-		Cas où l'abbé posthume (V) s'est écrit sans correction	10	VX
		préparé par Verhaeren. (Exemplaire de travail B et si ce n'est	16	
		nous	1	IVX
XI-	17	Ils vont par les chemins lointains, chemins (L'article défini devant « chemins » n'appartient pas à Verhaeren.)	6	
		Nous rétablissons dans l'article l'article défini par Verhaeren.)	16	IVX
XII-	22	Que m'importent les dents moines et (V reprend le texte de A. Nous le remplaçons par celui de B.)	10	IIIIX
XIV-	30	Volent vers toi d'un insolent clair (Dans l'exemplaire de travail B, Verhaeren avait écrit : Nous reprenons cette leçon.)	2	XX
		Leur	8	
XV-	21	L'air c'est un secret qui régnait dans le (V reprend le texte de B. Nous le remplaçons par celui de A.)	19	IIIX
XVI-	9	Tiges de lys au beau front d'or, (V reprend le texte de A, B. Nous le remplaçons par celui de B.)	6	VIX
		en	13	XXV
		partent folles	2	IVXX
2-		Cas où l'abbé posthume (V) s'est écrit sans correction	11	IIIX
		préparé par Verhaeren.	6	XXVII
		avec ses corrections	2	XXIX
I	1	Et de		
	4	Et dans		
	9	dans		
	13	s'achève dans		
IV	2	le		
V	2	sur		
	7	sur		
VI	15	partent		
XI	2	voies		
	4	voies		
XII	1	partent		
	10	partent		
	22	partent		
XIII	6	Leur		

Les Heures du soir

Case	Texte	Page	Notes
1	Cas en l'edition par Vintreux (A)	25	
VII	Dans un tertre humide et bas / (Celle leçon n'apparaît dans aucune édition d'après son titre d'usage)	25	
XI	Qu'aux temps des bras blancs et des rouges / (La confection « et » figurant dans B mais elle est remplacée par « ou » dans A, texte qui fut autorisé.)	27	
XVII	Pour regarder le jour dont la vie est poursuivie / (Le « et » est une coquille, probablement produite par l'absence du « et » au vers suivant.)	34	
XX	(Ce plaisir n'est justifié par aucun texte de Vintreux) / avec transport.	36	
2	Cas en l'edition posthume (V) est écrite sans modification dans le manuscrit	4	
II	15 d'été	11	
III	18 accueilli	11	
IV	19 leurs	11	
V	23 bienveillants ou mon pauvre front par	11	
VI	24 oracles	11	
VII	25 finit	11	
VIII	26 Quant tous	11	
IX	27 Mais si j'ame soit-il et si l'été - du rapport / (C'est le rapport à l'heure rempiment)	11	
X	28 null	11	
XI	29 du rapport	11	
XII	30 aimes	11	
XIII	31 dissonne	11	
XIV	32 songeur	11	

1 – *Cas où l'édition posthume (V) s'est écartée sans motif du dernier texte laissé par Verhaeren (A).*

- VII 25 Dans un tertre humide et bas,
(Cette leçon n'apparaît dans aucune édition. Il s'agit sans doute d'une coquille, d'autant plus que « dans » n'a pas de sens ici.)
- XI 12 Qu'aux temps des lilas blancs et des rouges groseilles.
(La conjonction « et » figurait dans P, mais elle est remplacée par « ou » dans A, texte qui fait autorité.)
- XVII 14 Pour regarder le jour dont la vie est suivie,
(« la vie » est une coquille, probablement provoquée par la présence du mot « la vie », au vers suivant.)
- XX 14 avec transports,
(Ce pluriel n'est justifié par aucun texte de Verhaeren.)

2 – *Cas où l'édition posthume (V) s'est écartée sans motif du dernier état de la ponctuation préparé par Verhaeren.*

- II 15 d'été,
 17 Et si, par
- III 18 accueil,
 29 pas,
 34 fleur
- IV 15 fièvre,
 16 apaiser,
 23 bienveillants, où mon pauvre front las
 24 octroies,
- V 2 fronts,
 3 Quand, tous
- VI 3 Mais, si fané soit-il et si flétri – qu'importe ! –
 11 Et tombant à genoux parmi l'herbe tremblante,
 14 nuit ;
- VII 7 qu'importe
 8 aimes,
 14 frissonne,
 15 songeurs,

	24	porte	
	25	bas	
	28	cohortes,	
	29	fleurir une dernière fois	
VIII	6	le vent – sur mes lèvres ;	
	15	monotones,	
	16	nous.	
IX	6	porte,	
	7	mortes,	
	14	balance,	
	22	joie entre	
	30	humaine	
	38	fenêtre,	
	39	Et, par	
X	1	demeure,	
	4	sentir plus fervemment,	
	11	violence,	
	12	silence !	
XI	6	bonté,	
	10	familiers,	
	11	oreille,	
XII	6	marais,	
XIII	1	fine	
	11	silencieux	
XIV	5	route,	
	11	femme,	
	14	vrai,	
	17	clairs,	
	19	nous-mêmes,	
XV	13	humaines !	
	15	disais,	
	17	mauvais.	
	19	banalement de	
XVI	2	entr'aperçu là-haut	
	10	sang,	
XVII	6	hêtre,	
XVIII	13	huche, où leur bonté le cèle,	

- 15 Et dont, chez nous,
16 aime jusqu'aux
- XIX 2 cendre,
12 matin dans le calme endormies,
- XX 7 pleurs, mouillant nos tristes yeux sincères,
9 Mais, en
15 voix
16 Certes, avec tendresse encore,
17 aurore.
- XXI 4 yeux, sous tes longs cils cachée.
9 fiancée,
- XXII 2 haute,
XXIII 6 que, de ma lèvre, il descend dans mon cœur,
10 même.
12 prononcerai à
- XXIV 10 profond,
11 front,
17 d'été,
22 l'épreuve,
- XXV 9 adoucie,
10 songe.
12 remercie ;
- XXVI 2 donné
11 coussins,
13 cœur
- 3 – *Cas où l'édition posthume (V) a modifié sans motif le découpage strophique du dernier texte préparé par Verhaeren.*
- XV Après le vers 6 et après le vers 13, il n'y a pas de coupure strophique en A.

LES HEURES CLAIRES

Manuscrits

1. *Les Heures claires*. Manuscrit autographe (préparant l'édition originale), 32 feuillets, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, ES XVI 29.
2. *Les Heures claires*. Manuscrit ayant servi à l'édition originale, 37 feuillets. Trois poèmes de Verhaeren ; les autres, corrigés par lui, sont écrits par Marthe Verhaeren, Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 111.
3. *Les Heures claires et les Heures d'après-midi*. Manuscrit de la main de Marthe Verhaeren, 29 feuillets. Sur le feuillet de titre, Verhaeren a écrit et signé : « Ma femme fit cette copie pour l'édition du *Mercure de France*. Elle l'offre — et je me joins à elle — à notre ami et voisin Georges Tribout pour le remercier de m'avoir si nettement, en mes poses familières, traduit en croquis et dessins — Ém. Verhaeren, St-Cloud, le 25 décembre 1912. » Courtrai, Bibliothèque Carlo De Poortere.
4. « La branche d'un bouleau ». Manuscrit de la main de Marthe Verhaeren, d'un poème resté inédit. « trouvé dans le manuscrit des "Heures" ». 1 feuillet, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, Musée intime Émile et Marthe Verhaeren, ML 606/72, René Gevers l'a reproduit, en le rattachant au premier recueil de cycle (*Les Heures d'Émile et Marthe Verhaeren*, Ruisbroek-Sauvegarde, Aux dépens de l'éditeur, 1976, p. 76).

Préoriginales

Les poèmes I, V, X, XI, XII, XIV, XV, XX, XXI, XXV et XXIX, dans *Le Nouveau Regue*, septième 1896, p. 314-322.

Le poème VII (sous le titre *Conseil*), dans *Émile Verhaeren 1883-1925. Pour les amis du poète*, Edmond Deman, 1926, p. 44-45.

Édition originale

Les Heures claires, Bruxelles, Edmond Deman, 1896, 66 p.

Édition remaniée

Les Heures claires : Les Heures claires, Les Heures d'après-midi, Paris, Mercure de France, 1909, 259 p.

	15	Et d'act. (dans le vers 15)
	16	avec l'act. sans
XX	2	act. sans
	12	act. sans (dans le vers 12)
XXI	7	act. sans (dans le vers 7)
	8	act. sans
	15	act. sans
	16	act. sans (dans le vers 16)
	17	act. sans
XXII	4	act. sans (dans le vers 4)
	9	act. sans
XXIII	2	act. sans
XXIV	6	act. sans (dans le vers 6)
	10	act. sans
	12	act. sans
XXV	10	act. sans
	11	act. sans
	17	act. sans
	22	act. sans
XXVI	4	act. sans
	10	act. sans
	11	act. sans
XXVII	2	act. sans
	11	act. sans
	15	act. sans

3- *Caractéristique posthume (V) a modifié sans motif le découpage strophique de ce vers texte préparé par Verhaegen.*

XV *Après le vers 6 et après le vers 13, il n'y a pas de coupure strophique en A.*

LES HEURES CLAIRES

Manuscrits

1. *Les Heures claires*. Manuscrit autographe (préparant l'édition originale), 32 feuillets. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 29.
2. *Les Heures claires*. Manuscrit ayant servi à l'édition originale, 37 feuillets. Trois poèmes sont de la main de Verhaeren ; les autres, corrigés par lui, sont écrits par Marthe Verhaeren. Anvers, Musée Plantin-Moretus. Salon Émile Verhaeren, VV 111.
3. *Les Heures claires et les Heures d'après-midi*. Manuscrit de la main de Marthe Verhaeren, 29 feuillets. Sur le feuillet de titre, Verhaeren a écrit et signé : « Ma femme fit cette copie pour l'édition du *Mercure de France*. Elle l'offre – et je me joins à elle – à notre ami et voisin Georges Tribout pour le remercier de m'avoir si nettement, en mes poses familières, traduit en croquis et dessins – Ém. Verhaeren, St-Cloud, le 22 décembre 1912. » Courtrai, Bibliothèque Carlo De Poortere.
4. « La branche d'un bouleau ». Manuscrit, de la main de Marthe Verhaeren, d'un poème resté inédit, « trouvé dans le manuscrit des "Heures" », 1 feuillet. Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, Musée intime Émile et Marthe Verhaeren, ML 6001/2. René Gevers l'a reproduit, en le rattachant au premier recueil du cycle (*Les Heures d'Émile et Marthe Verhaeren*, Ruisbroek-Sauvegarde, Aux dépens de l'éditeur, 1976, p. 76).

Préoriginales

Les poèmes I, V, X, XI, XII, XIV, XV, XX, XXI, XXV et XXIX, dans *La Nouvelle Revue*, septembre 1896, p. 314-322.

Le poème VII (sous le titre *Conseil*), dans *Émile Verhaeren 1883-1896. Pour les amis du poète*, Edmond Deman, 1896, p. 44-45.

Édition originale

Les Heures claires, Bruxelles, Edmond Deman, 1896, 66 p.

Édition remaniée

Les Heures claires : Les Heures claires, Les Heures d'après-midi, Paris, Mercure de France, 1909, 259 p.

Édition définitive

Cœuvres d'Émile Verhaeren, tome 7. *Les Heures claires, Les Heures d'après-midi, Les Heures du soir*, Paris, Mercure de France, 1930, 234 p.

Exemplaires de travail

- A' : exemplaire de l'édition originale de 1896, corrigé par Verhaeren en vue de la deuxième édition publiée au Mercure de France en 1909. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 111.
- B' : exemplaire de l'édition de 1909, corrigé en vue de l'édition définitive. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 61.

Épreuves

1. Exemplaire d'épreuves de l'édition originale, 60 feuillets, avec deux corrections de la main de Verhaeren. Envoi autographe à Émilie Nysten (« la meilleure amie de Marthe »). Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 113.
2. Épreuves définitives de l'édition originale. Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 112.
3. Premières épreuves en placard de la seconde édition (jeu complet). 43 pages + 3 pages dactylographiées. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 28.

Édition critique

LANGENDRIES, Pierre, *Les Heures claires*, Mémoire inédit, Université catholique de Louvain, 1964.

LES HEURES D'APRÈS-MIDI

Manuscrits

1. *Les Heures d'après-midi*. Manuscrit autographe très travaillé, 30 feuillets. Quatre poèmes manquent (X, XXVII, XXIX et XXX). Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 29.
2. *Les Heures d'après-midi*, 31 feuillets. Cinq poèmes sont de la main de Verhaeren, les autres de la main de Marthe Verhaeren avec des corrections du poète (il s'agit sûrement du manuscrit d'impression). Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 206.

Préoriginales

Les poèmes V, VIII et XIII, dans *L'Occident*, novembre 1903, p. 208-210, avec le titre *Pour celle qui vit à mes côtés*.

Les poèmes XXII et XXIII, dans *L'Ermitage*, janvier 1904, p. 5-6, avec le titre *Pour celle qui vit à mes côtés*.

Le poème XI, dans *Durendal*, 1904 (tome XI), p. 513.

Les poèmes IV et XXIV, sous le titre *Deux Heures claires*, dans *Le Thyrsse*, 1^{er} septembre 1904, p. 114-115.

Édition originale

Les Heures d'après-midi, Bruxelles, Edmond Deman, 1905, 66 p.

Édition remaniée

Les Heures claires : Les Heures claires, Les Heures d'après-midi, Paris, Mercure de France, 1909, 259 p.

Édition définitive

Œuvres d'Émile Verhaeren, tome 7. *Les Heures claires, Les Heures d'après-midi, Les Heures du soir*, Paris, Mercure de France, 1930, 234 p.

Exemplaires de travail

A' : exemplaire de l'édition originale de 1896 sur lequel Verhaeren a porté quelques corrections. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 67.

B' : exemplaire de l'édition de 1909, corrigé en vue de l'édition définitive. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 61.

Épreuves

1. Épreuves en placard de l'édition originale. Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 206.
2. Épreuves corrigées de l'édition originale, 60 feuillets. Corrections à l'encre violette de Verhaeren et corrections de ponctuation faites au crayon noir ou bleu par Edmond Deman. Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 207.
3. Premières épreuves en placard de la seconde édition (jeu complet). Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 28.

Édition critique

LAMBERT, Henri, *Les Heures d'après-midi*, Mémoire inédit, Université catholique de Louvain, 1960.

LES HEURES DU SOIR

Manuscrit

Les Heures du soir. Manuscrit autographe destiné à l'édition originale, 31 feuillets. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 29.

Préoriginales

Heures de soir, poèmes V, XI, XII, XIII et XIV, dans *La Nouvelle Revue française*, 1^{er} février 1910, p. 33-38.

Heures de soir, poèmes I, VI, VIII, IX et X, dans *La Phalange*, mars 1910, p. 387-391.

Les poèmes XV, XVII, XIX, XXI et XXIII, dans *La Nouvelle Revue française*, décembre 1910, p. 686-690.

Heures du soir (Cinq petits poèmes), les poèmes IV, VII, XXIV, XXV et XXVI, dans *La Phalange*, février 1911, p. 97-101.

Édition originale

Les Heures du soir, Leipzig, Insel-Verlag, 1911, 36 p.

Édition définitive

Œuvres d'Émile Verhaeren, tome 7. *Les Heures claires, Les Heures d'après-midi, Les Heures du soir*, Paris, Mercure de France, 1930, 234 p.

Épreuves

Épreuves de l'édition originale ; cachet du 9 mai 1911 (Leipzig). Nombreuses corrections à l'encre, avec la mention « Bon à tirer » et la signature de Verhaeren. Courtrai, Bibliothèque Carlo De Poortere.

Édition définitive

DE WAELE, Urbain, *Les Heures du soir*, Mémoire inédit, Université catholique de Louvain, 1964.

Table des matières

LA TRILOGIE DES <i>HEURES</i>	
HISTOIRE D'AMOUR DANS UN JARDIN	5

ÉDITION CRITIQUE	29
Principes suivis pour l'édition critique	33
Établissement du texte définitif	35
Table des sigles	37
Les Heures claires	39
Les Heures d'après-midi	99
Les Heures du soir	161

APPENDICES	225
------------	-----

BIBLIOGRAPHIE	249
---------------	-----

Table des matières

ACHEVÉ D'IMPRIMER

EN DÉCEMBRE 2001

SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SNEL À LIÈGE

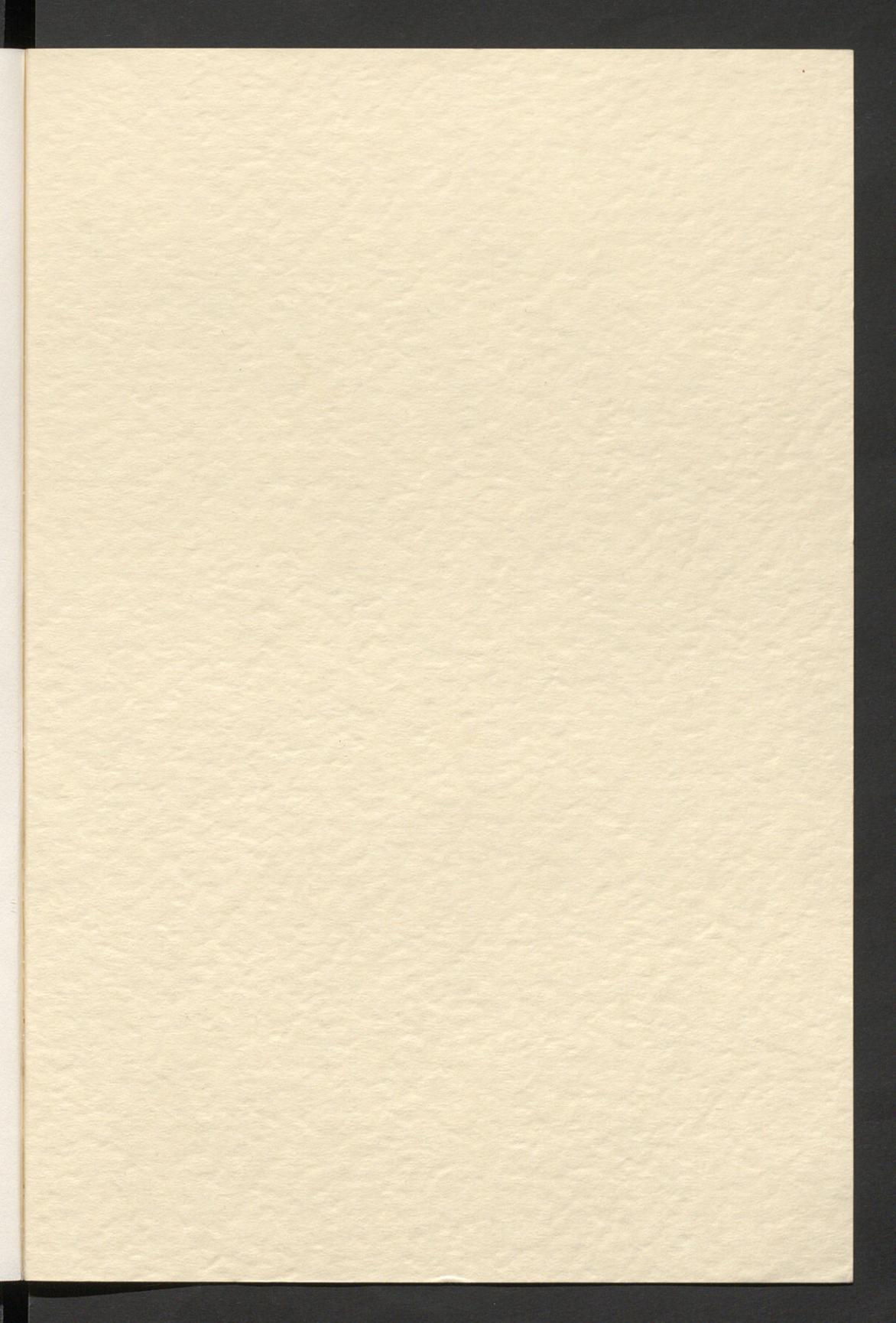
POUR LE COMPTE DES

ÉDITIONS LABOR



APPENDICES

BIBLIOGRAPHIE



La passion a toujours habité Verhaeren. Elle prend toutefois chez lui des visages fort différents. Après les tonalités sombres de la Trilogie noire et l'expansionnisme forcené des villes tentaculaires, recueils qui ont fait l'objet des deux premiers tomes de l'édition critique établie selon les principes de Joseph Hanse, voici une autre facette de l'art du poète Émile Verhaeren : celle qui préfère les jardins à l'infini des flots et des horizons.

La trilogie des *Heures* constitue un ensemble poétique rare dans la littérature européenne. Les trois recueils célèbrent en effet l'amour conjugal, exclusif, qui lia Verhaeren à son épouse, la peintre Marthe Massin. *Les Heures claires* (1896) disent la fougue du jeune amour ; *Les Heures d'après-midi* (1905) chantent l'amour apaisé des années de maturité ; *Les Heures du soir* (1911) osent affronter l'heure de la mort, qui sera celle de la séparation. Mais la passion est toujours intense.

Michel Otten est professeur émérite de l'Université catholique de Louvain, où il a enseigné la littérature française moderne. Il enseigne actuellement la littérature francophone de Belgique en Roumanie, aux Universités de Timisoara, Iasi et Galati. Auteur d'une thèse de doctorat sur Max Elskamp, il dirigea avec Joseph Hanse les travaux des étudiants qui servent de base lointaine à la présente édition critique.

Marie-France Renard est professeur aux Facultés universitaires Saint-Louis à Bruxelles où elle enseigne les langues romanes et la littérature européenne. Dans ce cadre, elle a publié diverses études sur les lettres belges de langue française.

La collection **Archives du Futur** est dirigée par Marc Quaghebeur et publiée sous la responsabilité des **Archives et Musée de la Littérature** à Bruxelles.

Imprimé en Belgique
ISBN 2-8040-1656-0
D/2001/258/112

ARCHIV
ES & MUS
ÉE DE LA
LITT
ERATURE



9 782804 016562